



HAL
open science

Histoire d'un procès. Balade sur une frontière

Cécile Marteau

► **To cite this version:**

Cécile Marteau. Histoire d'un procès. Balade sur une frontière. Architecture, aménagement de l'espace. 2020. dumas-03132670

HAL Id: dumas-03132670

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03132670v1>

Submitted on 5 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

HISTOIRE D'UN PROCÈS

BALADE SUR UNE FRONTIÈRE

Cécile MARTEAU

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

HISTOIRE D'UN PROCÈS

BALADE SUR UNE FRONTIÈRE

Cécile MARTEAU

*

Penser (par, depuis, avec) les fictions

Sous la direction de Romain Rousseau

Septembre 2020

*

École d'Architecture de Nantes

« Si je devais écrire un livre pour communiquer ce que je pense déjà, avant d'avoir commencé à écrire, je n'aurais jamais le courage de l'entreprendre. Je ne l'écris que parce que je ne sais pas encore exactement quoi penser de cette chose que je voudrais tant penser. (...) Je suis un expérimentateur en ce sens que j'écris pour me changer moi-même et ne plus penser la même chose qu'auparavant ».

Michel Foucault, *Dits et écrits*, 1978

Avant-propos

Qu'est-ce qu'écrire un mémoire en architecture ?

Le mémoire c'est 2 semestres, 15 crédits, 5 notions : problématique, structure, expérimentation, enquête et rédaction. Sa construction est une condition sine qua non à l'obtention d'un diplôme de grade de Master en Architecture. J'ai considéré cette étape comme une opportunité de capter une réalité, de me bâtir une vision du monde professionnel auquel je me destine, à un moment précis de mes études. Aussi, une de mes interrogations portait sur l'abandon de la pratique de l'architecture par nombre d'étudiants après 5 ans de formation. Pourquoi étudier l'architecture c'est « *travailler à comprendre et à toucher un monde dont on s'exclut a priori* »¹ ? Ce travail de mémoire s'inscrit donc dans une démarche réflexive sur ma future pratique de l'architecture. Il part du postulat que l'école est le lieu privilégié pour développer un regard critique sur l'éthique d'une profession, pour se positionner personnellement.

Notre enseignement est, au sein de l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes, réparti selon quatre compétences que sont l'analyse, la conception, la représentation

¹ Marielle Macé, *Nos cabanes*, 2019.

et la critique. Si les trois premières notions sont assimilables à nos cours de projets ou aux enseignements théoriques, la dernière, le développement d'une posture critique, reste lacunaire dans nos études. Bien que l'on puisse choisir certains cours, les studios de projet... ces choix sont biaisés par les facteurs d'offres, de tirages au sort, de manque de temps.² Ironiquement, il semble que ce manque soit en lien avec le fait que l'école vise notre employabilité, notre insertion sur le marché du travail. La politisation et le sens critique ne sont alors pas indispensables. Les doubles cursus proposés illustrent ce propos : on voit se développer des doubles diplômes d'architectes-managers ou d'architectes-ingénieurs mais peu de formations pour les architectes-sociologues, les architectes-philosophes ou les architectes-plasticiens.

L'exercice du mémoire n'est-il pas l'occasion de prendre le temps de prendre part au monde professionnel auquel on se destine ? En discernant, en observateur, certains enjeux, certains débats. Dans quelle mesure fait-il office d'une auto-formation nécessaire dans ce domaine ?

Pour parler de ce chemin de pensée, ce mémoire prend la forme d'une fiction spéculative à l'échelle 1. Celle d'un procès, où les arguments et contre-arguments proposent une balade illustrant cette itinérance dans le positionnement. Ainsi, comme le dit Foucault, la posture d'*expérimentateur* que nous prenons pour cet exercice permet de *se changer* [soi-même] *et ne plus penser la même chose qu'auparavant*, qu'au début de notre réflexion.

² Ce point de vue est partagé par de nombreux étudiants si l'on se réfère aux ateliers de la Journée Blanche du jeudi 20 février 2020.

“Depuis la préhistoire, les hommes sont des bâtisseurs. Maintes formes d'art sont nées et ont disparu. La tragédie apparaît avec les Grecs pour mourir avec eux et ne voir renaître, de longs siècles plus tard, que ses “règles” de fabrication. Le poème épique, qui remonte à l'enfance des peuples, a disparu en Europe à la fin de la Renaissance. Le tableau de chevalet est une création du Moyen-Âge et rien ne garantit qu'il doive durer indéfiniment. En revanche, le besoin de l'humain de se loger est permanent. L'architecture n'a jamais chômé.”

Walter Benjamin, *L'œuvre d'art à l'ère de la reproductibilité technique*, 1935

Introduction

Intentions

À chaque être humain son refuge, à chaque être humain son toit. Comme le montre Thierry Paquot¹, l'abri pour l'humain, qu'il soit mobile ou non, en dur ou non, permanent ou non, semble être un invariant anthropologique. Le « sans domicile fixe » apparaît à bien des peuples comme une anomalie, une aberration. Et dans nombre de ces cas on peut observer la mise en place de systèmes d'entraide, de solidarité et d'hospitalité. Le droit au logement est un droit impérueux, nécessaire, largement reconnu internationalement. En France il est inscrit dans les alinéas 10 et 11 de la constitution du 27 octobre 1946.

« 10. La Nation assure à l'individu et à la famille les conditions nécessaires à leur développement.

11. Elle garantit à tous, notamment à l'enfant, à la mère et aux vieux travailleurs, la protection de la santé, la sécurité matérielle, le repos et les loisirs. Tout être humain qui, en raison de son âge, de son état physique ou mental, de la situation économique, se trouve dans l'incapacité de travailler a le droit d'obtenir de la collectivité des moyens convenables d'existence. »

¹ Paquot, Thierry. *Habitat, habitation, habiter*. 2005.

Ce droit a été le moteur pour bâtir, pour loger ou reloger après les guerres par exemple. Il ne s'agira en aucun cas ici de remettre en cause ce droit, ni de discuter de son bon usage ou de ses limites, mais d'élargir la notion de logement à celle d'habiter.²

Le verbe «*habiter*» du latin *habitare*, «*avoir souvent*», relève de l'«*habitude*» comme le précise son dérivé «*habitudō*». Ce n'est qu'à partir de 1050 que «*habiter*» signifie aussi demeurer, c'est-à-dire l'action de «*rester quelque part*», de «*séjourner*», d'«*occuper une demeure*». «*Habiter*» peut également désigner le coït, le fait d'être dans et avoir le corps de l'autre. Fin XVe, «*habiter*» signifie peupler un pays, au sens des colonisations. Sa signification est donc plurielle et riche. Elle dépasse celle de loger, qui serait l'action de placer une ou plusieurs personnes dans un lieu pour qu'il leur serve d'habitation ou d'abri, de façon permanente ou temporaire.

«*Habiter c'est établir des relations au monde, aux lieux mais aussi aux autres et aux choses.*»³

«*Habiter c'est être-présent-au-monde-et-à-autrui.*»⁴

«*Habiter*» est un terme que l'on rencontre souvent durant les études d'architecture cependant les relations entre bâtir et habiter reste souvent théoriques. Un des écrits les plus connus à ce sujet est *Bâtir habiter penser* par Martin Heidegger. Il pose les questions suivantes : *Qu'est-ce que l'habitation?*

2 Bonicco-Donato, Céline. *Heidegger et la question de l'habiter*, 2019.

3 Loubes, Jean-Paul. *Traité d'architecture sauvage : manifeste pour une architecture située*. 2010.

4 Heidegger, Martin. «*Bâtir habiter penser*». 1958.

*Comment le bâtir fait-il partie de l'habitation?*⁵

Autrement dit, comment l'architecte, appartenant au domaine de la construction, fait-il partie de l'habitation? Est-il nécessaire de se mettre en quête de ce que signifie habiter pour savoir construire comme le prétend Benoît Goetz?⁶ Que serait-il advenu si bâtir, en lieu d'être lié au droit au logement, était lié à celui d'habiter?

Alors, une frontière entre bâtir et habiter est-elle nécessaire au XXI^e siècle?

Dans un premier temps, nous nous attarderons sur la frontière sémantique, équivoque, entre bâtir et habiter. En second temps, nous nous intéresserons à amenuiser cette frontière par le vernaculaire. Enfin, dans un troisième temps, nous porterons une attention particulière aux cadres de cette frontière : l'anthropocentrisme et l'ethnocentrisme.

5 *Habitation est ici utilisé au sens de la façon d'habiter, et non le logement, le local habité.*

6 Goetz, Benoît. *Théorie des maisons, l'habitation, la surprise*. 2011.

Note méthodologique

Ces recherches et réflexions ont pris la forme d'un procès. Dans le dictionnaire juridique, le procès désigne « l'ensemble des formalités nécessaires à l'aboutissement d'une demande faite par une personne qui entend faire valoir en justice, un droit dont la reconnaissance fera l'objet d'une ordonnance, d'un jugement ou d'un arrêt ». ¹ Du latin *processus* le procès renvoie à une « manière de procéder », à « l'action de s'avancer, au progrès ». ² C'est une démarche empirique et expérimentale qui a pour finalité la mise au point d'une ligne de conduite assurant une démarche. Le but est de démêler le faux du vrai, la fiction de la réalité.

Le procès a été très utilisé dans le champ de l'art, et notamment sous la forme de performances par le courant d'avant-garde des surréalistes. Nous pourrions citer *Le procès Barrès* institué par Breton et Aragon où il s'agira de juger Maurice Barrès pour attentat à la sûreté de l'esprit. À l'issue du procès, ce dernier sera condamné à 20 ans de travaux forcés. Cette forme fût ensuite largement exploitée : *Le procès du peuple qui manque* de Kantuta Quiros, *Le procès de Socrate* ou encore l'ouvrage éponyme de Kafka... Plus ou moins absurdes, ces procès ont toujours le même déroulé, toujours la même démarche empirique décrite précédemment. Ils peuvent être une manière de traiter, depuis la fiction, des problématiques contemporaines comme dans *Climat*, le

¹ Dictionnaire juridique. [en ligne] Procès, définition de procès.

² Dictionnaire de la langue française. [en ligne] Procès, définition de procès.

*théâtre des négociations*³, où il s'agit, pour 200 étudiants du monde entier, de jouer une COP (Conférence des Parties) grandeur nature tout en la réinventant.

Le procès peut être vu comme le lieu des prises de décisions, cependant ce temps ne représente qu'une minorité dudit procès. Il illustre plutôt ici une volonté de débat. C'est un lieu de discussions, où il est possible de faire dialoguer des concepts et discours. Sous forme de retranscription écrite il permet d'une part de regrouper un grand nombre d'intervenants, humains ou non, physiques ou non⁴ ; de faire discuter des intervenants aussi divers que le Petit Prince, Platon ou Heidegger. D'autre part, cette forme paraît d'autant plus adaptée pour remettre en cause un métier régi par de nombreuses lois et normes.

Il s'agira donc de faire un pas de côté pour traiter, depuis la fiction, la nécessité d'une frontière entre bâtir et habiter remettant en question la posture de l'architecte, en équilibre sur cette frontière.

³ Bornstein, David. *CLIMAT Le théâtre des négociations*. 2015.

⁴ Bien que prenant partie, les différentes prises de paroles dans le texte qui suit ne révèlent en rien un avis personnel.

Acte 1 : Frontière sémantique,
équivoque.

Scène 1. *L'appel des causes. Exposé des faits.*

Nous sommes ici aujourd'hui pour délibérer de la nécessité d'une frontière entre bâtir et habiter. Ce procès fait suite aux exodes dont nous avons été témoins lors des événements sanitaires de février 2020. Selon Stéphane Richard (sur Europe 1 le 26 mars 2020), PDG de l'opérateur téléphonique Orange, l'analyse des données de géolocalisation des abonnés à son réseau montrait qu'environ 1 million d'habitants avaient quitté la région parisienne au moment du confinement.

De quoi ces mouvements massifs, précédant une immobilité forcée, sont-ils révélateurs? Nous pouvons supposer que l'épreuve de la privation qui nous attendait nous a permis de prendre conscience de ce dont nous dépendions. Nous considérerons cette hypothèse comme avérée et ces faits comme les symptômes d'une pathologie plus profonde qu'il advient de traiter dans les plus brefs délais.

Ce moment est également celui d'un ralentissement, propice au changement. Un train lancé à vive allure ne peut pas prendre de virage serré sans risquer de dérailler, celui qui a ralenti peut le faire de façon plus mesurée.¹ Le film *L'an 01*² (adapté de la bande dessinée éponyme de Gébé), en 1973, nous

¹ Latour, Bruno. *Imaginer les gestes-barrières contre le retour à la production d'avant-crise*. [en ligne] 2020.

² Doillon, Jacques. Rouch, Jean. Resnais, Alain. *L'an 01*. 1973.

offrirait déjà fictivement cette situation. Le film narre un abandon utopique, consensuel et festif de l'économie de marché et du productivisme. La première résolution prise par la population est « *On arrête tout* », pour voir les dysfonctionnements, prendre du recul sur le système dont nous faisons partie. En effet, « *Si tout est arrêté, tout peut être remis en cause* »,³ dixit Bruno Latour dans une tribune intitulée *Imaginez les gestes-barrières contre le retour à la production d'avant crise* parue le 29 mars 2020. Aussi, l'enjeu de ce procès sera donc d'affirmer ou d'infirmer, collectivement, la nécessité d'une frontière entre bâtir et habiter. Cette remise en question n'épargne pas la place des experts (dont l'architecte fait partie) qui sont à l'origine de cette frontière.

Nous allons maintenant donner une définition de *bâtir* et *habiter*. Cette première définition ne peut pas être exhaustive, elle servira de base commune à la réflexion et aux échanges, la difficulté de ce procès résidant notamment dans la polysémie des termes. Il conviendra aux différentes parties d'étoffer cette définition tout au long du procès, pour illustrer leurs propos.

Bâtir, de l'ancien français *bastir*, qui signifie faufler, entrelacer, désigne le fait d'« *élever sur le sol une construction à l'aide d'un assemblage de matériaux* » selon le dictionnaire Larousse.

Heidegger nous montre que le terme allemand actuel *bauen* est issu du vieil allemand *buon* qui veut dire habiter, demeurer, séjourner. De ce fait, comme nous le montre Céline Bonicco-Donato, il existe une racine commune entre habiter et bâtir :

3 Latour, Bruno. *Imaginez les gestes-barrières contre le retour à la production d'avant-crise*. [en ligne] 2020.

« *construire est une manière de demeurer dans le monde en s'ancrant en lui et pas simplement un moyen terme utilitaire n'ayant de sens qu'en raison de la fin qu'il permet de réaliser* ». ⁴ C'est cette définition que nous entendrons lorsque sera utilisé le terme bâtir, de la construction dans le but d'habiter (soi-même, ou de faire habiter), sauf si une spécification est apportée par une des parties.

D'après le Petit Robert, le premier synonyme du mot *habiter* est « *vivre* », et il se définit comme « *avoir sa demeure* ». Aussi, entendons-nous souvent « *Où vivez-vous ?* » pour demander à quelqu'un où est sa demeure. On y retrouve donc des notions de quotidienneté, d'établissement, d'appropriation. Si au cours du temps habiter a pu être rapproché de loger, par Le Corbusier par exemple ou les partisans de la Charte d'Athènes, c'est-à-dire considéré comme « *des fonctions humaines citadines, à côté d'autres fonctions comme "circuler", "travailler", "se recréer", etc.* ». ⁵ Nous partirons ici du postulat que ces deux choses sont distinctes. L'habitat (lieu de l'habiter) est différent du logement, il déborde du logement.

« *Je réside bien dans ce trois-pièces de cet immeuble, mais mon habitat véritable embrasse plus large, il intègre la cage d'escalier et l'ascenseur, le hall d'entrée, le local à bicyclettes, les abords immédiats de l'immeuble, le cheminement qui mène à la rue, les rues voisines qui desservent la station de RER, l'école, la boulangerie, le jardin public... Mon habitat est extensible au gré de mes humeurs, de mes relations de voisinage, de ma géographie affective, tout comme il peut se rétrécir si*

4 Bonicco-Donato, Céline. *Heidegger et la question de l'habiter*, 2019.

5 Paquot, Thierry. *Habitat, habitation, habiter*. 2005.

moi-même je me replie sur moi, ne veux rencontrer personne, m'enferme dans mon appartement comme une huître dans une coquille ».

Nous dit Thierry Paquot, basant ces propos sur une enquête du Centre Scientifique et Technique du Bâtiment (CSTB), *L'habitat, c'est le logement et au-delà*, conduite par Barbara Allen.

Il s'agira donc de garder en tête tout au long du procès que la demeure, le lieu de vie, n'est qu'une partie du terme habiter. La frontière entre bâtir et habiter, bien qu'encrée dans notre fonctionnement actuel, n'est pas neutre et a des conséquences. Ainsi les chefs d'accusation seront au nombre de trois : la dépossession de savoirs vernaculaires, l'uniformisation et la dénaturation du lien au milieu.

Scène 2. *Habiter est une fiction. Les accusés s'expriment.*

De l'exposition des faits, ce que l'on peut retenir c'est la polysémie du terme défendu. Si tous semblent s'accorder à dire ce qu'habiter n'est pas, ils n'offrent qu'une définition en négatif du terme.

« Habiter ce n'est pas loger ».¹

Habiter ce n'est pas seulement avoir un toit au-dessus de la tête ou un refuge contre les intempéries.

Habiter n'est pas l'addition de normes de confort.

Habiter n'est pas uniquement le logement.

« Habiter ne se résume pas à sa version édulcorée de la maison familiale à la campagne... ».²

Aussi, lorsque l'on parle d'habiter, on réfléchit par l'absence. On le définit en négatif. *« Un négatif qui, à la manière d'une image photographique où les contrastes apparaissent comme inversés, ne donne à voir qu'un reflet d'une réalité dont ressortent les défauts, comme les manques. »³* De plus, si, comme expliqué précédemment habiter est également lié au sentiment d'appartenance, s'il s'inscrit dans des réseaux, notamment ceux

¹ Jeanne, entretien du 12 avril 2020

² Tibo, entretien du 07 avril 2020

³ Beauchez, Jérôme. Bouillon, Florence. Zeneidi, Djemila. *Zone : l'espace d'une vie en marge*. 2017.

immatériels des écrans, s'il dépend de tout ce qui constitue plus largement notre géographie affective, alors le lien avec bâtir, avec l'architecture est d'autant plus flou. En effet, ce qui devrait être jugé n'est pas la nécessité ou non d'une frontière entre bâtir et habiter mais voir que habiter est une notion fictive, mouvante, sur laquelle on ne peut en aucun cas construire un droit. A contrario du droit à un logement décent par exemple, qui lui se qualifie et se quantifie en termes de superficie, d'accès à certains services comme l'électricité, le gaz ou l'eau courante.

D'autre part, si l'on remet en question cette hypothétique frontière entre bâtir et habiter, c'est il me semble, pour dénoncer la possible *inhabitabilité* de certains lieux.

« Or, c'est là que le bât blesse, la pensée de l'habitabilité n'ayant pas su jusqu'à aujourd'hui démontrer l'inhabitabilité de quoi que ce soit, n'ayant pas réussi à trouver le moindre objet en lequel il serait impossible d'habiter. »⁴ Existe-t-il des lieux où l'on ne pourrait pas habiter ? Qu'est-ce qui pourrait nous déposséder de cette possibilité d'habiter ?

Si l'on prend l'exemple des grands ensembles, ils ont d'abord été la réponse à une critique de l'inhabitabilité du Paris de Louis XIV pour Le Corbusier par exemple. Tandis que ce sont ensuite les grands ensembles qui ont été eux-mêmes pointés du doigt, pour leur rationalisme, leurs dimensions hors d'échelle et leur répétitivité. Cela montre dans un premier temps que les critères d'inhabitabilité sont mouvants, tout comme les positions d'experts à ce sujet. Dans un second temps, ce que nous apprend la réaction d'occupants desdites barres au moment de leurs démolitions c'est que ces dernières, bien que jugées laides ou vétustes, étaient habitées quotidiennement

⁴ Rollot, Mathias. Constant, Emmanuel. *Critique de l'habitabilité*. 2017.

par des habitants affectés par leurs disparitions. Ces derniers y avaient créé des souvenirs, un sentiment d'appartenance donc.

« - C'est quelque chose qui s'en va de moi, quoi.

- Vous auriez préféré la garder ?

- Ben ouais, quand même, j'ai passé dedans toute ma jeunesse là d'dans !

- Alors, vous regrettez la barre Debussy ?

- Je la regrette, d'ailleurs j'ai pleuré quand c'est tombé, quoi... »⁵

Propos recueillis lors de la démolition de l'immeuble Debussy à la Courneuve en 1986.

C'est aussi ce qui est mis en avant dans le film de Sébastien Thiéry intitulé *Considérant qu'il est plausible que de tels événements puissent à nouveau survenir*⁶, filmé dans un bidonville de Ris-Orangis en 2013, où vivaient 140 citoyens européens. Il a été mis en œuvre dans ce lieu, par le Pôle d'Exploration des Ressources Urbaines (PEROU) en soutien de l'action du Collectif des Ambassadeurs des Roms et avec des familles dites « Roms » y vivant, un chantier architectural, social et politique. D'abord, attardons-nous sur la voix off : la lecture de l'arrêté municipal n° 2013/147 du 29 mars 2013 par Yves Noël Genod. Cet arrêté liste les problèmes liés aux installations faites sur ce site : l'absence d'eau potable, les possibilités d'accidents de la circulation en raison de la localisation, les risques d'incendie, d'effondrement, d'électrocution... Ainsi, pour ce lieu jugé inhabitable, « *compromettant la sécurité*

⁵ Institut National de l'Audiovisuel. *La Courneuve : implosion de la barre Debussy à la cité des 4000*. 1986.

⁶ Perou Paris. *CONSIDERANT*. 2013.

et la salubrité publique», il est préconisé l'expulsion et le démantèlement dans l'intérêt des populations occupant ce campement illégal. Était-ce au nom du droit de tout un chacun d'accéder à un logement décent ? Cela aboutira le 3 avril 2013 à la destruction du bidonville. Maintenant, intéressons-nous aux images, capturées par ceux qui ont participé à la construction et à la vie de la Place de l'Ambassade à Ris-Orangis, entre décembre 2012 et avril 2013. Elles dépeignent des scènes de vies. On y voit des gens qui jouent, rient, font de la musique, dorment, chantent, construisent, parlent, fabriquent, plantent, mangent, cuisinent, peignent, apprennent, se disputent, écrivent, dessinent, boivent, crient, se réunissent, débattent... Aussi, se développe un sentiment d'appartenance, d'habitude, de quotidienneté, qui semblent être des critères attestant que ce bidonville est habité, malgré les contraintes fortes et les risques évidents cités précédemment.

Matthias Rollot, dans *Critique de l'habitabilité*⁷, va plus loin en nous exposant d'autres exemples. Il nous montre que le sans domicile, tout comme le prisonnier, habitent en dépit des contraintes, dans la mesure où ils s'approprient les espaces, créent des liens et des habitudes. Enfin, il explique que le terme inhabitable est parfois utilisé en synonyme d'invivable et que dans de tels lieux, l'être humain *in-habite*, c'est-à-dire que ces contraintes extrêmes le pousse à habiter par introjection, habiter « à l'intérieur de lui-même », en se projetant ailleurs.

« En envisageant de la sorte l'inhabitation comme habitation intérieure, on aboutit à cette proposition étrange : le camp de concentration était inhabitable, c'est-à-dire qu'en lui, on a pu inhabiter malgré tout,

7 Rollot, Mathias. Constant, Emmanuel. *Critique de l'habitabilité*. 2017.

en soi, en se projetant ailleurs. De cette manière précisément nous habitons notre logement, mais aussi notre ville, notre pays, notre planète —, et ce, même si nous n'en avons jamais fait le tour... »⁸

Ces cas extrêmes (qui ne sont, évidemment, en aucun cas souhaitables) remettent en perspective votre demande de jugement car il montre que partout où l'individu va, s'établit, il habite dans une certaine mesure. Quelle est l'importance de la frontière protagoniste de ce procès, ou de son absence, si le monde reste habitable malgré tout ? La ligne de conduite n'est pas claire. Contre quoi lutte-t-on ? Pour quoi lutte-t-on ?

Pour terminer, cette réflexion oiseuse frôle l'insolence lorsqu'on rappelle qu'en France encore 4 millions de personnes souffrent de mal-logement ou d'absence de logement personnel selon le 25^e rapport annuel de la fondation de l'abbé Pierre⁹. Ainsi, 902 000 personnes sont encore privées de domicile et 2 819 000 autres vivent dans des conditions de logements difficiles, privées de confort¹⁰ ou habitant dans des conditions de surpeuplement « accentuées ».¹¹ Je me demande donc si à la crise de l'habiter ne faudrait-il pas préférer celle, peut-être plus prosaïque, du logement ? La priorité n'est-elle pas de donner les moyens d'offrir un toit à chacun au lieu de réfléchir à l'essence de ces concepts ?

8 Rollot, Mathias. Constant, Emmanuel. *Critique de l'habitabilité*. 2017.

9 Fondation Abbé Pierre. *L'état du mal logement en France, Rapport annuel #25*. 2020.

10 La privation de confort consiste à remplir un de ces critères : privation d'eau courante, de douche, de wc intérieurs, de coin cuisine, de moyen de chauffage ou façade insalubre.

11 ENL 2013. *Ménages auxquels manquent deux pièces par rapport à la norme de peuplement. La norme de peuplement est la suivante : une pièce de séjour pour le ménage ; une pièce pour chaque couple ; une pièce pour deux enfants s'ils sont de même sexe ou s'ils ont moins de sept ans ; sinon, une pièce par enfant.*

Acte 2: L'absence de frontière : le vernaculaire ?

Scène 1. D'autres possibles, éloge du pas de côté. Le témoin.

D'abord, j'aimerais préciser que le dessein de ce procès, comme celui de l'argumentaire qui suit, n'est en rien une négation ou un abandon des enjeux de la crise du logement comme cela a pu être insinué lors des précédentes prises de parole. Bien au contraire : la réflexion menée sur ces concepts vise à les saisir avec une plus grande justesse. Utiliser des chiffres, comme vient de le faire la partie adverse, permet de mesurer et compter, mais ne suffit pas à connaître et comprendre. Malheureusement, cela permet de convaincre. Lorsque Heidegger prononce pour la première fois *Bâtir habiter penser*¹, discours où cette frontière entre bâtir et habiter est remise en cause, c'est en 1951 à Darmstadt lors de la conférence intitulée « *L'homme et l'espace* ». Il le fait devant des architectes et des ingénieurs chargés de la reconstruction de l'Allemagne après la Seconde Guerre mondiale.² Il ne nie pas l'urgence de la situation, mais il y répond en intégrant une question qui précédait cet état d'urgence et qui lui survivra également. Pour reprendre les paroles de Céline Bonicco-Donato : « *Il s'agit [ici] d'assumer le fait que, même logé, on puisse se sentir mal à l'aise, sans attaches et privé de monde, et ainsi réfléchir à la manière dont l'habitation ne*

¹ Heidegger, Martin. « *Bâtir habiter penser* ». 1958.

² *L'Allemagne a été durement touchée par les bombardements, 43 % des immeubles de Berlin ont été détruits durant la Seconde Guerre mondiale.*

peut en être une qu'en répondant à notre besoin de sens et en nous permettant de réaliser notre coappartenance avec l'être. »³

Questionner la limite entre bâtir et habiter c'est remettre en cause les acteurs, l'habitant et le bâtisseur. Hundertwasser soutient dans le *Manifeste pour la moisissure*⁴ que l'« *on ne peut parler d'architecture que lorsque l'architecte, le maçon et l'occupant sont une unité, c'est-à-dire une seule et même personne* ». Il poursuit avec « *Tout le reste n'est pas de l'architecture, ce n'est qu'une action criminelle devenue forme* ». Si cette action est criminelle, ce n'est pas parce que c'est une infraction punie par la loi, mais parce que c'est une entorse à la morale en cela qu'elle dépossède l'habitant et de fait, le déresponsabilise. Ceux qui détenaient le savoir bâtir, c'est-à-dire tous, ont été dépossédés au profit d'une minorité qui doit obtenir un diplôme pour exercer. L'*homo sapiens*, l'Homme savant, mis sous tutelle, devient l'*homo castrensis*⁵, l'Homme cantonné.

*« L'art d'habiter est une activité qui dépasse la portée de l'architecte. Non seulement parce que c'est un art populaire ; non seulement parce qu'il progresse par vagues qui échappent au contrôle de l'architecte ; non seulement parce que sa délicate complexité le situe hors de l'horizon des simples biologistes et analystes des systèmes ; mais, plus que tout, parce qu'il n'existe pas deux communautés faisant leur habitat de la même façon. »*⁶

³ Bonicco-Donato, Céline. *Heidegger et la question de l'habiter*. 2019.

⁴ Hundertwasser, Friedensreich. *Manifeste de la moisissure contre le rationalisme dans l'architecture*. 1958.

⁵ Illich, Ivan. *L'art d'habiter dans Oeuvres complètes*, vol. 2. 2005.

⁶ *Ibid.*

Aussi, c'est également ce message polémique qu'exprime Heidegger en prenant pour exemple une demeure paysanne de la forêt noire et en l'analysant longuement dans son discours de 1951. La ferme ayant été bâtie par l'occupant et non par des professionnels.

Il est également intéressant d'observer le rythme de succession entre la construction et l'habiter : « *Mettre l'habiter en amont du construire bouscule la compréhension commune de la finalité de l'édification qui s'identifie traditionnellement au logement (on édifie pour habiter), en invitant le lecteur, praticien ou non à réfléchir à ce qu'habiter veut dire et à ses différentes implications avant toute opération : loin d'être un résultat, l'habitation apparaît comme un préalable à partir duquel le construire peut se déployer, dans la mesure où elle est le trait fondamental de la condition humaine* ». ⁷ Cette inversion conduit à l'obsolescence programmée de ces logements qui dès leur livraison commencent à se dégrader jusqu'à, *in fine*, devenir vétuste. L'être humain ne construit plus, les traces qu'il laisse derrière lui sont des accroc ou des déchets.

Ce système et ses écueils sont devenus la norme. Cependant si Loubes attribue à cette dépossession l'effet de la fin des architectures traditionnelles vernaculaire nous verrons dans un second temps que la norme peut être questionnée par le biais d'architectures vernaculaires « *survivantes* ». En effet pour prouver qu'un système est juste ou injuste de façon impartiale il faut être extérieur à ce dernier. Nous ferons le chemin inverse, nous ferons l'éloge de systèmes auxquels nous n'appartenons pas pour mieux critiquer le nôtre. Un pas de côté, n'étudiant pas un exemple en soi, mais une attitude.

⁷ Bonicco-Donato, Céline. *Heidegger et la question de l'habiter*. 2019.

Aussi les exemples suivants se regroupent sous l'étendard des architectures vernaculaires. *Vernaculaire*, du latin *vernaculus* signifie ce qui est « *relatif aux esclaves nés dans la maison* », ce qui est du pays. Défait de ses attributs touristiques ou tendance, le vernaculaire est la capacité de mettre en œuvre des ressources locales sans l'aide d'institution. Il est le point où la frontière entre habiter et bâtir devient poreuse. Longtemps, l'action de bâtir était spontanément vernaculaire comme nous le montre Patrick Pérez dans l'article *50 000 ans de maison pour rien*.⁸ Si Hundertwasser affirme qu'il faut que chacun puisse construire pour que l'architecture soit un art. Il faut y voir un enjeu est plus grand que celui de l'artificialisation de l'architecture. Dans un modèle où la frontière n'existe pas, l'art de bâtir est lié à l'art d'habiter qui influe sur l'art de vivre.

Nous appuierons cette réflexion à propos des constructions vernaculaires sur une œuvre littéraire : *Le Petit Prince* de Saint Exupéry⁹. Ce livre est un récit initiatique dont les tenants et aboutissants sont similaires aux nôtres. Il s'agit pour les deux protagonistes, comme pour nous, de l'histoire de rentrer chez soi. Cette quête, va être influencée par des rencontres, et va le conduire chez lui après s'être affirmé lui-même.

Par ailleurs, le but du petit prince est de connaître la vérité avant de pouvoir retourner auprès de sa rose. Comme dans notre procès il s'agit de démêler le vrai et le faux, de distinguer cette vérité vraie des vérités fausses que promet le monde adulte. Pour le petit prince, chaque planète constitue une certitude aliénante et arrogante que met en avant l'univers des adultes,

8 Julien Choppin et al., *Matière grise : matériaux réemploi architecture*. 2014.

9 Saint-Exupéry, Antoine de. *Le petit prince*. 1943.

couplant les enfants de la vérité qu'ils portent spontanément en eux. Les exemples qui suivent seront de la même manière présentés afin de remettre en cause certaines certitudes.

L'appartenance

« – Les hommes? [...] Le vent les promène. Ils manquent de racines, ça les gêne beaucoup. »¹⁰

L'architecture vernaculaire répond à une définition de l'habiter car s'y développe un sentiment d'appartenance. Il s'agit, sans le filtre des institutions, de créer des liens avec les humains, mais aussi avec les non-humains et non-vivants voisins à notre lieu de vie, de s'enraciner à son territoire. « *Les architectes ne peuvent rien faire d'autre que construire. Les habitants vernaculaires engendrent les axiomes des espaces dans lesquels ils font la demeure* »¹¹.

« Qu'est-ce que signifie "apprivoiser"? – C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Ça signifie "créer des liens..." – Créer des liens? – Bien sûr, dit le renard. Tu n'as encore pour moi qu'un petit garçon tout semblable à cent mille petits garçons. Et je n'ai pas besoin de toi. Et tu n'as pas besoin de moi non plus. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde... »¹²

10 Saint-Exupéry, Antoine de. *Le petit prince*. 1943.

11 Illich, Ivan. *L'art d'habiter dans Oeuvres complètes*, vol. 2. 2005

12 Saint-Exupéry, Antoine de. *Le petit prince*. 1943

Ce que le renard explique ici c'est comment rendre unique ce qui nous environne, comprendre ce qui nous attache à un lieu. Ce qu'il appelle *apprivoiser*, nous l'avons défini depuis le début de ce procès comme *habiter*.

Une relation unique se construit alors avec le lieu, une appartenance affective, basée sur les souvenirs et l'habitude. Ainsi, le secret que le petit prince nous livre dans le désert c'est que pour redonner un sens au monde il faut le réapprivoiser, l'habiter de nouveau.

Bâtir comme on jardine

« Jardiner les possibles ce n'est décidément ni sauver ni restaurer, ni remettre en état, ni revenir ; mais repartir, inventer, élargir, relancer l'imagination, déclorer, sauter du manège préférer la vie. »¹³

Dans cette mesure bâtir se rapproche de jardiner. Ce champ lexical n'est pas étranger aux autoconstructions ou aux constructions vernaculaires. L'habitat représente également le site occupé par une plante à l'état naturel tandis que le terme *favelas*, désigne initialement les plantes qui poussent sur les collines brésiliennes. Les plantes poussent quand les conditions sont favorables, évoluent en fonction de leur environnement. Reprenons l'exemple pris par Heidegger, la maison de la Forêt Noire.

« Bâtir est, dans son être, faire habiter. Réaliser l'être du bâtir, c'est édifier des lieux par l'assemblage de leurs espaces. C'est seulement quand nous pouvons

¹³ Macé, Marielle. *Nos cabanes*. 2019.

habiter que nous pouvons bâtir. Pensons un instant à la demeure paysanne de la Forêt-Noire, qu'un "habiter" paysan bâtissait encore il y a deux cents ans. Ici, ce qui a dressé la maison c'est la persistance sur place d'un (certain) pouvoir : celui de faire venir dans les choses la terre et le ciel, les divins et les mortels en leur simplicité. C'est ce pouvoir qui a placé la maison sur le versant de la montagne, à l'abri du vent et face au midi, entre les prairies et près de la source. Il lui a donné le toit de bardeaux à grandes avancées, qui porte les charges de neige à l'inclinaison convenable et qui, descendant très bas, protège les pièces contre les tempêtes de longues nuits d'hiver. Il n'a pas oublié le "coin du Seigneur Dieu" derrière la table commune, il a "ménagé" dans les chambres les endroits sanctifiés, qui sont ceux de la naissance et de "l'arbre du mort" - ainsi là-bas se nomme le cercueil - et ainsi, pour les différents âges de la vie, il a préfiguré sous un même toit l'empreinte de leur passage à travers le temps. Un métier, lui-même né de "l'habiter" et qui se sert encore de ses outils et échafaudages comme de choses, a bâti la demeure. C'est seulement quand nous pouvons habiter que nous pouvons construire. Si nous nous référons à la maison paysanne de la Forêt-Noire, nous ne voulons aucunement dire qu'il nous faille, et que l'on puisse, revenir à la construction de ces maisons, mais l'exemple montre d'une façon concrète, à propos d'un "habiter" qui a été, comment il savait construire. »¹⁴

¹⁴ Heidegger, Martin. *Bâtir habiter penser*. 1958.

L'habitant construit en connaissance de ce que signifie habiter dans ce lieu-là. Cela ne signifie pas qu'il peut construire partout, il peut construire dans cet environnement auquel il appartient et qu'il connaît. L'habitat est adapté au milieu, se forme et s'adapte à ce dernier. Il fluctue en fonction du nombre d'habitants qu'il abrite. Il se dessine au fur et à mesure de la construction. Le point de vue du bâtisseur change. D'une vision aérienne, omnisciente, pensant en plan, nous passons à un point de vue à échelle humaine ou le plan n'est plus une condition indispensable à l'édification de la demeure. La construction est ancrée dans le lieu et dans le temps. Bâtir comme on jardine induit une action quotidienne. La construction retrouve son rythme initial, la demeure n'est jamais terminée avant d'être occupée. C'est seulement dans ce cas que l'on peut observer une symbiose, c'est-à-dire une association durable et réciproquement utile et profitable, que le petit prince explique au businessman.

« Je possède une fleur que j'arrose tous les jours. Je possède trois volcans que je ramone toutes les semaines. Car je ramone aussi celui qui est éteint. On ne sait jamais. C'est utile à mes volcans, et c'est utile à ma fleur, que je les possède. Mais tu n'es pas utile aux étoiles... »¹⁵

Cette utilité réciproque devient une responsabilité pour l'habitant comme nous le rappelle le Renard, « Tu deviens responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé »¹⁶. Autrement dit, nous sommes responsables des lieux que nous

¹⁵ Saint-Exupéry, Antoine de, *Le petit prince*. 1943.

¹⁶ *Ibid.*

avons habités. Bâtir dans ce cas de figure est inévitablement écologique étant donné que la relation au milieu est établie.

Habiter pour protéger

« Avez-vous remarqué que les émotions mises en jeu ne sont pas les mêmes selon que l'on vous demande de défendre la nature - vous baillez d'ennui - ou de défendre votre territoire - vous voilà tout de suite mobilisé ? »¹⁷

Notre motivation est dépendante de notre attachement et de notre sentiment d'appartenance. Un territoire est d'autant plus cher à nos yeux lorsque c'est celui que nous avons construit, que nous avons arrosé, que nous avons habité. Celui où nous connaissons chaque être vivant, chaque chose qui le compose et où sont entreposés nos souvenirs. Si occuper un territoire nous invite à le défendre comme le montre ci-dessus Bruno Latour, habiter et bâtir de façon vernaculaire peuvent permettre de protéger. Cela est visible dans toutes les Zones à Défendre ou territoires en luttés. Prenons l'exemple de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes que nous pourrions qualifier de laboratoire rural contemporain. Son occupation a d'abord été une manière de protéger la riche biodiversité des noues de cette zone humide d'un projet d'aéroport.

Construire pour démontrer

Enfin, construire pour habiter c'est aussi démontrer que des alternatives sont possibles. C'est d'ailleurs sûrement la

¹⁷ Latour, Bruno. *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*. 2017.

raison pour laquelle ces pas de côté sont stigmatisés : ils font office de jurisprudence du vernaculaire. « *Le débranché est beaucoup plus dangereux : il témoigne des effets castrateurs de l'étreinte maternelle de la ville.* »¹⁸

« *Mais il y a aussi, et surtout évidemment, les tôles des bidonvilles, les tentes des canaux et des campements, les bâches et les baraques de Calais, d'Idomeni, de tout un monde de camps. Ces constructions archiprécaires qui font un séjour provisoire aux sans-abri ou aux migrants. Et l'on se demande : ces cabanes-là, qu'y a-t-il à y célébrer ? Se pencher sur elles, en prendre soin, ce n'est en vérité pas dire qu'elles constituent un lieu vivable, ou vouloir les pérenniser ; c'est poser qu'elles constituent un lieu vécu, un lieu de vies. Et qu'il y a là aussi quelque chose à ménager.* »¹⁹

Il faut en effet préciser que l'éloge du vernaculaire ne signifie pas s'accommoder de la précarité ni l'enchanter, car ces manières d'habiter sont parfois le fruit d'un non-choix, d'une nécessité. Cependant il s'agit d'être conscients que des choses s'y passent, que certaines sont à ménager, préserver, comme le montre le film de PEROU, cité dans la partie précédente.

Si habiter est individuel, propre à chacun, il devient par conséquent éphémère. On peut alors supposer, comme la défense l'a fait précédemment, que si le droit d'habiter n'est pas écrit c'est parce qu'il est singulier et mouvant, dans la mesure où il est propre à chacun.

¹⁸ Illich, Ivan. *L'art d'habiter dans Œuvres complètes*, vol. 2. 2005.

¹⁹ Macé, Marielle. *Nos cabanes*. 2019.

« - *Les géographies, dit le géographe, sont les livres les plus précieux de tous les livres. Elles ne se démodent jamais. Il est très rare qu'une montagne change de place. Il est très rare qu'un océan se vide de son eau. Nous écrivons des choses éternelles.*

- *Mais les volcans éteints peuvent se réveiller, interrompit le petit prince. Qu'est-ce que signifie "éphémère" ?*

- *Que les volcans soient éteints ou soient éveillés, ça revient au même pour nous autres, dit le géographe. Ce qui compte pour nous, c'est la montagne. Elle ne change pas.* »²⁰

Alors on écrit sur le logement pour parler de l'habiter comme le géographe écrit sur la montagne pour parler du volcan.

L'absence de frontière entre bâtir et habiter permet donc de réintroduire des dimensions écologiques et anthropologiques dans l'habitat. Cette porosité permet d'allier habiter et protection de notre milieu de vie, plutôt qu'avec dégradation de ce dernier. J'aimerais terminer avec cette citation de Céline Bonicco-Donato qui répondra peut-être au scepticisme de la partie adverse quant à l'utilité de ce procès. Elle explique que la réflexion philosophique ne doit pas être perçue comme une déconnexion de la réalité et que « *penser l'habitation dans sa complexité et en faire le fil directeur de la construction permettra à l'homme de résoudre la crise du logement en trouvant sa place dans le monde.* »²¹

²⁰ Saint-Exupéry, Antoine de. *Le petit prince*. 1943.

²¹ Bonicco-Donato, Céline. *Heidegger et la question de l'habiter*, 2019.

« Cette approche de l'habiter par la philosophie révèle l'importance de notre cadre de vie quotidien, les enjeux ontologiques dont il est porteur, et peut servir de levier pour légitimer des revendications trop souvent discréditées au prétexte qu'elles relèvent d'exigences disproportionnées. »²²

Scène 2. *Le vernaculaire et de la nostalgie.*
L'avocat de la défense.

Ce que nous montrent ces exemples c'est qu'un système où la frontière entre bâtir et habiter est abolie ou reconsidérée est viable. Cependant est-il enviable ? Peut-on et doit-on l'ériger en modèle ?

Ces manières d'habiter et de concevoir constituent un ailleurs, une singularité dans un système où le mode d'habiter est largement universalisé. Ils sont l'objet de récits, de livres, de photos, à partir desquels on se construit une image de ces lieux à défaut d'y être soi-même allé et surtout d'y avoir soi-même habiter. *Ailleurs*, est étymologiquement issu du latin *alior*, lui même dérivé d'*alius* qui signifie autre. Il est également à la racine d'*alienus*, aliéné, ou d'*alter*, autre. Ailleurs, signifie, dans un autre lieu.

Cet ailleurs est de plus en plus rare, victime d'une obsolescence programmée. En effet, les avancées techniques abolissent la distance entre ici et l'ailleurs. Les réseaux se développent, les transports sont facilités. D'abord avec l'arrivée des machines à vapeur, du train, du bateau. Puis de l'avion. Cette accélération réduit l'épaisseur géographique et est couplée à un phénomène d'homogénéisation. Les modèles, architecturaux, vestimentaires ou gastronomiques... se répètent. Enfin, le développement du numérique fait par lui

²² Bonicco-Donato, Céline. *Heidegger et la question de l'habiter*, 2019.

seul de nous des schizotopes, à la fois ici et ailleurs par le simple fait de pianoter sur nos smartphones, nous permettant d'avoir une connexion instantanée avec l'autre bout du monde. Même lorsque nous voyageons nous sommes chez nous, reliés par Whatsapp, Facebook ou Instagram. Nous habitons des réseaux. Cette ubiquité, nous prive donc de l'expérience de l'ailleurs si l'accélération et l'homogénéisation n'en étaient pas déjà venues à bout. Hors c'est cet ailleurs, cette inconnue, qui nous permet de rêver.

« C'est parce qu'il n'y a plus d'ailleurs qu'il n'y a plus d'utopie », Thierry Paquot.

Et c'est à partir de cette réflexion que l'éloge que vous avez fait du vernaculaire relève, pour moi, dans une certaine mesure du Mythe du Bon sauvage, une idéalisation d'un état antérieur et/ou lointain. Cet état de nature que dépeint notamment Rousseau n'est en aucun cas une époque située ou historique, c'est une fiction qu'il a lui-même inventée.

Comme l'explique Augustin Berque « Ici, la pulsion identitaire fonctionne au second degré : au lieu simplement d'opposer le nous et l'autre, elle utilise l'autre pour y projeter le nous profond ; autrement dit elle idéalise l'autre pour illustrer ce que le nous a la nostalgie d'avoir perdu. »¹

L'éloge du vernaculaire relève de la fiction nostalgique d'une symbiose que l'abolition d'une frontière entre bâtir et habiter permettrait. Le mot nostalgie, d'origine grecque, renvoie à la fois au retour et à la souffrance, il dépeint un état d'âme. La traduction de Freud est intéressante : « tendrait vers un passé regretté auquel l'imagination, aiguësée par les vicissitudes de l'existence et les contraintes de la réalité, prêterait

1 Berque, Augustin. *Être humains sur la terre : principes d'éthique de l'écoumène*. 1996.

toute les ressources de la consolation»². La nostalgie est un filtre donnant à ces modèles vernaculaires contemporains des allures d'utopies. La construction même de l'accusation que vous avez portée correspond d'ailleurs à ce champ fictionnel. En première partie vous avez commencé par critiquer la société dont vous faites partie, puis dans un second temps vous avez fait l'éloge d'un autre modèle prônant les valeurs que vous défendez. Et c'est ici que l'éloge que vous avez tenu me paraît dangereux, il faut se méfier des utopies. L'enjeu de ce genre de fictions est de chercher des solutions et reproduire les modèles que vous nous avez présentés hors sols revient au même que ce qui est fait aujourd'hui. Il me semble bon de rappeler que les habitants mêmes de ces lieux ne souhaitent pas avoir la vocation de modèle, réfutant le statut de « vendeurs de solutions ».³

« S'il faut se méfier des utopies, au fond, c'est parce que l'utopie n'est autre qu'un arrachement arbitraire de l'être à l'écoumène, qui le projette vers un non-lieu (un lieu qui n'existe pas). Certes cet arrachement est constitutif de notre humanité même ; et sans lui, l'homínisation (l'émergence de l'être humain à partir de l'animal) n'aurait jamais eu lieu. Sous le nom d'espérance, notamment, il est nécessaire à notre existence. Cependant, au cours de l'histoire, au XXe siècle en particulier, l'utopie a souvent été imposée par la force. En pareil cas, c'est une mutilation de l'être, qui le dichotomise entre les existants de l'écoumène réelle et l'abstraction du non-lieu qu'elle vise. Il ne

2 Encyclopédie Universalis [en ligne]. Nostalgie.

3 Pièces de procédure. Discussion avec Tibo Labat. p.92.

faut donc pas s'étonner que les utopies aient parfois fait beaucoup de mal à la Terre et à ses habitants, toutes espèces confondues. Notre devoir écouménal, c'est dans le respect de l'ici et du maintenant qu'il faut l'accomplir. Mais ici et maintenant, existentiellement (ek-sistentiellement), cela peut aller très loin. »⁴

On retrouvait dans l'éloge de l'état de nature de Rousseau cet argument selon lequel ce retour à un état de nature serait un retour à « *un être libre dont le cœur est en paix et le corps en santé* »⁵. Hors il advient de se rappeler que la technique, le recourt à des experts pour bâtir, a souvent été utilisé dans un souci sanitaire, de santé publique. Elle correspond à une nécessité pour l'établissement de l'Homme en large communauté, la construction des villes n'a pu se faire sans un souci de planification. Les architectes sont des nains sur les épaules de géants. Ils ont appris de la culture, des erreurs passées afin de ne pas tâtonner et d'avoir les compétences pour synthétiser des phénomènes techniques et naturels, dont la conjonction peut-être dangereuse pour la population. C'est cette place que l'architecte peut avoir dans l'autoconstruction.⁶

Les sociétés ont, de tout temps, été confrontées aux maladies, au climat, et lorsque la médecine n'était pas apte à endiguer certaines crises sanitaires c'était à l'architecture, à l'environnement et à l'espace que l'on s'en remettait. L'architecture des villes en témoigne, modelée par les grandes épidémies de peste, de choléra ou de tuberculose. L'être humain s'est, au XIXe siècle, sorti de sa condition naturelle,

⁴ Berque, Augustin. *Être humains sur la terre : principes d'éthique de l'écoumène*. 1996.

⁵ Rousseau, Jean-Jacques. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. 1755.

⁶ Guyet, Claire. *Quelle place pour l'architecte dans l'autoconstruction ?* 2014.

par les antibiotiques, le pétrole... il en a oublié que la nature pouvait se manifester, et ce de façon spectaculaire. Bien que nous parlions ici d'événements passés, je ne doute pas que les changements climatiques et la crise sanitaire actuelle ne laissent encore des traces dans l'évolution de nos villes.

Les exemples sont nombreux et traversent les époques, des jardins médicinaux du Moyen-Âge aux grands ensembles de Le Corbusier.

Nous pourrions prendre comme exemple les travaux de Haussmann pour Paris en 1853 dont l'enjeu était d'endiguer l'épidémie de choléra. Tous ces travaux sont basés sur la croyance selon laquelle l'air en mouvement est bon et sain, contrairement à l'air stagnant qui provoquerait les épidémies.

« Si on est malade tout seul, c'est qu'on a mangé quelque chose de mauvais. Mais si on est malades à plusieurs c'est que l'air n'est pas bon. Donc il faut changer l'air, le faire circuler », Hippocrate.

Cette croyance, qui vient donc de l'Antiquité, a été reprise au siècle des Lumières et a d'abord été appliquée à Londres avant d'être rapportée par Napoléon III. Elle a été confortée par le fait que c'était dans les anciens quartiers parisiens que l'épidémie faisait le plus de victimes. Les percées avaient donc pour vocation d'aérer les villes, d'évacuer les miasmes.

De la même façon, après l'incendie de Rennes qui en 1720 détruit 945 habitations en une semaine, Jacques Gabriel, chargé de la reconstruction, aère la ville avec la création de places. Ledit incendie s'étant propagé avec une vitesse incroyable dans les rues étroites et sinueuses par les constructions faites de bois

et de torchis hautement inflammables, des règles d'urbanisme sont également dictées en matière de construction et d'entretien des bâtis pour éviter la répétition de tel drame. L'enjeu de toutes ces transformations était donc de l'ordre de la santé et de la sécurité publique.

Au vu de ces précédents éléments, nous pouvons conclure que la frontière entre bâtir et habiter est souhaitable, voire nécessaire pour l'installation pérenne de l'Homme en large communauté.⁷ Cette frontière, pour être utile, doit être habitée par des experts, des spécialistes ayant les outils et compétences pour éviter la répétition d'erreurs passées. Ainsi les louanges d'un vernaculaire globalisé doivent rester une fiction, un mirage naïf dont la réalisation serait, je pense, preuve d'une inconscience sanitaire.

⁷ L'établissement en large communauté paraît inévitable, la France comptant 67 064 millions d'habitants au 1er janvier 2020 selon l'INSEE.

Acte 3: Une frontière anthropo, ethnocentrée

Scène 1. *Rapport aux non-humains.*

Digression sur le concept de Nature.

Interlude avec le mythe de Prométhée

C'était le temps où les dieux existaient déjà, mais où les races mortelles n'existaient pas encore. Quand vint le moment marqué par le destin pour la naissance de celle-ci, voici que les dieux les façonnent à l'intérieur de la terre avec un mélange de terre et de feu et de toutes les substances qui se peuvent combiner avec le feu et la terre. Au moment de les produire à la lumière, les dieux ordonnèrent à Prométhée et à Épiméthée de distribuer convenablement entre elles toutes les qualités dont elles avaient à être pourvues. Épiméthée demanda à Prométhée de lui laisser le soin de faire lui-même la distribution : « Quand elle sera faite, dit-il, tu inspecteras mon œuvre. » La permission accordée, il se met au travail.

Dans cette distribution, il donne aux uns la force sans la vitesse; aux plus faibles, il attribue le privilège de la rapidité; à certains il accorde des armes; pour ceux dont la nature est désarmée, il invente quelque autre qualité qui puisse assurer leur salut. À ceux qu'il revêt de petitesse, il attribue la fuite ailée ou l'habitation souterraine. Ceux qu'il grandit en taille, il les sauve par là même. Bref, entre toutes les qualités, il se préoccupait d'empêcher aucune race de disparaître.

Après qu'il les eut prémunis suffisamment contre les destructions réciproques, il s'occupa de les défendre contre les intempéries qui viennent de Zeus, les revêtant de poils touffus et de peaux épaisses, abris contre le froid, abris aussi contre la chaleur, et en outre, quand ils iraient dormir, couvertures naturelles et propres à chacun. Il chaussa les uns de sabots, les autres de cuirs massifs et vide de sang. Il s'occupa de procurer à chacun une nourriture distincte, aux uns les herbes et la terre, aux autres les fruits des arbres, aux autres leurs racines; à quelques-uns il attribua pour aliment la chair des autres. À ceux-là il donna une postérité peu nombreuse; leurs victimes eurent en partage la fécondité, salut de leur espèce.

Or Épiméthée, dont la sagesse était imparfaite, avait déjà dépensé, sans y prendre garde, toutes les facultés en faveur des animaux, et il lui restait encore à pourvoir l'espèce humaine, pour laquelle, faute d'équipement, il ne savait que faire. Dans cet embarras survient Prométhée pour inspecter le travail. Celui-ci voit toutes les autres races harmonieusement équipées, et l'homme nu, sans chaussures, sans couvertures, sans armes. Et le jour marqué par le destin venu, où il fallait que l'homme sortît de la terre pour paraître à la lumière.

Prométhée, devant cette difficulté, ne sachant quel moyen de salut trouver pour l'homme, se décide à dérober l'habileté artiste d'Héphaïstos et d'Athéna, et en même temps le feu, -car, sans le feu il était impossible que cette habileté fût acquise par personne ou rendît aucun service, -puis, cela fait, il en fit présent à l'homme. C'est ainsi que l'homme fut mis en possession des arts utiles à la vie, mais la politique lui échappa : celle-ci en effet était auprès de Zeus; or Prométhée n'avait plus le temps de pénétrer dans l'acropole qui est la demeure de Zeus : en outre il y avait aux portes de Zeus des sentinelles redoutables.

Mais il put pénétrer sans être vu dans l'atelier où Héphaïstos et Athéna pratiquaient ensemble les arts qu'ils aiment, si bien qu'ayant volé à la fois les arts du feu qui appartiennent à Héphaïstos et les autres qui appartiennent à Athéna, il put les donner à l'homme. C'est ainsi que l'homme se trouve avoir en sa possession toutes les ressources nécessaires à la vie, et que Prométhée, par la suite, fut, dit-on, accusé de vol.

Parce que l'homme participait au lot divin, d'abord il fut le seul des animaux à honorer les dieux, et il se mit à construire des autels et des images divines, ensuite il eut l'art d'émettre des sons et des mots articulés, il inventa les habitations, les vêtements, les chaussures, les couvertures, les aliments qui naissent de la terre. Mais les humains, ainsi pourvus, vécurent d'abord dispersés, et aucune ville n'existait. Aussi étaient-ils détruits par les animaux, toujours et partout plus forts qu'eux, et leur industrie suffisante pour les nourrir, demeurait impuissante pour la guerre contre les animaux, car ils ne possédaient pas encore l'art politique dont l'art de la guerre est une partie. Ils cherchaient donc à se rassembler, faute de posséder l'art politique, de telle sorte qu'ils recommençaient à se disperser et à périr.

Zeus alors, inquiet pour notre espèce menacée de disparaître, envoie Hermès porter aux hommes la pudeur et la justice, afin qu'il y eût dans les villes de l'harmonie et des liens créateurs d'amitié.

Hermès donc demande à Zeus de quelle manière il doit donner aux hommes la pudeur et la justice : « Dois-je les répartir comme les autres arts? Ceux-ci sont répartis de la manière suivante : un seul médecin suffit à beaucoup de profanes, et il en est de même avec les autres artisans; dois-je établir ainsi la justice et la pudeur dans la race humaine, ou les répartir entre tous? » - « Entre tous, dit Zeus, et que chacun en ait sa part; car

les villes ne pourraient subsister si quelques-uns seulement en étaient pourvus, comme il arrive pour les autres arts; en outre, tu établiras cette loi en mon nom, que tout homme incapable de participer à la pudeur et la justice doit être mis à mort, comme un fléau de la cité.»

Platon, Protagoras, 320d-322c

Vous avez sûrement reconnu ici le mythe classique et philosophique, *Protagoras*, de Platon. Il nous servira d'illustration pour la démonstration qui suit. Considérant le chef d'accusation n° 3 de la frontière entre bâtir et habiter, dénonçant la dénaturation de la relation au milieu dans un souci écologique, il me semble nécessaire de faire une digression sur le concept de Nature.

Commençons avec le terme nature. Du latin « *nascor, nasci* » qui signifie naître, il désigne le principe de croissance spontanée assimilé à la vie. La nature est d'abord la mère de toutes choses, et surtout des vivants. Assimilée à la terre et à la vie, elle fait l'objet d'un culte plus ou moins prononcé selon les peuples. On parlera de la déesse-terre-mère pour les hommes préhistoriques, de la déesse Gaïa chez les Grecs antiques ou encore de la Pachamama chez les Amérindiens des Andes. La nature, au sens général, désigne tout ce qui existe en dehors du monde humanisé, l'ensemble des êtres qui existent indépendamment de l'Homme, l'ensemble des systèmes et des phénomènes naturels. Le monde, l'univers, le cosmos en opposition à la culture, la civilisation, l'artificiel. Rappelons que, par conséquent, nommer le concept de Nature c'est s'en exclure a priori, les concepts étant l'apanage de la culture. Ce n'est qu'un détail, mais cela évite les fantasmes.

On parle également de la nature humaine, ce qui soulève une certaine ambiguïté. Est alors désigné tout ce

qui est commun aux hommes, leur essence fondamentale, quelles que soient leurs cultures. C'est-à-dire ce qui n'est pas le tempérament ou les caractéristiques particulières d'un individu, ce qui le distingue des autres. Dans ces mots (nature, naturel, naturellement), on retrouve l'idée de pureté, de norme, d'absence d'artifice, voire de « vérité » authentique... Termes sur lesquels se base notamment le mythe du Bon Sauvage expliqué précédemment.

Aussi l'Homme est-il un être naturel au même titre que les autres vivants ?

La première partie de l'extrait que je viens de vous lire montre que la faiblesse de l'être humain lui vient de la disproportion entre ses besoins et ses aptitudes naturelles pour les satisfaire. Si Épiméthée fait un partage équitable, c'est-à-dire qu'il donne à chacun en fonction de leurs besoins, l'Homme est dès le début exclu de cette harmonie, de cette symbiose entre les espèces. C'est alors la société qui donne à l'homme les capacités de compenser ses besoins, de survivre, et de le rendre même supérieur aux autres animaux. La société est d'abord l'union des hommes : l'agrégat des individus compense par le nombre les faiblesses individuelles. En effet dans la nature, un clan ou une tribu humaine peut résister plus facilement à une meute de loups ou une horde de hyènes, elle est plus apte à chasser et cueillir, à élaborer diverses stratégies de survie... Par le nombre, les intelligences s'additionnent. Outre la somme des parties, ce phénomène constitue un tout, une communauté homogène et organisée où chaque individu a une place et une fonction, s'inscrit dans une division du travail,

qui facilite la vie de chacun et de tous. L'avantage social se retrouve essentiellement dans le commun ou l'intérêt général, dans la solidarité et l'entraide, qui surpasse l'intérêt individuel.

Cet aparté sur le concept de Nature est nécessaire pour faire une précision importante, qui me semble avoir été oubliée par les parties précédentes : l'apologie du vernaculaire ne prône pas le règne de l'indistinction. L'attachement n'est pas synonyme d'absence de distinction qualitative entre l'être humain et les autres vivants. Dans la seconde partie de l'extrait, Zeus donne pour assurer la survie de l'espèce humaine la justice et la pudeur. Une des singularités de l'Homme est effectivement son aptitude à distinguer le bien du mal, son éthique, un certain sens du devoir.

En effet, certains peuvent penser le discours de Platon dépassé, nous considérant comme une version extrême des singes. Ces dits singes étant eux-mêmes une version extrême de l'animal, forme extrême de la vie. S'ils affirment que nos besoins ne sont pas différents de ceux de ces derniers, mais s'expriment simplement de forme exacerbée, pouvons-nous pour autant nier notre capacité à penser ? à conscientiser nos actes ?

« Être éthique, être humain, c'est pouvoir choisir consciemment ; car si nous n'avions pas le choix – si nous étions entièrement déterminés par notre environnement, par exemple -, il n'y aurait ni bien ni mal, mais seulement la vie au sens biologique et des systèmes écologiques. »¹

Prenons l'exemple des plantes. Des théories, à l'approche anthropomorphiste, se sont attachées à démontrer

¹ Berque, Augustin. *Etre humains sur la terre : principes d'éthique de l'écoumène*. 1996.

la capacité de certains arbres à communiquer entre eux par le moyen d'odeurs, de signaux électriques, ou encore par leurs racines.² Cependant aucune preuve ne met en évidence le fait que les végétaux puissent avoir des sentiments, avoir conscience qu'ils meurent, faire le choix de faire circuler ou non ces informations. On pourrait même les considérer comme immortelles dans leurs cycles floraison-pollinisation-graines-pousse. Aussi, rien ne nous permet d'affirmer la présence d'une quelconque conscience des végétaux, d'une possible marge de manœuvre en dehors de la détermination.

La responsabilité de l'homme, c'est-à-dire la capacité (voir l'obligation) qu'il a de répondre de ses actes, découle justement du fait qu'il se différencie des autres êtres vivants. Si l'on peut parler de droits concernant la Nature, le symétrique associé du devoir n'est pas possible. *« L'éthique suppose la possibilité de choisir, s'il ne peut pas plus choisir qu'un phoque ou qu'un baobab alors l'être humain ne devrait pas avoir plus d'obligations morales que les phoques et les baobabs. »³*

De ce fait, qui va alors parler au nom de la Nature ? Qui peut ? Que nous dirait les plantes si elles pouvaient nous parler ? Si l'on pouvait les entendre ? Et si elles parlaient ... faudrait-il alors les écouter ?

Pour terminer, habiter, au sens où il a été précédemment défini, est le propre de l'Homme. Il n'est cependant pas seul, il habite avec l'herbe, les arbres... avec les autres vivants dont il fait partie. Après avoir dit cela, je vous demande de réfléchir à cette question : la volonté d'abolir cette frontière entre bâtir et habiter est-elle un devoir envers la nature ou envers l'humanité ?

² Wohlleben, Peter. *Hidden life of trees*. 2017.

³ Berque, Augustin. *Etre humains sur la terre : principes d'éthique de l'écoumène*. 1996.

Scène 2. *Les limites de la démonstration.*
Digression sur le concept
d'ethnocentrisme.

Les limites de notre démonstration sont relatives. Les certitudes énoncées dans l'équation de départ. En effet, nous avons considéré comme avérée l'existence de certains vecteurs, dont le vecteur_p, le vecteur propriété. Le vecteur_s, le vecteur de sédentarité. Le vecteur_r, le vecteur de responsabilité des humains. Ou encore, le vecteur_e, le vecteur école dans la formation des architectes. De ce fait, nous avons montré la cohérence de réflexions et de résultats sans jamais démontrer l'existence de ces données d'entrées. Or, si comme nous l'avons montré au début, la fiction déployée ici est le lieu où tout peut et doit être remis en cause alors la propriété ainsi que les autres axiomes de notre réflexion peuvent s'avérer caducs. Donc, cette fiction a pour limite son propre cadre, c'est-à-dire un référentiel que nous avons supposé être la vérité vraie, et ce dès l'étape zéro du procès.

Prenons en exemple la propriété qui apparaît étroitement liée à la définition d'habiter que nous avons donnée précédemment. Selon l'article 544 du Code civil : « *La propriété est le droit de jouir et de disposer des choses de la manière la plus absolue, pourvu que l'on n'en fasse pas un usage prohibé par les lois ou par les règlements* ».

La propriété ainsi définie est individuelle et absolue. Elle se décline en trois éléments que sont l'*usus*, le *fructus* et l'*abusus*. L'*usus* est le droit d'utiliser la chose c'est-à-dire de se servir de la chose soi-même, d'accepter ou non son utilisation par un tiers. C'est donc à l'*usus* que l'on fait référence lorsque l'on parle d'occuper une maison, d'y entreposer des biens. Le *fructus* est le droit de percevoir les revenus, les fruits de la chose. Enfin, l'*abusus* est le droit de disposer de la chose elle-même. Cela permet de réaliser l'ensemble des actes matériels ou juridiques se rapportant à cette chose : la vendre, la donner ou même la détruire. Néanmoins, nous pourrions décréter que cette notion de propriété n'est pas innée et pourrait être abolie comme c'est le cas dans le film *Lan 01*.

« *Après pesée et calculs, il ressort que 98 pour cent des Français ont jeté leurs clés signifiant par là qu'ils renonçaient à s'enfermer et qu'ils approuvaient la proposition numéro 8. Cette proposition devient donc résolution collective et s'énonce ainsi : la propriété est abolie. Tous les lieux sont déclarés publics. Les personnes pourront circuler partout librement et faire usage de tout.* »¹

Elle pourrait également être repensée, recyclée comme le propose Sarah Vanuxem² en se basant sur le droit coutumier ou la propriété (collective) des communaux. Selon l'article 544 du Code civil : « *Les biens communaux sont ceux à la propriété ou au produit desquels les habitants d'une ou plusieurs communes ont un droit acquis* ».

¹ Doillon, Jacques. Rouch, Jean. Resnais, Alain. *Lan 01*. 1973.

² Vanuxem, Sarah. *La propriété de la terre*. 2018.

A contrario de ce que nous avons pris comme norme, c'est-à-dire que la propriété fabrique les conditions nécessaires à l'habitation, dans le droit coutumier c'est l'habitation qui crée la propriété. Les lieux sont occupés et appropriés non parce que les habitants considèrent que ces derniers leur appartiennent de droit, mais parce que de fait, ils appartiennent à ces lieux.³ Un exemple illustrant ce principe, plus proche géographiquement de nous que les Maoris revendiquant leurs droits coutumiers des rivages pour protéger plages néozélandaises, est la Zone à Défendre de Notre-Dame-des-Landes, son occupation permettant la défense de son écosystème.

Ces remises en question induisent la possibilité d'un nouveau nomadisme où la nécessité d'avoir une adresse devient obsolète. Quelle portée aurait alors la problématique de ce procès : une frontière entre bâtir et habiter est-elle nécessaire au XXI^e siècle ? Si les habitants devenaient pluriels, ponctuels, mouvants, variables, s'appropriant leur(s) milieu(x) de vie de façon non exclusive, le partageant et le ménageant.⁴

Les certitudes dont nous venons de parler participent d'une fiction qui est commune au groupe d'humains auquel nous appartenons. Comme nous l'explique Yuval Noah Harari dans son livre intitulé *Sapiens, une brève histoire de l'humanité* c'est l'apparition de la fiction qui a permis à l'Homo sapiens de s'établir en large communauté pour fonder des cités de plusieurs dizaines de milliers d'habitants. « *De grands nombres d'inconnus peuvent coopérer avec succès en croyant à des mythes communs.* »⁵ Cette fiction partagée nous

³ Bruno, Isabelle. *S'approprier la terre.* [en ligne] 2019.

⁴ Macé, Marielle. *Nos cabanes.* 2019.

⁵ Harari, Yuval N. Dauzat, Pierre-Emmanuel. *Sapiens : une brève histoire de l'humanité.* 2018.

relie, organise nos interactions, implique des règles de vie. Par exemple, je crois à la propriété individuelle, au droit et à la justice. Je ferme donc ma porte d'entrée à clé avant de partir, même si aucun sapiens bien intentionné ne rentrera chez moi sans y avoir été convié. De la même façon, je ne rentrerai pas dans une maison qui n'est pas la mienne sans y avoir été invitée. Si je suis invitée, je ne repartirai pas avec des biens qui y sont entreposés. Il n'y a pas de preuve tangible de l'existence de ces règles et histoires (droit de l'Homme, droit à la propriété, justice, lois...), elles ne sont présentes que dans l'imagination collective et dans ce que nous racontons à nos paires.

Un écueil est d'oublier que la base de ce procès est une fiction partagée qui est notre propre culture, de laquelle découlent nos normes et nos règles. Si elle est commune à une fraction d'hommes et de femmes, elle n'est pas universelle. Si nous explorons et tentons de déchiffrer l'habiter, nous ne pouvons prétendre le faire que dans le référentiel étudié (dans le cas présent, celui dont nous faisons partie). Appliquer ces résultats à un autre référentiel reviendrait alors à privilégier notre groupe ethnique, en faire un modèle de référence (et ce au détriment des autres). Cette tendance est nommée ethnocentrisme.

En effet, dès qu'il y a confrontation entre deux cultures la réaction la plus spontanée et ancienne ne va pas être de chercher à comprendre l'autre, l'accueillir, mais plutôt le refuser et le rejeter. Dans le cas présent, des groupes d'humains pourrions revendiquer « *aider* » d'autres, selon eux, mal logés, en leur attribuant (plus ou moins de force) des logements. Seulement, les habitants peuvent vivre comme une agression ce changement de mode de vie. Ce qui à l'air cohérent quand on voit les connexions faites entre habiter et appartenir dans notre

propre culture. Ainsi l'ethnocentrisme est paradoxal puisque c'est l'exercice d'une violence contre une violence, par exemple le mal-logement, qu'il prétend dénoncer. La sédentarisation de la population des inuit, analysée par Béatrice Collignon, me paraît être un cas d'étude intéressant. Le passage de l'igloo à la maison occidentale a eu lieu à partir des années 1850, forcé par le gouvernement canadien dans le cadre de programmes de logement social. Cette sédentarisation rapide et brutale a eu un impact sur la façon d'habiter du peuple inuit, notamment dans des actes et interactions sociales comme celle de la visite.

Aussi, même si nous avons vérifié chacun des axiomes de notre pensée, encore faudrait-il préciser que nos conclusions à la question : une frontière entre bâtir et habiter est-elle nécessaire au XXI^e siècle? Ne sont valables que pour un groupe d'humains donné, rassemblés par des histoires communes comme nous l'avons vu précédemment. Partant donc du postulat que notre propre culture est une fiction, ajoutant qu'elle n'est pas universelle et unique pour l'ensemble de la terre, nous pourrions nous demander dans quelle mesure une séparation entre bâtir et habiter peut-elle être avantageuse et bienveillante quand elle est occupée par des acteurs étrangers? Il faut ici comprendre par étranger, du latin *extraneus*, « *du dehors, extérieur* », extérieurs à une fiction partagée. Comment pouvons-nous construire ailleurs, pour autrui ? Dans un territoire où d'autres abstractions régissent les normes et les règles.

Non-lieu. *nom masculin.*

1. **Droit.** *Acte par lequel un juge, un tribunal déclare qu'il n'y a pas sujet de donner suite à une action en justice.*
2. **Anthropol.** *Dénomination subjective attribuée à un espace interchangeable où l'être humain est anonyme. Induit une non-appropriation et une relation de consommation. Marc Augé. Ex. moyens de transport, supermarchés, etc. || Pl. des non-lieux*

Conclusion

Non-lieu(x)

Après les prises de parole des différentes parties, nous pourrions affirmer, de manière collective, ce que l'habitat (permettant à tout un chacun d'habiter) n'est pas. Le chez-soi n'est pas un nid. « *Les nids sont bâtis et occupés par des animaux que leur instinct attache à leur territoire.* »¹ Le chez-soi n'est pas un garage ou un casier, comme le prouve la défense. Ces derniers étant « *des locaux d'entreposage pour des objets qui circulent à travers l'espace homogène des biens de consommation* ». ² Le risque sous-jacent à cette vision est que le logement ne devienne de la même façon qu'un mall, qu'un supermarché, qu'une chaîne d'hôtel : un non-lieu. Un espace générique, interchangeable, doté de qualités universelles où l'individu ne fait que passer. A contrario, l'habitat des humains se manifeste sous des formes plurielles, s'influençant et se copiant mutuellement et perpétuellement. Ainsi, « *ce qui a déterminé pendant des millénaires le caractère évolutif de l'espace habité, ce ne sont ni l'instinct ni les gènes, mais la culture, l'expérience et la pensée.* »³

Lorsque nous nous demandions au début de ce procès si une frontière entre bâtir et habiter était nécessaire

¹ Illich, Ivan. « *L'art d'habiter* », in *Oeuvres complètes*, vol. 2. 2005.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

au XX^e siècle, c'était, à demi-mot, de la place et de l'utilité de l'architecte dans la production de l'habitat dont il était question. Les chefs d'accusation étaient alors au nombre de trois : la dépossession de savoirs vernaculaires, l'uniformisation et la dénaturation du lien au milieu. Nous ne pouvons nier le fait que l'architecte participe à la possibilité pour l'être humain de vivre en communauté élargie (sans pour autant avancer qu'il est l'unique façon de le faire). Il est un acteur, un rouage, de la fiction régissant la fabrique de l'habiter. Dans cette histoire, l'architecte titulaire de l'HMONP (Habilitation à exercer la Maîtrise d'Oeuvre en son Nom Propre) et inscrit à l'Ordre est indispensable pour déposer un permis de construire pour une surface de plancher de plus de 150 m². Il garant de la salubrité, de la sécurité des logements. Il est responsable. De ce point de vue, l'architecte paraît utilitariste agissant dans l'intérêt général, de façon à maximiser le bonheur ou le bien-être du plus grand nombre.⁴ Le but étant que chacun puisse accéder à ce dont il peut prétendre, c'est-à-dire un certain volume, un certain confort, certains équipements.

L'architecte est donc un *outil utile*, mais est-il un *outil convivial*?

Car « *il y a une autre façon de voir [la production du logement], celle où l'on prend en considération le droit d'une communauté de se constituer et de s'installer selon ses capacités et talents.* »⁵ C'est le type de production du logement la plus conviviale si l'on se réfère à la définition donnée par Ivan

⁴ Le plus grand nombre reste non inclusif, de fait certaines parties du projet restent impensées comme le point de vue des non-humains.

⁵ Illich, Ivan. « L'art d'habiter », in *Oeuvres complètes*, vol. 2. 2005

Illich : « *L'outil est convivial lorsque l'homme en a le contrôle et la responsabilité.* »

La volonté d'accéder à ce mode d'habiter peut mener vers un détachement du droit au logement qui s'accompagnera souvent d'une nostalgie naïve, comme n'a pas manqué de l'évoquer la défense, vers les Suds ou vers les modes de vie vernaculaires résistants.⁶ Cependant, elle nous permet de faire certaines observations.

De manière générale, une frontière entre bâtir et habiter nie la capacité innée des individus à construire leurs habitats, bâtir ne peut alors pas être appris de façon spontanée. La nécessité de l'architecte n'est plus relative à la complexité de la tâche qui lui incombe. L'action, pouvant être simple, est simplement automatiquement attribuée à une entité qui en a le monopole. Aussi, sur le plan collectif, l'humanité a une intelligence développée, large et pointue. En revanche sur le plan individuel chacun possède des connaissances approfondies dans un domaine précis, sans connaître les rudiments d'autres secteurs.

« *Les hommes n'ont pas besoin de davantage d'enseignement. Ils ont besoin d'apprendre certaines choses.* »⁷

L'architecte, accompagné de tous les spécialistes de la construction et du logement, finit par exclure les habitants et habitantes (par le langage spécialisé dont il use, par les normes auxquelles il faut répondre, et les procédures obligatoires dont seul le sachant peut se saisir) déresponsabilisés de ce processus.

⁶ Ibid.

⁷ Illich, Ivan. *La convivialité*. 2014.

C'est, dans une certaine mesure, une aliénation⁸ de la liberté de tout un chacun de construire.

Si nous établissons ici des généralités, elles sont évidemment à relativiser avec des exemples ponctuels : la pratique d'architecte-conseil, les projets d'architectes comme Aravena, ou encore le logement participatif. Malheureusement, ces tentatives que l'on pourrait qualifier de « *reconquête de la convivialité* » sont des intentions louables, mais restent dans la majorité des cas partielles. En effet cette recherche pour être valable doit venir des individus et non des spécialistes. Dans ces cas, rien n'est inventé simplement conceptualisé. La pyramide des décisions est inversée, mais toujours encadrée par des spécialistes. De plus, on prend trop souvent le moyen pour la fin, dans le cas de la concertation par exemple. Aussi nous pourrions nous demander si un modèle de production du logement conviviale est seulement possible à l'échelle de nos villes.

Cependant, nos réserves ne doivent pas mener à une réaction rétrograde qui serait de bannir les Sachants, de réfuter leurs capacités et compétences⁹. Cela serait, comme nous l'avons vu précédemment, dangereux et hypocrite.

« Il n'est pas question de proscrire un outil du seul fait que, selon l'un de nos critères de classification, nous pouvons le dire anti convivial. Ces critères sont des graines pour l'action. Une société peut s'en servir pour restructurer la totalité de son outillage,

⁸ En droit l'aliénation est la transmission qu'une personne fait d'une propriété ou d'un droit.

⁹ Acte 2, scène 2. L'idéalisation du vernaculaire est l'apanage de la nostalgie. p. 41.

en fonction du style et du degré de convivialité qu'elle désire.»¹⁰

Une société conviviale ne proscrie pas l'architecte, elle proscrie l'institution qui oblige l'appel à un ou une architecte qui empêche de garantir à l'ensemble de la population la possibilité de bâtir son logement. Ce qui entraîne pour une fraction de la population de vivre dans des conditions déshumanisantes.

Si cette frontière est source de débats et met en évidence certains contentieux, rendre un jugement et poser des injonctions nous semble hâtif. Un non-lieu a donc été retenu pour les raisons qui suivent. Premièrement, nous avons observé des incertitudes engendrées par la polysémie des termes de l'accusation comme les accusés n'ont pas manqué de le faire valoir. Secondement, le filtre de notre propre culture, l'anthropocentrisme et l'ethnocentrisme qui régissent les axiomes de notre réflexion, biaise notre analyse. Enfin, la négligence de précision dans la définition des accusés comme dans le champ d'action de ce procès nous entraîne vers des généralités préjudiciables à la manifestation de la vérité. C'est dans cette optique que nous nous devons d'imposer un moratoire sur ce sujet controversé. Faute d'éléments complémentaires ou de nouveaux témoins, ce dossier conduit à un non-lieu. Il nous semble cependant que la réflexion doit pouvoir se poursuivre, qu'un nouveau sujet naît autour de la problématique suivante : une frontière entre bâtir et habiter peut-elle être conviviale au XXI^e siècle ?

¹⁰ Illich, Ivan. *La convivialité*. 2014.

Épilogue

C'était une histoire, ce n'était qu'une histoire. L'interprétation personnelle de rencontres, conférences, lectures. Et si cette dernière ne métamorphose pas nos pratiques, si la vapeur ne s'inverse pas pour autant, elle aura eu le mérite de faire l'objet de débats, de conversations et de prises de position. Planter des graines de doutes dans les esprits, un pas de plus vers la réappropriation d'un vocabulaire, un début d'indépendance intellectuelle.

S'il devait y avoir une morale à cette histoire, ce serait sans doute que l'architecture est une fausse-amie des concepts. Nous en (ab) usons quotidiennement, cependant, a contrario des philosophes, leur invention ou compréhension n'occupent pas nécessairement la majorité de notre temps. Méfions-nous de ces abstractions, ne les utilisons pas comme des slogans, car elles sont souvent lourdes de polysémie. Voyons-les davantage comme des indices révélateurs de ces choses qui méritent qu'on y pense.

Je suis convaincue que la prise de position, le développement d'un point de vue critique, est une façon de prendre part au monde professionnel auquel on se destine. Se placer en observatrice pour discerner certains enjeux ou

débats a constitué, pour moi, une motivation pour ne pas me détourner de la pratique. Car si nous venons de montrer que l'architecte n'est pas nécessairement un outil convivial, il reste peut-être l'un des maillons le plus convivial de la production du logement. En outre, on peut supposer que l'architecte est lui-même aliéné, contraint par de nombreuses règles, normes, économies, qui font de lui davantage un rouage dans la fiction de l'habiter qu'un concepteur.

Laisser notre place ne changerait donc pas le mode de fonctionnement et l'on serait alors susceptible de « [...] la laisser à des gens qui auront moins de questions à se poser. [Car] c'est plus facile de ne pas se poser de question. »¹ Il me semblait que *faire* était la meilleure façon d'apprendre en architecture. Je pense désormais que la théorie est le meilleur moyen de donner du sens à nos actions. Quand bien même ce travail ne m'aura pas permis de définir clairement comment je souhaite pratiquer l'architecture, je commence maintenant à pouvoir le dessiner en négatif en visualisant ce que je ne veux pas faire.

Si le présent procès a mené à un non-lieu c'est parce qu'il a été écrit de manière individuelle, laissant beaucoup (trop) de place à la subjectivité. Un seul individu ne peut seul se prémunir efficacement contre le parti-pris, les préjugés et la préconception, car l'on ne voit que ce que l'on croit. L'action en justice a permis d'invoquer des acteurs différents, toutefois ces derniers sont toujours sélectionnés par un auteur unique et le choix même de ses références n'est pas neutre. On peut imaginer que le même protocole, sous la forme d'une

¹ Retranscription d'un atelier de la journée blanche

performance à l'échelle 1, avec différents acteurs donc, nous aurait davantage permis de conclure. La diversité des acteurs a également une importance. Nous étions partis du postulat que l'école est le lieu privilégié pour développer un regard critique sur l'éthique d'une profession, pour se positionner personnellement. Cependant, le monopole de l'école exclut également nombre d'interlocuteurs. Je considère de ce fait que la théorie doit s'ancrer dans le présent, notamment par les débats et discussions collectives (et dans un collectif le plus diversifié possible), pour être profitable.

Aussi, continuons, avec enthousiasme et concurrentiellement cette fois, à « raconter des histoires, inventer des histoires, faire des histoires aussi : poser problème, rendre plus difficiles les gestes saccageurs ». ²

² Macé, Marielle. Nos cabanes. 2019.

Références

BIBLIOGRAPHIE

Berque, Augustin. *Être humains sur la terre : principes d'éthique de l'écoumène*. Paris : Gallimard, 1996. 212 pages. (Le débat)

Bonicco-Donato, Céline. *Heidegger et la question de l'habiter : une philosophie de l'architecture*. Marseille : Parenthèses, 2019. 205 pages. (Eupalinos. Série Architecture et urbanisme)

Chollet, Mona. *Chez soi*. Édition La découverte, 2016. 320 pages. (Poche)

Choppin, Julien. Delon, Nicola. *Encore heureux. Matière grise : matériaux réemploi architecture*. Paris : Pavillon de l'Arsenal, 2014. pages 23-39.

Fondation Abbé Pierre. *L'état du mal logement en France, Rapport annuel #25*. 2020. 389 pages.

Guyet, Claire. *Quelle place pour l'architecte dans l'auto-construction?* Nantes : Cosmografia, 2014. 128 pages.

Harari, Yuval N, et Pierre-Emmanuel Dauzat. *Sapiens : une brève histoire de l'humanité*. Paris : Albin Michel, 2018. 500 pages.

Heidegger, Martin. *Bâtir habiter penser*. Dans *Essais et conférences*. Paris : Gallimard, 1958.

Hundertwasser, Friedensreich. *Manifeste de la moisissure contre le rationalisme dans l'architecture*. 1959/1964/1958.

Illich, Ivan. *La convivialité*. Paris : Éditions. Points, 2014. 160 pages.

———. *L'art d'habiter*. Dans *Oeuvres complètes*, 2:755 - 65. Paris : Fayard, 2005.

Kantuta Quiros et Aliocha Imhoff. *Les potentiels du temps*. Paris : Manuella éditions, 2016. 204 pages.

La Cecla, Franco. Marsiglio, Ida. *Contre l'architecture*. Paris : Arléa, 2017. 200 pages.

Latour, Bruno. *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*. Paris : La Découverte, 2017. 155 pages.

Laurens, Christophe. *Notre-Dame-des-Landes, ou, Le métier de vivre*. 2018. 224 pages.

Loubes, Jean-Paul. *Traité d'architecture sauvage : manifeste pour une architecture située*. Paris : Sextant, 2010. 171 pages. (La roue de la bicyclette)

Macé, Marielle. *Nos cabanes*. Edition Verdier, 2019. 128 pages.

Paquot, Thierry. *Demeure terrestre : enquête vagabonde sur l'habiter*. Éditions Terres urbaines, 2020. 263 pages. (L'esprit des Villes)

———. *Habitat, habitation, habiter*. Informations sociales n° 123, no 3 (2005). pages 48 - 54.

———. *L'effacement programmé de l'ailleurs*. Esprit Juillet-Août, no 7 (18 juillet 2016). pages 59 - 64.

Piano, Renzo. Cassigoli, Renzo. Favier, Olivier. *La désobéissance de l'architecte : conversation avec Renzo Cassigoli*. Paris : Arléa, 2016. 184 pages.

Piégay-Gros, Nathalie. *L'affaire Barrès : le théâtre du procès*. Les Cahiers de la Justice N° 4, no 4 (2012) : 43 - 52.

Rollot, Mathias. Constant, Emmanuel. *Critique de l'habitabilité*. Paris : Libre & solidaire, 2017. 225 pages.

Saint-Exupéry, Antoine de. *Le petit prince*. Collection folio 3200. Paris : Gallimard, 2006. 97 pages.

Vanuxem, Sarah. *La propriété de la terre*. Collection Le monde qui vient. Marseille : éditions Wildproject, 2018. 103 pages.

Wohlleben, Peter. *La vie secrète des arbres*. Les Arenes, 2017. 206 pages.

MÉDIAGRAPHIE

Bornstein, David. *CLIMAT Le théâtre des négociations*. 51 minutes. 2015. Disponible sur : <https://vimeo.com/143874181>. [consulté le 21 avril 2020]

Ina.fr, Institut National de l'Audiovisuel. *La Courneuve : implosion de la barre Debussy à la cité des 4000*. Ina.fr. Disponible sur : <http://www.ina.fr/video/PAC00027506>. [consulté le 28 avril 2020]

Jacques Doillon, Jean Rouch, et Alain Resnais. *L'an 01*. 1973.

Perou. *CONSIDERANT*. Paris, 2013. Disponible sur : <https://vimeo.com/73077077>. [consulté le 13 mars 2020]

SITOGRAPHIE

Comment l'histoire de l'urbanisme est liée à la lutte contre les épidémies. [en ligne] France Inter. 3 avril 2020. Disponible sur : <https://www.franceinter.fr/emissions/le-virus-au-carre/le-virus-au-carre-03-avril-2020>. [consulté le 17 avril 2020]

Latour, Bruno. *Imaginer les gestes-barrières contre le retour à la production d'avant-crise*. [en ligne] AOC media - Analyse Opinion Critique. 30 mars 2020. Disponible sur : <https://aoc.media/opinion/2020/03/29/imaginer-les-gestes-barrieres-contre-le-retour-a-la-production-davant-crise/>. [consulté le 31 mars 2020]

Monnet, Nadja. *Du droit au logement à celui d'habiter ?* [en ligne] CRITICA URBANA, n°2. 2018. Disponible sur : <http://criticaurbana.com/du-droit-au-logement-a-celui-dhabiter>. [consulté le 15 avril 2020]

Procès, définition de procès. [en ligne] Dictionnaire de la langue française. s.d. Disponible sur : <https://www.lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition-proces/#:~:text=au%20lat.,Proc%C3%A8s%20comme%20terme%20jur.> [consulté le 20 avril 2020]

Que veut dire habiter un lieu ? [en ligne] France Inter. 3 juin 2020. Disponible sur : <https://www.franceinter.fr/emissions/grand-bien-vous-fasse/grand-bien-vous-fasse-03-juin-2020>. [consulté le 5 juin 2020]

Qu'est-ce qui nous différencie des plantes ? [en ligne] France Culture. 12 mars 2020. Disponible sur : <https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-idees/couper-une-plante-est-ce-la-tuer>. [consulté le 30 mai 2020]

Pièces de procédure

Audition de témoins

Auditions individuelles

Tibo. Le 7 avril 2020. 53min 58s.

84

Amélie et Jeanne. Le 12 avril 2020. 45min 02s.

104

Prises de paroles collective

Journée blanche. Le 5 juin 2020.

124

Discussion avec Tibo Labat le 7 avril 2020

Entretien téléphonique de 53 min 58 réalisé le 7 avril 2020 avec Tibo Labat, (entre autre) architecte de formation, habitant de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes et professeur intervenant à l'école d'architecture de Nantes.

Présentation

Cécile : Peut-être qu'on peut commencer par des questions plus générales. Depuis combien de temps tu vis ici ?

Tibo : Depuis 2 ans, mais 4 ans que je fréquente les lieux.

[...]

Cécile : Toi à la ZAD, tu vis à la Rolandière ?

Tibo : C'est ça.

Cécile : Et c'est le seul lieu de vie que tu as occupé sur la ZAD ?

Tibo : C'est ça.

Cécile : Comment ça c'est passé ? C'est toi qui as décidé d'habiter ici ?

Tibo : Oui, euh... [rire]. Enfin c'est une question qui implique plein de trucs, mais oui, bien sûr j'ai décidé d'habiter ici et en même temps d'autres gens ont bien voulu que j'habite là. Enfin c'est un mixe de plein de trucs.

[aparté concernant le déroulé de l'entretien]

Cécile : Ce qui m'intéressait c'était de voir aussi quelle place ça avait pris dans ton cursus d'archi de vouloir habiter à la ZAD.

Tibo : Alors c'est plus un cursus étudiant parce que ça fait déjà quelques années que j'ai arrêté. Après, il y a une rencontre avec un endroit et après il y a... Déjà pour moi la notion d'architecte elle était déjà bien érodée. Enfin, je veux dire que ce n'était pas central à me définir. Et pourtant on passe cinq ans à essayer de se définir comme ça, beaucoup, très fort. Enfin, c'est quoi les limites de la discipline, c'est quoi ninninnin. Il y a les architectes les vrais ce qui aurait la HMO, ceux qui ne le seraient pas. Il y avait une forme de catégorisation qui moi, j'allais dire, à la fois me révoltait et à la fois me passionnait parce que j'étais aussi pris dedans. Enfin mine de rien. En étudiant l'architecture, j'avais beaucoup d'intérêt pour comprendre cette discipline. Et à la fois je trouvais ça assez révoltant de toujours vouloir catégoriser les choses. Les sachant, les pas sachant. Et alors quelle place ça prend dans mon cursus ? Je dirais que c'est d'abord un cursus de vie, de rencontres et tout. Mais comme moi je vis et que j'arrive avec mes compétences, mes réflexions, j'arrive aussi avec ce bagage là ici.

Cécile : Est-ce que c'était des préoccupations d'habiter autrement qui étaient déjà inhérentes à ton cursus ? Ou c'est quelque chose que tu as découvert ici ?

Tibo : Habiter autrement, je ne sais pas. Je ne me suis jamais vraiment projeté dans un moule très précis de logement et tout, mais j'ai toujours plus ou moins habité en collectif. Dans ce que l'on va appeler des familles ou des colocs. Ce n'est pas tant ces intérêts-là par rapport à l'habiter c'est plus le fait de

tout à coup rencontrer des gens qui ont une forme d'honnêteté très forte et d'organisation collective par rapport à l'aéroport et par rapport plus globalement à la destruction du vivant. Et par rapport au système dans lequel on vit qui ont réussi à faire un pas de côté. Et ça, est-ce que... Pour moi c'est une question éminemment architecturale, mais, pas dans un sens logement. Plutôt dans un sens d'être au monde. Et l'habiter là-dedans, moi je ne suis pas du tout un spécialiste de la question de l'habiter comme on pourrait l'entendre en étude. Enfin je ne sais pas quoi. Travailler sur le logement, ou regarder les trucs alternatifs. Mais voilà.

Cécile : C'est dans le contexte de la lutte contre l'aéroport que tu es venu t'installer là dans un premier temps ?

Tibo : Mais en fait quand tu viens ici, c'est à la fois la lutte, à la fois tu découvres... Ce que vous avez un petit peu ressenti. Mais un territoire qui a une trajectoire différente.

L'organisation au sein de la ZAD

Cécile : J'avais aussi des questions concernant l'organisation au sein de la ZAD. On en avait déjà un peu parlé, mais des nouveaux, des nouvelles constructions. Comment elles étaient gérées en fait, et l'organisation interne qu'il y avait pour ça.

Tibo : Je pense qu'il y a eu plein d'histoires différentes et de trucs qui se sont constitués. Il pourrait y avoir ce qu'il se passe aujourd'hui ou les désirs d'aujourd'hui, mais je pense qu'il est intéressant de revoir l'histoire du truc où à la fois ici il y a eu le mécanisme de détruire les habitats. Parce qu'il fallait sortir les gens, détruire les maisons, pour faire un vide. Que ce vide-là un jour devienne un aéroport. Que ce ne soit pas

habité par des humains ni par des non-humains d'ailleurs. Mais bon, c'est d'abord la question des humains. Il y a depuis les années 70 eu pas mal de démolitions. De gens qui sont partis et tout. Et puis à un moment donné la machine elle s'est inversée avec les quelques personnes qui restaient ici et qui avait écrit cette Lettre des habitants qui résistent. Et invités d'autres gens à venir. Et donc d'autres gens sont venus, ont commencé à occuper des fermes inoccupées, et puis encore d'autres gens sont venus construire des cabanes. Mais dans le but de faire chier le système de l'aéroport pas forcément à se projeter à vivre là au temps long quoi. Les gens n'imaginaient pas forcément complètement gagner, et c'est après 2012, où il y a eu l'opération d'évacuations, d'expulsions, de destructions... je ne sais pas comment l'appeler. Qui s'appelait l'opération César que les gens ont entrevue l'idée de « Ah ouais, en fait on a peut-être une chance de gagner et ce qu'on est en train de construire peut être autre chose que du destructible ». De l'éphémère. Et donc là ça change un peu les perspectives, les manières de construire. Là il y a plein de cabanes qui se sont construites, il y a plein de gens qui sont venus construire des cabanes. Pas forcément pour les habiter. Moi au début j'appliquais un peu ce principe-là : la cabane d'untel c'est lui qui a dû la construire. Mais en fait non, ce n'est pas du tout lui qui l'avait construit. Lui ou elle hein. C'était d'autres gens qui l'avaient construit. Des gens l'avaient occupé. Puis ces gens-là, à ce moment-là c'est eux qui avaient pris l'usage de ce lieu-là parce que, en fait, il y avait toujours un brassage de plein de trucs. Oui, bien sûr il y a des gens qui ont construit leur cabane et vivent dedans. Mais en même temps il y a plein de gens qui juste kiffaient l'idée de construire une cabane contre un aéroport. Et d'autres gens qui disaient, « moi je veux occuper

l'endroit parce que justement je cherche un endroit». Mais ce n'est pas, ce n'est pas du tout des projets égaux, à, tu vois, je vais construire ici mon projet de vie ou je ne sais pas quoi. Il y a aussi des trajectoires comme ça, mais c'est beaucoup plus euh... mélangé pourquoi les gens construisent. Et la question de la lutte contre l'aéroport est très très moteur à construire. Et la trajectoire de construire sa maison elle est... elle existe, mais ce n'est pas que cette donnée-là quoi. C'est parce que les gens habitaient là et avaient les possibilités matérielles d'habiter, mais ça peut être avoir un toit, comme avoir à bouffer, comme avoir des relations sociales... C'est un enchevêtrement de choses que de rester là, et de ne pas juste être au camping pendant cinq ans. De vraiment construire un truc. Que les gens se sont de plus en plus enracinés, que ça devenait de plus en plus impossible de les sortir de là. Et du coup ça, ça a un peu défini une architecture. C'est pour ça que moi, par exemple, tu vois le livre des étudiants et étudiantes, qui avaient fait un livre qui s'appelle Le métier de vivre. Il est à la fois intéressant, il est à la fois un peu problématique. Il montre encore des objets architecturaux. En s'intéressant, se focalisant sur les cabanes, il ne relate pas le truc le plus intéressant ici. C'est que c'est un territoire, qui change de trajectoire par rapport à l'organisation capitaliste des métropoles, c'est un territoire qui change. Alors là-dedans il y a des formes d'architectures qui sont des cabanes. Aujourd'hui elles sont construites de façon bien plus qualitatives parce que les gens les construisent pour durer 40 ans. Les cabanes qui sont faites aujourd'hui elles sont en paille, enfin moi, je suis sur un chantier qui va nous avoir pris dix mois de construire 50 m² à 3 personnes parce que c'est en paille. Il y a des enduits, des machins. Enfin, il y avait déjà eu des cabanes assez sophistiquées, mais quand t'es en palettes.

Il faut que tu fasses un truc en un mois et demi, il faut que ce soit fini et de toute façon ce sera détruit après. Donc tu n'es pas du tout dans les mêmes logiques de confort, qualité. Et, puis il y a toujours eu ce truc assez drôle que les gens pensent le zadiste, ouais, c'est l'anti-confort. Après ça pose plein de questions sur : c'est quoi le confort ? Mais ce n'est pas forcément ça. Enfin, il y a des recherches de confort aussi, mais qui se font en conscience de ce que ça représente d'un point de vue écologique, colonialiste ou je ne sais pas quoi.

Cécile : Et à chaque fois tu emploies le terme « cabane », c'est une préférence que vous avez pour ce terme-là ?

Tibo : Oui, c'est vrai que je parle de cabanes parce que j'ai un peu dérivé sur le bouquin alors qu'il y a plein de bâtiments en dur ici qui sont historiques et beaucoup des lieux habités aujourd'hui parce que, beaucoup des cabanes ont été détruites en 2018. Beaucoup des lieux habités aujourd'hui c'est une maison en dur avec une cuisine et tout et des chambres. Caravanes ou cabanes autour quoi. Du coup, le mot maison... Si les gens ils disent « Ah, chez moi, passe à ma maison ». Mais là tu vois où j'habite on est quinze. Il y a une maison qui est plutôt faite pour une famille de quatre personnes et on est quinze à graviter autour. Parce qu'il y a cette infrastructure-là, parce qu'il y a les réseaux, parce que c'est une salle collective et tout. Et puis après chacun à sa, son petit lieu perso qui n'est pas dans la maison. Par exemple. Alors après il y avait des dessins, je crois que vous les avez mis dans, je pense que vous les avez mis dans le drive qui avait été fait à un moment donné.

Cécile : Oui, c'est possible.

Tibo : C'était ça, essayer de dessiner la ferme, avec les

ramifications vers les espaces nocturnes et de... qui est une autre façon d'envisager... et qui légalement voilà. Est assez dure à faire passer parce que voilà la question du logement elle est souvent dédiée à, le logement étudiant, le logement pour les familles donc c'est le T1, T2, T3, T4, T5 etc. Et on imagine rarement des vies faites d'autres systèmes d'organisations et du coup légalement ça ne marche pas dans leurs, dans les cases.

[explication de ce que je fais pour le mémoire]

La notion d'écologie

Tibo : La dernière en fait tu accuse la non-prise en compte de la Nature? Parce que l'écologie c'est oikos, et je crois que c'est l'habiter. L'écologie c'est la science de l'habiter. En tout cas ce terme il a quelque chose à explorer, parce que tu vas l'explorer. C'est un mot qui est intéressant. Parce que l'oïkos c'est un lien avec l'habiter et à d'autres époques l'écologie était très utilisée pour parler de l'habitat des animaux quoi. Donc c'est la science des relations des animaux, mais avec des habitats, des milieux de vie, donc des habitats. Et je trouvais ça intéressant quand vous étiez là, il y avait pas mal ce truc avec Sabine et tout de c'est une écologisation des relations. Enfin tu passes d'une économie, enfin on vit dans une économie, là en plus en ce moment la question de l'économie, de la santé enfin voilà. On est en plein dans un débat. Alors d'ailleurs je ne sais pas si c'est partout pareil ou si c'est moi, sur les trucs que je regarde, mais que le confinement versus l'effondrement de l'économie. Enfin, je ne sais pas, mais il y a ce truc de... cette religion des temps modernes qui se retrouve mise en défaut là parce qu'on a appuyé sur un bouton rouge qu'on nous avait dit qui n'existait

pas. Qu'on ne pouvait pas l'arrêter! Il y a un truc intrigant. Mais effectivement il n'est pas facile parce qu'en ce moment l'écologie tout le monde en parle dans tout les sens, mais c'est intéressant de l'avoir comme troisième point.

[Aparté sur la forme du procès]

Cécile : Je ne sais pas si c'est très clair et si tu comprends un peu mieux où je veux en venir.

Tibo : Et juste par curiosité la rédaction de ça? Tu t'y connais un petit peu? Tu as fait du droit avant?

Cécile : Non, après la notion de procès elle a beaucoup été utilisée par les surréalistes par exemple. C'est quelque chose qui est déjà très utilisé dans l'art pour, pour critiquer, décrypter certaines choses. C'est faire une analyse critique de quelque chose, mais depuis le domaine de l'art. Et ça a été utilisé, par exemple j'ai trouvé le procès de Socrate ou le procès de la fiction. Voilà, il y a déjà, plein de choses qui ont été mise en place comme dont j'essaie de m'inspirer.

Tibo : Est-ce que le mot de controverse tu l'as croisé aussi?

Cécile : Oui.

Tibo : Moi je me souviens quand j'étais petit au théâtre de la controverse de Valladolid qui était sur : est-ce que les Indiens ont une âme ou pas? C'est une sorte de pièce de théâtre d'un mec qui ramène des Indiens en Europe, genre au 17e ou au 16e. Et il a une controverse, avec des politiques, des machins pour définir ce que ces gens-là sont des hommes ou ne sont pas des hommes. [...] Parce qu'effectivement le procès oblige à un débat. Et je me dis aussi. Je ne sais pas à quel point il faut tout conjuguer, mais la spécificité de maintenant. Parce que là

c'est à rendre quand ton mémoire?

Cécile : C'est à rendre en juin ou en septembre, ça dépend de comment j'arrive à me débrouiller.

Tibo : Ce que je dis c'est que la situation de maintenant elle pourrait être, on pourrait la prendre, dans ce procès-là, on fait procès parce qu'il y a une situation de mortalité, d'arrêt économique enfin ça pourrait être une forme d'introduction de ton histoire...

[explication de ma part]

Habiter et le logement

Tibo : Alors ça, c'est très intéressant. Parce que « habiter » en tant qu'architecte souvent on le maîtrise, on le paramètre, on le visualise à l'échelle du logement et en fait le logement c'est le petit bout d'un iceberg de ce que ça veut dire habiter. Et en fait le logement des Parisiens ce n'est pas le logement des zadistes, et le logement des Parisiens en truc de confinement on comprend comment... assez bien qu'habiter ne correspond pas seulement à ce que je vais pouvoir faire comme activités dans ce logement. Ça correspond à ce que je vais faire à l'extérieur de ce logement. Moi j'ai habité à Paris, et tu as des surfaces tellement petites et tout que c'est presque la fonction dormir quoi. Les autres fonctions elles ne sont pas réalisées dans cet espace-là. Et du coup il faudrait pouvoir dormir pendant un mois si tu veux pouvoir rester confiné. Enfin je ne sais pas comment expliquer, mais en poussant le curseur à fond.

Cécile : Oui !

Tibo : Enfin tu dois en savoir plus que moi, j'imagine...

[...]

Il y a autre chose que ça m'évoque c'est que moi avant d'être sur la ZAD je suis quelqu'un de très consensuel. Pas du tout dans le conflit. Et ici, j'ai découvert des gens beaucoup plus rentre-dedans, mais avec qui c'est aussi possible de faire des choses. Et ce que je trouve intéressant dans ton truc de procès c'est qu'à un moment donné dépasser ce truc où l'on est un peu perdu de l'écologie, mais il faut le tenir avec l'économie. Enfin un peu de non-sens duquel on a du mal à sortir. Et que dans les écoles d'archi on le voit. Bien sûr tout le monde parle d'écologie, mais en même temps personne n'en parle. Il y a un truc assez bizarre qu'on arrive pas à dépasser. Je trouve que ta forme de procès elle permet de prendre une forme qui est très conflictuelle, axée. Tu vois qui doit arriver à dire coupable la façon de machin, mais qui est aussi un endroit de débats. C'est pas une justice qui ne va pas discuter ou qui ne va pas machin. C'est, on a besoin de mettre un débat. C'est aussi ce que disaient récemment des gens. C'est que aujourd'hui la posture de penser que la croissance elle peut continuer in fine et tout bah comment... Qu'est plutôt dans un discours des élites qui ont construit le monde dans lequel on vit et comment aujourd'hui il est de plus en plus à ranger dans la catégorie « fou », en fait, ça ne marche pas. Le fait de faire un procès je trouve que ça permet de rentrer les deux pieds dans le plat. Et l'autre truc que je me disais c'est aussi dans tes lectures et tout ne pas hésiter à aller du côté de l'écoféminisme, moi je ne connais pas très bien, je ne sais pas si tu as déjà entendu ce terme-là.

Cécile : Je l'ai entendu oui.

Tibo : Alors je ne sais pas comment le relier trop à l'architecture,

mais tu as Émilie Hache.

[...]

Sorcière ou Chez soit, Mona Chollet. Est-ce que le vernaculaire ce n'est pas un peu aussi une sorcière de l'architecture? On va dire, ah le vernaculaire c'est mal. Enfin aujourd'hui ce n'est pas ce qu'on va dire, c'est à peu près à la mode, mais il y a vingt ans, dans les années 80 ça aurait été une sorcière tu vois. Et on aurait construit un truc, on aurait dit allez au bûcher avec vos trucs de l'ancien monde nous on vit dans le monde moderne. C'est peut-être à toi de reprendre la main.

Cécile : Oui, comme tu m'expliquais ce que ce n'était pas pour toi habiter, ou pas seulement, est-ce que tu aurais une définition à me donner de ce que ça pourrait être ?

Tibo : Alors, une définition de l'habiter. Bien, oui, j'ai l'impression que c'est plein de... d'activités qui correspondent au quotidien et qui se situent bien quelque part sur un territoire et que tu peux être dans des situations à faible densité d'habiter et dans des situations plus fortes. Ça dépend de comme ça s'organise. Et pour moi la pièce de la maison est vraiment qu'un bout de la question d'habiter, c'est pas du tout que ça. La question du métier par exemple n'est pas à dissocier de l'habiter pour moi. Enfin elle fait partie de ce truc-là. Après il y a un mot souvent, qui ne faisait pas forcément partie de mon vocabulaire avant, mais ici il y a le mot d'attachement qui est très utilisé. Donc, être attaché à un territoire et quelque part c'est l'habiter, ou à d'autres personnes, d'autres espaces et voilà. Après je ne suis pas non plus pour mettre le fait d'habiter contre le fait de circuler ou de... tu vois il faudrait être super local pour vraiment habiter et si tu es pas super local tu n'habites pas vraiment. Je pense pas que les choses soient à mettre en

vis-à-vis, mais d'être conscient qu'il y a des lieux auxquels on tient. Qu'on connaît. Et qu'il y a des lieux qui sont ailleurs de ça. Donc pour moi il est assez en vis-à-vis du mot de territoire alors territoire souvent... Par exemple moi j'avais des étudiants en mode par exemple on avait fait des exercices sur le territoire et c'est tout de suite un mot qui ne leur évoque pas grand-chose si ce n'est les animaux. En archi c'est différent tu vois. Mais en mode par exemple on dira, je sais pas, c'est le truc des animaux, c'est là où ils sont. C'est intéressant parce que nous on l'utilise tellement, d'un point de vue politique d'aménagement de l'espace, que de revenir à un truc très animal... Ah c'est un territoire, donc c'est le territoire de vie, c'est là où tu te déplaces et donc l'habiter est pour moi très proche de ce mot d'un territoire proche et voilà.

[...]

Et d'ailleurs dans la version édulcorée de l'habiter, enfin la posture de zadiste pourrait être une icône de retour, d'une sorte de retour à la nature, je ne sais pas quoi. En vrai, moi je fais bien mon quota d'heures d'ordi ici aussi tu vois. Enfin, et euh... pour plein de raisons. Et comment dire. Et un film que j'aime beaucoup, qui s'appelle « Wild Brain » qui est une sorte de truc, de documentaire artistique sur l'image, qui est assez génial. Sur l'histoire de l'internet. Avec l'image, ils traversent pleins de data center. Il y a une sorte de voix off qui parle derrière et ça dit « This is where we live », c'est là que nous habitons. Alors que la caméra elle traverse des étagères de serveurs quoi. Et moi j'aime bien le montrer à des étudiants en architecture ou en mode. Et avec le confinement encore plus, en fait la chambre où l'on est c'est le terminal de l'internet quoi. Je pense que l'important c'est de ne pas édulcorer l'habiter à la maison familiale à la campagne où le truc de bien être conscient de

comment on est des gens en réseau, on est pris là-dedans. On est des utilisateurs d'internet. Si la question du logement elle appartient à des grandes multinationales de définir, pourquoi est-ce qu'en France on construit en béton... Bah en fait l'internet on pourrait se poser la question d'un réseau vernaculaire, enfin je ne sais pas tu vois, de l'uniformisation d'un réseau. De pourquoi on a quatre réseaux pour échanger mondialement et pas autant de réseaux que de quartier, que de groupe de potes. Un peu les bidouilles de l'internet, des visions vernaculaires. Après je pense que c'est compliqué dans un mémoire parce que tu ne fais pas un mémoire sur le numérique, mais que si la question vient de ne pas dire non non ça c'est hors sujet parce qu'en fait l'habiter il se fait aussi dans ces espaces-là quoi.

La question du modèle

Cécile : Quand tout à l'heure tu parlais de la ZAD comme d'un lieu où l'on fait un pas de côté justement sur la façon d'habiter, de produire du logement, est-ce que tu penses que dans une certaine mesure la ZAD pourrait devenir un modèle ?

Tibo : Alors ça avait fait un débat quand on était à l'école d'archi qui était intéressant. Un copain à vous avait dit « Ah ouais, en fait vous défendez l'autogestion comme idée ». Parce qu'on était assez réticents à cette idée de modèle. En fait je pense qu'on y est réticent aussi parce que chacun, chacune d'entre nous. Si on a fait des études de je ne sais pas quoi. Par rapport aux questions écologiques il y a toujours cette envie de : c'est quoi la solution ? C'est quoi le modèle ? Et souvent ça provoque des trucs d'allers-retours de désir de trouver un modèle et de l'appliquer. Enfin pour moi c'est ce que j'appelle, ça se rapproche de « vendeurs

de solutions ». Enfin tu vois on est dans un monde où il faut vendre des solutions donc on maintient cet esprit. Ah machin il a la solution, on va avoir la solution. Tu vois les trucs sur les vaccins là en ce moment, les je ne sais pas quoi, ça créé des bulles de ouf la chloroquine parce que c'est une solution dans l'angoisse de tout ce que représente ce moment-là. Ce n'est pas pour dire qu'il n'y a pas de débats et tout, mais juste que ce qui est fou c'est la création de tension de solution-réponse. Là-dedans on enlève un peu la question révérencielle de chacun chacune. Enfin après sur l'exemple des vaccins je ne sais pas, mais sur, en fait, le modèle c'est aussi la capacité que tu as à te détacher de modèles qu'on t'impose justement pour explorer un chemin qui est le tien. Et du coup c'est ça que je trouvais intéressant quand le copain a dit « C'est de l'autogestion ». Oui, dans l'autogestion je pense que c'est des formes d'organisation qui te permettent de trouver des cheminements par rapport à des situations avec les gens avec qui tu partages des choses. Et pas forcément par des institutions, par des multinationales qui vont dicter un peu ce qu'il faudrait que tu consommes et que ton choix il se fait sur béton, bois, machin... Et qu'en fait la question elle est pas au bon endroit, parce que t'es toujours à acheter une solution. Du coup voilà, rapidement sur le modèle. Et sur ta question plus spécifique du modèle par rapport au logement et de l'habiter. C'est là que c'est intéressant de revenir au truc de la ville et du territoire parce que la cabane en paille place du commerce, elle n'existe pas et elle n'a pas de sens. Sinon ça s'appelle la Villa Déchet. Je ne sais pas si tu étais à Nantes à l'époque de la Villa Déchet, ça devient une sorte de modèle avec toutes les start-up de Nantes qui vont mettre leurs logos dessus et t'auras une maison en paille en plein centre de Nantes. Ça peut carrément arriver, je veux dire ça arrive,

à fond. Mais c'est pas forcément pour autant que ça implique un habiter différent ou que ça change quelque chose. Donc ici ce modèle il est, il y a la question du logement, et ce que je trouve d'ailleurs intéressant sur la ZAD c'est que en ce moment il y a eu pleins de questions sur l'habitat léger. Puis il y a des potes qui sont en train de dire c'est quoi aussi un logement qui est plus confortable que l'habitat léger comme une maison en paille. Mais qui ait une conscience de ce qu'elle est carbonée, je ne sais pas quoi, très faible quoi. Tu sais ce que c'est comme matériaux, tu sais d'où ils viennent. Tu les mets en œuvre dans des logiques de chantier collectif, des trucs comme ça, qui n'est pas la machine comme elle est. Et du coup la production du logement, elle est dans l'espace que tu produis. Enfin l'espace que tu produis il n'est pas tant en question qu'avec quels matériaux tu le fais, dans quelles conditions de chantier, d'où viennent ces matériaux, quelle est la relation que tu entretiens avec les gens qui produisent ces matériaux et qu'est-ce qui fait sens, alors ici à la ZAD comme un récit. Qui fait qu'à la fois tu tiens à ce truc d'être accepté par les règles d'urbanisme et de vivre la vie que tu as envie de vivre et qui n'est pas forcément celle qui est dictée par les règles du jeu. Et du coup là-dedans le modèle c'est un petit peu... Et je ne sais pas à quel point le virus et tout va poser question ! Moi en tout cas en ce moment j'essaie de rédiger une sorte d'appel à dire : « Après la fin du confinement venez dans les ZAD, les fermes, les machins, faire du chantier. Sortir du logement ultra réduit et de l'internet sur lesquels tout le monde aura bouffé pendant un mois et d'ouvrir des choses. » Et de faire attention au discours de l'effort de guerre de la relance économique qui va être le truc qui va conjuguer toutes les choses et qui sera incriticuable. Enfin, ça sera interdit de le critiquer. Du coup, là-dedans le modèle j'ai

l'impression qu'il n'est pas à l'échelle du logement, mais il est à l'échelle d'un territoire autogéré qui s'affranchit des logiques métropolitaines. Les logiques métropolitaines étant celles de territoires où finalement la question des ressources, de ce que j'ai dit là. De comment tu construis, de quelle manière, avec quels matériaux et avec quelles relations avec les personnes qui font ces matériaux-là. Dans une métropole, tout ça t'est invisibilisé. Ça veut dire que globalement les matériaux ils arrivent parce que tu vas au point P. Tu connais pas du tout les conditions d'arrivée de ces matériaux. Ils viennent de territoires qui sont hors de la ville, qui sont ailleurs, que tu ne connais pas. Et ici, tu vois tu es dans une prise avec une sorte de conscience de ce que tu fais. Et voilà, et j'ai l'impression que l'une des critiques c'est que la métropole, la modernité est une sorte d'aveuglement. Tu ne vois plus les choses. Tu ne sais pas comment elles sont faites. Et c'est là où ça rejoint un peu toutes les questions coloniales, c'est-à-dire que les choses sont faites ailleurs, par d'autres gens, dans des conditions que tu ne connais pas vraiment. Et là le virus il redit ça aussi. Il y a des gens confinés alors tout le monde va parler du confinement, mais en fait en vrai il y a plein de gens qui bossent. Et qui se retrouve confrontés à la transmission, le machin. Et on voit beaucoup plus fort, ce que l'on ne voyait pas avant, ça veut dire, quels sont les métiers de la machine qui font le lien entre nécessités, matériaux. Enfin c'est pas trop construire, parce que ça c'est un peu arrêté. D'ailleurs ce serait intéressant de voir les débats autour de l'ordre des archis sur l'arrêt des chantiers. La ministre du travail, le BTP, machin, enfin l'espèce de débat comme ça. Mais en tout cas sur le plan de la bouffe et tout, les livreurs, il y a plein de gens qui sont restés au travail quoi. Du coup on voit beaucoup plus en ce moment, ça veut dire

quoi faire tous ces masques en Chine. Enfin, on voit beaucoup mieux ce monde dans lequel on est pas vernaculaire. Et on est plutôt uniformisés.

Le lien avec la ville

Cécile : Et quel lien tu penses que la ZAD peut avoir avec la ville ? Par exemple avec la ville de Nantes ? Est-ce que tu dirais que le système de la ZAD est un système débranché complètement de la ville ?

Tibo : Alors, à ça, il y en a plein. Parce que d'une part la réalité c'est qu'on est pas au fin fond d'une vallée des Pyrénées, c'est un des trucs très spécifiques de la ZAD par rapport à plein de gens qui sont sortis. Et que pour avoir cette vie-là ils ont dû sortir de la... du fait d'avoir un travail où tu dois avoir une entrée d'argent super régulière qui fait que tu ne peux plus toi-même t'intéresser à tes ressources. T'es obligé de les laisser au système capitaliste qui lui va les gérer pour toi. Et là ça devient un produit le fait de bouffer, le fait d'avoir une maison et tout. Et dans ce qu'à l'air de dire Illitch les gens qui ont fait ça souvent ils se sont retrouvés très loin des villes. Parce que les villes, ça coûte super cher. Il y a eu souvent ce truc-là. Et la ZAD c'est vrai que c'est un phénomène assez spécifique. Je ne sais pas d'ailleurs comment ça va se conjuguer dans les années futures parce que du coup il y a toujours une pression forte de la ville. Parce que nos voisins, voisines, et sans doute leur rapport de pouvoir avoir une maison là, à deux pas de la quatre voies, ça coûte plus cher. Enfin nous le rapport qu'on a avec nos rentrées d'argent. C'est pas du tout le même que habiter au fin fond de la Creuse. Et donc on a des rapports à la ville parce qu'on est à côté, on a des rapports à la ville parce que les gens y vont.

D'ailleurs à la ZAD c'est bizarre, les gens vont plus facilement à Nantes qu'à Notre-Dame-des-Landes. Parce qu'il y a tout sur la ZAD et que oui, quand tu vas en ville, tu vas en ville. En fait tu vas pas au bled. Pour moi c'est des vraies critiques qu'on peut avoir sur ici. Comme on est une masse critique assez nombreuse on a pas besoin de se mélanger au village et qu'on a plein de copains copines qui eux se mélange beaucoup plus à la vie des villages. Et nous on est pas dans des villages en fait on est dans des banlieues. Et voilà. Il y a ça. Il y a aussi le fait que beaucoup de gens qui sont venus ici, beaucoup de gens ont des cultures urbaines. Forcément ça crée des choses par rapport à la ville. Et par contre il y a une volonté commune de se positionner. Recherche intellectuelle, corps, manif, etc. qui aujourd'hui dépassent presque la question des états quoi. Enfin la relation publique-privé dans le néo-libéralisme il est presque plus fort dans les métropoles qu'on niveau de l'état. L'état c'est un peu une boîte. C'est un peu ce que l'on voit en ce moment. Cette boîte-là elle est résumée à quoi ? Juste à la police et même plus aux hôpitaux ? Enfin qu'est-ce que c'est de cette boîte-là et qu'aujourd'hui beaucoup des enjeux se passent au niveau des métropoles. En termes d'accointance entre les logiques donc. On se situe... Enfin ça nous intéresse. La ZAD elle n'est pas située hors des questions que posent les métropoles c'est pas complètement à la campagne, c'est juste au bord. Et c'est politiquement de continuer politiquement de construire quelque chose qui s'oppose à ça. Ce qui moi personnellement me paraissait impossible avant. Pour moi le phénomène urbain c'était comme une logique naturelle et je ne pensais pas qu'on pouvait s'y opposer et là j'ai vu des gens qui essaient de décrire, de définir en quoi voilà... Et c'était intéressant à Paris on a fait une discussion avec des gens qui

étaient passés sur la ZAD. Et il y en a qui ont témoigné que c'était trop bien la ZAD, la campagne ! Et puis il y en a deux trois qui ont dit moi j'aime bien la ville, le truc foutraque, il y a plein de béton, plein de gens, pleins de situations. Tu peux passer de l'une à l'autre, c'est complètement fou et tout, la banlieue parisienne et tout. Et il y a quelque chose d'intéressant à voir c'est qu'il y a la ville et la métropole. La métropole serait une logique et la ville un milieu. Et quelqu'un disait si tu aimes la ville tu es contre la métropole parce que la métropole détruit la ville aussi. Comme quartier, comme sociabilité. Et du coup ce n'est plus un registre ville-campagne quoi. C'est registre logique destructrice des liens sociaux et du vivant versus essayer de tisser des solidarités et des... après est-ce que c'est versus... Je ne sais pas. C'est toujours plus compliqué que binariser les choses. En tout cas, cette scission ville, campagne. La ZAD pourrait en avoir les apparences, mais je pense que ce n'est pas là que ça se joue.

[...]

Ici il y a une possibilité de déconnexion assez dingue. Et c'est marrant parce que plus tu vis ici et moins tu t'en rends compte. Avant je ne vivais pas ici, je faisais toujours les allers-retours à Nantes. Et à chaque fois c'était dur de revenir à Nantes en fait. Et c'est ce que me disait un copain. Il me disait que l'expérience de la ZAD pour lui c'était ça. Quand tu reviens en ville, tu te rends compte que tu as des réverbères, que tu as des pubs partout, qu'en fait tu as plein de choses que tu acceptes très bien dans ton quotidien. Mais que si tu arrives à en sortir. Il me disait, le confinement ça peut être ça aussi. C'est ce que propose aussi Bruno Latour.

Oui on est déconnectés parce que par exemple la pub ça n'existe pas tu vois. Et c'est un truc de ouf de voir à quel point

c'est présent dans nos vies. Et tu t'en rends compte parce que tout à coup tu te débranches de... Et l'expérience de la ZAD c'est sûr qu'elle a ce pouvoir-là. Après il y a d'autres endroits qui peuvent le faire. Lui il essayait de questionner comment le confinement peut être des expériences qui font que tu te rends compte qu'en fait il y a de la pub partout autour de toi et que c'est gênant. En fait il y a plein de trucs dont tu n'as pas besoin. Et voilà. De la déconnexion.

*Discussion avec Amélie et Jeanne le 12 avril
2020*

*Entretien téléphonique de 45 min 2 s réalisé le 12 avril
2020 avec Amélie et Jeanne, toutes deux architectes de
formation et se trouvant à la ZAD de Notre-Dame-
des-Landes au moment de l'échange.*

Jeanne : Alors que l'on se présente, moi je vis depuis très peu à la ZAD. J'y suis depuis octobre, novembre, novembre. Et j'ai fait des études d'architecture, je les ai terminées en juin dernier. Et, voilà. Je sais pas. On fait partie de la commission habitat toute les deux qui fait partie de l'AG des usages, qui est l'AG qui constitue la principale, le lieu et le moment d'autogouvernance quoi, de l'ensemble des personnes qui habitent la ZAD et aussi de ses soutiens. Et donc ce sont des associations, des collectifs qui gravitent autour.

Cécile : Les missions de la commission habitat, Tibo m'én a parlé un peu, mais est-ce que vous pouvez me les redire s'il vous plaît ?

Amélie : Alors les missions elles évoluent, notamment en lien avec cette AG des usages qui est un endroit où sont discutés tous les sujets qui concernent les membres du mouvement de lutte. Donc comme disait Jeanne, qui comporte les habitants et les personnes qui soutiennent la lutte qui se passe ici. Et

donc comme les choses changent en fonction des contextes et de, pareil, la maturation des positionnements et des choses comme ça donc la commission habitat elle a des missions qui évoluent. Qui parfois sont des missions très courtes, parfois des missions assez longues. Dans son histoire au début c'était une commission très technique, qui était là vraiment pour analyser le cadre légal dans lequel la ZAD allait se retrouver suite à la fin du projet d'aéroport. Il y a eu une autre période où il y a eu une sorte de deuxième commission. Il y avait une commission habitat et une commission habitée, parce que l'AG a souhaité qu'il y ait une dimension plus réflexive et sensible, de l'axe d'habiter. Et c'est une question qui a été assez éphémère. Et qui finalement s'est un peu retrouvée intégrée dans la commission Habitat. Après, sa raison d'être c'est de défendre l'habiter d'ici donc après ça prend vraiment pleins de formes, des recherches juridiques, des écritures de textes, on a fait une contribution au moment du PLUi. On vous en avait parlé. Pleins de recherches sur l'habitat léger à une période, et même maintenant. Il y a eu un moment où il n'y a plus eu trop d'attention. C'est un espace dans lequel se discute, se débattent les questions d'habiter pour ensuite être posées en questionnement à l'AG générale, à l'AG Générale. Tu vois ?

Cécile : Oui. Et toutes les deux vous êtes architectes de formation ?

Les deux : oui !

Amélie : Moi je suis architecte de formation et d'exercice. J'exerce aussi, dans le cadre classique. Enfin je suis inscrite à l'Ordre quoi, après je ne fais pas forcément des projets classiques, mais je suis classiquement inscrite.

Cécile : Et donc tu as un exercice professionnel à côté de la vie

à la ZAD?

Amélie : Ah oui, en fait je ne me suis pas vraiment présentée. En fait je n'habite pas moi à la ZAD. Là il se trouve que j'y suis confinée depuis quatre semaines, mais on ne peut toujours pas dire que j'habite ici. J'habite à Nantes et j'ai en effet un exercice dans un collectif professionnel, voilà, qui est un truc hybride entre l'agence d'architecture et l'association. Et je viens à la ZAD depuis l'été 2017. Et je suis à la commission Habitat en gros depuis qu'elle est née, donc début 2018. Et donc j'ai un exercice professionnel complètement détaché de la ZAD. Et je viens à la ZAD en tant qu'individu et pas membre de mon collectif.

Cécile : Et au niveau du collectif vous travaillez sur quels types de projets ?

Amélie : On travaille sur tout type de projet, du mobilier au projet urbain. Ce qui nous intéresse c'est plus le processus de projet où, en gros, on a une méthodologie qui est très orienté sur l'implication des bénéficiaires du projet dans la construction. Le dialogue d'acteurs. L'impact des constructions. Donc on fait pas mal de travaux autour du réemploi et, ou de l'écoconstruction. Donc c'est hyper varié, on fait à la fois de la microarchitecture éphémère dans l'espace public et une cuisine, un supermarché participatif, une place de village. Enfin c'est hyper varié le type de projet.

Cécile : D'accord, car c'était une de mes questions aussi de voir s'il y avait une incidence ou une connexion entre le parcours en archi et l'expérience de la ZAD ?

Jeanne : Oui, carrément. Enfin moi, pour moi, carrément dans l'optique où la ZAD déjà je la connaissais depuis cinq ans avant

d'y venir, mais ça fait trois ans que je bossais sur un projet de mémoire qui s'appuyait entre autres sur cette expérience. Du coup elle était déjà un peu intégrée à ma manière, à la manière que j'avais choisi de travailler l'architecture et les questions des architectures et des territoires, etc.

Et moi, ce qui m'a fait me décider à m'installer là, qui n'était pas vraiment prévu, c'est que j'avais envie de me former à la construction, notamment à la charpente. Bon au final je ne fais pas vraiment de la charpente pour l'instant, j'ai plutôt fait de la menuiserie, de la construction en paille, de l'enduit terre machin, mais ça, ce n'est pas de l'architecture au sens que les ENSA considèrent, mais pour moi ça vient compléter ma formation d'architecte et voilà. Et après les activités que l'on fait en commission habitat je pense que de toute façon quand tu sors d'une ENSA la conception en agence c'est un des trucs que tu peux faire, mais il y a pleins d'autres choses que tu peux faire et c'est vrai que là on se retrouve c'est vrai à utiliser des outils qu'on a acquis dans la formation et dans l'exercice d'architecte pour défendre les habitats ici. Du genre la réalisation des permis de construire, la compréhension des réglementations d'urbanisme, enfin des outils techniques et aussi réflexifs sur : qu'est-ce que ça veut dire habiter ? Qu'est-ce que ça veut dire un territoire ? Enfin voilà, moi je répondrai que c'est lié.

Cécile : Et quand tu dis, ce que ça veut dire habiter. Qu'est-ce qui vous vient à l'esprit de cette notion-là ?

Jeanne : Juste, parenthèse, on s'est dit si ça te va que ce coup de fil il durerait trois quarts d'heure, pas trop plus si possible, ça t'irait ?

Cécile : Oui, pas de soucis !

Amélie : Une définition de l'habiter. Je crois que c'est un truc qu'on essaie de définir depuis qu'on commence l'école d'archi.

Jeanne : Bon il n'y a pas une définition d'habiter, il y en a pleins, mais c'est vrai qu'une définition qui me vient en tête. C'est, je crois qu'il y a une citation que j'ai foutue dans mon mémoire qui a été écrite je ne sais plus quand par je ne sais pas qui de la ZAD qui disait... Est-ce que c'est quelqu'un de la ZAD qui a écrit ça ? Je ne sais plus. Mais qui disait : « Habiter ce n'est pas loger », donc après je vais te reformuler le truc et t'expliquer la citation. Mais en gros loger c'est servir une fonction de reproduction du travail, en permettant aux travailleurs d'aller manger, se reposer, avoir une vie affective dans un lieu afin que le lendemain ils puissent recommencer à produire de la plus-value. J'emploie des termes complètement marxistes, mais c'est l'idée alors que, donc ça a une fonction sociale, dans la société de production. Alors qu'habiter t'as plus le truc de... c'est plus complexe et ce n'est pas forcément une manière, on peut dire à la limite que c'est émancipé de l'asservissement au travail et au capital. C'est pas très clair ce que je raconte. C'est très clair que c'est différent de loger. Mais à part dire ce que ce n'est pas je n'arrive toujours pas à dire ce que c'est habiter du coup, mais bon.

Amélie : Oui, moi je trouve qu'habiter. C'est se sentir chez soi, enfin c'est comme ça que j'arrive à l'appréhender. Et du coup se sentir chez soi c'est ce sentiment d'appartenance et de légitimité vis-à-vis d'un espace qui peut, selon les personnes, être complètement différent. Être sous forme d'une nappe, d'un archipel d'espaces... Pour prolonger ce que disait Jeanne, multifactoriel, c'est-à-dire que ça conjugue à la fois les fonctions, une sensibilité, un rapport philosophique, voilà.

Jeanne : Et je crois qu'il y a un peu un truc dans l'habiter dont on parle à la ZAD qui a attiré à comment on crée des liens avec un territoire. Comment on est pas juste consommateur d'un bâtiment qu'on loue ou qu'on achète, mais comment habiter c'est beaucoup plus se mettre en relation, ne serait-ce que pour la production du lieu où l'on va habiter, les matériaux que l'on va aller récupérer localement, que l'on va fabriquer avec les savoir-faire des personnes avec qui on vit. Et ensuite, habiter dans un lieu c'est toute une série de liens qui se tissent autour de ce lieu, d'approvisionnements, de relation avec le territoire dans lequel on est et les gens qui l'habitent.

Amélie :... les émotions aussi.

Jeanne : Voilà. C'est tout.

Cécile : *C'est déjà beaucoup [rires] merci.*

Jeanne : Juste, Amélie a parlé de chez soi, je ne sais pas si tu connais le livre *Chez soi* de Mona Chollet.

Cécile : *Oui, Tibo m'en a parlé cette semaine et j'en ai lu une partie là du coup !*

Amélie : Là-dessus il y a aussi une thèse, j'ai perdu le nom de la personne, mais une thèse sur Heidegger et sur l'habiter de Heidegger qui rends plus accessible la pensée de Heidegger, même si on peut ne pas vouloir s'intéresser à la pensée de cette personne pour des raisons politiques ou des choses comme ça, mais, qui est sortie il y a pas longtemps et si ça t'intéresse je pourrai et retrouver les références. C'est dans mon camion et je ne l'ai pas sous la main.

Cécile : *Oui carrément, si c'est possible. Là j'ai un livre de Heidegger, mais il y a certains passages qui ne sont pas très*

accessibles.

Amélie : Oui, ce n'est pas très accessible et puis ça reste quand même daté. Enfin j'ai essayé de la lire et le travail de cette femme, qui a écrit sa thèse, il réactualise aussi. Il remet en perspective avec ce qui se passe aujourd'hui donc c'est vraiment précieux je trouve.

Cécile : *Oui si c'est possible d'avoir la référence.*

Amélie : Oui, je te retrouverai ça.

Cécile : *Et tout à l'heure vous me parliez des outils que vous aviez acquis durant les études ou durant l'exercice du métier d'architecte par rapport à la ZAD. Est-ce que dans la même idée la ZAD vous a donné des outils pour votre pensée d'architecte ou dans l'exercice du métier ?*

Amélie : Moi je trouve que la ZAD apporte la possibilité d'un dialogue politique qui est vraiment difficile d'avoir dans l'exercice classique de l'architecte, en tout cas en France, encore plus dans une métropole comme Nantes. Où en fait le conditionnement politique est nié, en tout cas l'aspect politique de l'architecte, de l'acte de construire, de l'acte de construire des villes est nié. Et du coup la ZAD, moi elle a particulièrement aidé à me sentir légitime à pouvoir apporter une critique, de ce qui se passe. En termes d'outillage, je parlerai de confiance, de la gestion du conflit, de plein de choses qui ne sont pas forcément trop apprises à l'école. Mais qu'on apprend dans la douleur dans l'exercice professionnel parce que pour la première fois on se confronte, enfin on se confronte au fait qu'on construise de vrais trucs, pour de vrais gens, avec du vrai argent. Voilà ce qui peut ressortir comme sujet, comme prise de décisions. Pas des contraintes, mais des données réelles

quoi qui font qu'on va dire oui ou qu'on va dire non sur un projet. Et ça on y est aussi mal préparés et pour moi la ZAD elle apporte ça. En fait comme si il y a vraiment quelque chose de l'ordre politique et des actes qui sont produits et bien on peut en parler beaucoup plus sereinement et beaucoup plus facilement, ce qui n'empêche pas bien sûr, le débat, le conflit, etc. que dans des espaces où l'on intervient où en fait c'est pas possible d'avoir une discussion de positionnement politique alors même que l'on nous a appris en ENSA à avoir un parti-pris. Donc le parti-pris on en voit qu'un tout petit bout en fait en ENSA et dans la pratique architecturale.

Cécile : *D'accord, donc en fait c'est le fait que tout soit visible, que tout le processus soit visible à la ZAD qui permette de se rendre compte de tout ça ?*

Amélie : Alors je pense que c'est encore autre chose que ce que j'essayais de dire, mais dans ce que tu dis, oui je pense que le fait de la manière d'être en lien avec les personnes qui est en fait de s'impliquer profondément, amène à ça, à une sorte de visibilisation du processus. Qui est habituellement invisible dans d'autres endroits et en même temps il faut quand même être un petit peu, enfin avoir décidé de s'impliquer pour avoir accès à ce processus transparent donc, je nuancerai un peu. Je ne suis pas super à l'aise avec ta question du coup...

Cécile : *Non, en fait, je n'étais pas sûre d'avoir bien compris ce que tu disais avant donc j'essayais de reformuler, mais du coup je pense que je n'avais pas bien compris ce dont tu parlais juste avant.*

Amélie : En fait je parlais d'outils qu'on n'apprend pas à l'école d'archi qui sont les réunions en fait. Tout les moments où l'on

va être dans un dialogue avec un client, qui est une chose que l'on n'apprend pas à l'école et qui en fait est une très très grande partie du métier après. À laquelle on n'est pas du tout formés, et on n'en parle pas entre collègue, confrères, consœurs, machin là. Voilà, après c'est plus une expérience personnelle je pense que, en fait je le dis moi plus comme ce que ça m'a apporté quoi.

Cécile : Oui, bien sûr, c'est ce que je cherche aussi donc c'est très bien. Et est-ce que dans la ZAD il y a une volonté de communication vers la ville? Une volonté de montrer que d'autres formes sont possibles?

Jeanne : Est-ce que je peux juste répondre à la question précédente parce que j'avais pris des notes?

Cécile : Oui, oui, bien sûr excuse-moi. C'est juste que je ne vois pas...

Jeanne : Oui, tu ne vois pas qui parle.

Cécile : J'ai du mal à distinguer les voix en plus.

Jeanne : C'est Jeanne et j'avais pris quelques petites notes. Juste je voulais dire que pour moi aussi ça avait fini de venir un peu déconstruire le rôle de l'architecte comme concepteur, etc. Et là j'ai l'impression que de plus en plus je vois que dans ma vision du travail l'architecte ce n'est pas le concepteur, mais aussi beaucoup bureaucrate, qui a une fonction d'organisation du travail, qui va faire le lien entre des clients, des bureaux d'études, des artisans, etc. Et en fait dans les situations de projet qu'on vit ici dans ces formes d'auto-organisations bin, cette fonction elle éclate complètement. Donc je ne dis pas que l'architecte n'a plus de sens d'être architecte, je dis juste

que je crois que ça m'a permis de voir quelle étaient en fait la fonction de l'architecte de voir comment ici elle est déjouée des faits et rendue un peu inutile par l'organisation collective. Puisqu'il n'y a pas besoin de quelqu'un qui chapeaute et qui organise le travail et qui... Puisque, puisqu'il y a ce travail collectif, on en parlait avec les réunions, mais qui se base sur de la construction, du chantier collectif. Un peu toutes les étapes d'un projet entre guillemets. Et, et, après c'est plus la réponse bateau, mais juste ça, ça reconferme aussi le fait on ne peut pas construire de manière neutre. On construit toujours pour quelqu'un, pour un groupe, pour une idéologie, que l'architecte n'est jamais neutre politiquement. Et ça c'est mis en valeur dans les territoires en lutte, car tout ce qui a été fait l'a été dans un but d'occupation et de... Oui, à chaque fois que t'es dans une situation t'es pris dans des intérêts politiques même si ils sont plus discrets.

Cécile : Toi les chantiers que tu as faits sur la ZAD tu as bâti des choses? Tu as participé à des constructions en particulier?

Jeanne : Oui, moi j'ai participé à, au chantier collectif de l'Ambazada il y a a plusieurs années, sur deux semaines de chantier donc très peu, il a duré plusieurs mois. Sûr de la couverture et de l'isolation du toit. Et puis là depuis que je suis arrivée cette année j'ai participé à deux chantiers-écoles et ça, c'est une forme de chantier un peu particulière qui est organisée chaque année par un, et même deux fois par an cette année, par un collectif de personne qui sont pas mal, qui s'occupe pas mal des métiers du bâtiment, de charpentiers, menuiseries, couvertures. Enfin de différentes personnes qui ont des connaissances dans ces trucs, qui ont envie de développer ça et du coup ils ont créé une sorte d'école où une

à deux fois par an il y a des chantiers qui ont lieu. Il y a des personnes qui tâtent un peu, qui savent déjà faire et puis des personnes qui savent un peu moins faire et des personnes qui ne savent pas du tout faire. Et du coup, avec ce truc j'ai fait un chantier-école de deux semaines de menuiserie en début d'année et un nouveau là. Et après j'ai bossé sur la construction d'un logement pour cinq personnes qui se construisent leurs logements. Alors que le chantier-école était sur des bâtiments dits communs quoi, ce n'est pas des logements de personnes. C'était le hangar de l'avenir où se travaille le bois, un atelier de menuiserie et de charpente et scierie et un dortoir d'accueil collectif.

Cécile : D'accord, parce que du coup dans le cas de l'habitation individuelle, ça se passe comment ? Il y a une soumission du projet en AG ? Comment on passe de l'initiative individuelle au chantier ?

Jeanne : Non, il n'y a pas de soumission du truc en AG. Ça se voit à l'échelle des lieux de vie, à l'échelle des quartiers de lieux de vie à la rigueur, mais pas à l'échelle de la ZAD qui est immense. Il n'y a pas une sorte de centralisation des décisions de qui construit sa cabane où. Tu t'arranges avec tes voisins et tes cohabitants si t'es correct. Sinon tu t'arranges avec personne et tu poses ta cabane, ça a dû exister sûrement par le passé. Aujourd'hui à mon avis ça se fait moins parce qu'il y a moins d'arrivées, il y a moins de passages qu'à un moment, mais ce genre de chose n'est pas vu en AG avec tout, tout le monde.

Amélie : Alors après, je nuance un peu, on a eu des cas quand même de, d'incompatibilité de projets d'habitat les uns à côté des autres et du coup pour le coup c'est discuté en AG. Mais ce n'est pas habituel quoi.

Jeanne : Ce que j'avais lu, je suis en train de repenser, et que j'ai écrit dans mon mémoire, mais en fait depuis je ne l'ai jamais vu. J'avais lu dans un des bouquins qu'il y a eu sur la ZAD que par contre l'attribution d'un gros lieu. Voilà, sur la ZAD il y a quelques lieux qui s'installent sur des fermes qui existaient, qui sont déjà construites. Et l'attribution de ces gros lieux à des collectifs ou à des projets c'est plutôt fait à l'échelle de la ZAD c'était pas tu arrives, tu te sers, tu occupes la première ferme venue. C'était tu vois avec les gens qui sont en place quels projets le groupe y porte, s'il y a deux projets qui veulent le même lieu. Enfin bon tu vois, sur de gros trucs tu vois...

Amélie : Oui, en fait c'est pareil que ce que tu disais avant. Enfin, sur un lieu de vie il y a quand même cette discussion, par forcément avec des spécialistes, mais une volonté de mettre en lien et de mettre ensemble, des discussions sur s'installer quelque part...

Cécile : Pardon, ça coupe un peu.

Jeanne : Ce que je veux dire c'est qu'en y repensant, j'ai vraiment l'impression que c'est pas l'AG qui décide, mais, enfin c'est pas l'AG qui tranche, donc en même temps ici les décisions elles se dessinent plus qu'elles ne se prennent. Dans tout les cas, ce qui se passe à l'échelle d'un lieu où un habitant, une habitante va discuter avec les personnes concernées autour de lui ou d'elle, de la possibilité de construire, dans quel... Elle se fait aussi un peu entre les lieux. Mais toujours à partir à partir de l'initiative de celui qui veut construire et qui décide lui ou pas de partager avec tout le monde. Après, des discussions s'enclenchent là-dessus. Enfin c'est vraiment un truc de vivre ensemble quoi. Il n'y a pas de règle au-dessus de tout ça qui dit, c'est comme ça qu'on prend les décisions tout ça parce que, bah je vois pas

pourquoi... Enfin il y a plein de raisons qui font qu'il n'y a pas ce système-là. Et qu'on s'approche plus d'une discussion de proche en proche en fait qui parfois embrasse une échelle réduite, ou à besoin d'aller chercher plus loin, mais qu'il n'y a pas une règle intangible et surplombante.

Cécile : Ok, et est-ce que cette proximité entre bâtir et habiter a révélé des choses? vous a apporté des choses?

Amélie : Alors moi je n'ai pas complètement compris la question, je me suis laissée déconcentrée par autre chose.

Cécile : Pas de soucis [rires]. Non, ce que je disais c'est que j'ai l'impression qu'il y a une proximité plus grande entre bâtir et habiter dans ce que vous me décrivez, et est-ce que ça a apporté quelque chose? Peut-être un sentiment d'appartenance plus grand aussi? Je ne sais pas.

Jeanne : Alors nous on n'a pas vraiment fait l'expérience d'habiter quelque chose qu'on a construit. J'imagine que...

Amélie : Non, mais tu vois la participation à des chantiers collectifs d'ici... Tu vois... En effet il y a des expériences de constructions qu'on n'a pas encore eues, des liens à ces constructions qu'on a pas encore, qu'on n'a pas. J'ai encore un peu perdu ta question désolée.

Jeanne :... sur le lien entre construire et habiter.

Amélie : Et bien, ça n'aide pas, ça n'aide pas à savoir où se placer en tant qu'architecte par exemple.

Cécile : Voilà c'est aussi un peu ma question, où est votre posture d'architecte vis-à-vis de ça?

Jeanne : Bien, je crois que vis-à-vis de ça je n'ai pas une posture

d'architecte dans le sens, enfin une posture d'architecte parce que c'est ma formation, que c'est les questions qui m'intéresse et que je les regarde et j'essaie de les analyser, de les comprendre, mais après... Enfin voilà, c'est ce que je disais tout à l'heure, l'architecte comme fonction dans le processus de projet il est complètement rendu obsolète par ces situations. Ou alors pas pas obsolète, mais il est complètement transformé ou peut-être que les architectes ici ils vont être consultés pour des questions techniques, esthétiques, mais voilà on fait appel à eux très ponctuellement et la charge du projet c'est l'habitant qui, le groupe à l'initiative du projet, qui s'en charge.

Amélie : Oui, c'est ça, il y a vraiment un changement de place qui, enfin moi je trouve intéressant et questionnant, à des moments je me dis qu'il y a aussi des choses qui pourraient se passer différemment. Enfin comment on met en valeur ces compétences-là? Est-ce qu'il faut les mettre en valeur? Et est-ce que parfois il n'y a pas?... En fait moi je suis venue ici pour être soutien de cette lutte, en disant, moi mon bagage c'est celui-là quoi. C'est celui d'être archi, donc d'avoir des connaissances techniques, des connaissances organisationnelles, des envies liées à la production de l'espace, etc. Et ça me pose vraiment la question de... enfin effectivement le lien entre bâtir et habiter, étant donné que les personnes qui habitent ici soit ont construit leur habitat ou d'autre. En tout cas ont pu être impliqué... Mais ce n'est pas vrai pour tout le monde. Pardon, je pense en même temps que je parle donc ce n'est pas vraiment clair.

Cécile : Non, pas de soucis, pas de soucis.

Amélie : Il y a quelque chose qui faut faire, qui va reconditionner la place de chacun et chacune là-dedans. Pour moi il y a aussi un truc que je trouve intéressant c'est que dans

d'autres espaces, d'autres situations, l'architecte il est hyper responsable au final de tout ce qui se passe juridiquement, de par un statut spécifique quoi, qui lui donne monopole sur tout un tas de choses et donc la responsabilité qui va avec. Là c'est complètement renversé et finalement moi ça me pose pas mal la question de : être architecte c'est un mot assez flou par rapport à l'ensemble des choses qu'un architecte fait quand il est inscrit à l'ordre et que du coup on suit la liste de tâches qui lui est alloué quoi dans l'exercice classique de l'architecte. Il y a ces trucs de production de l'espace, mais de responsabilité, mais d'organisation et tout ça. Et je trouve qu'ici ça permet, enfin il y a un truc qui s'opère de multiplicité des casquettes que l'architecte a en responsabilité et bien il y a un peu un truc de piocher et de prendre le rôle, le morceau de rôle utile à chaque fois qu'il change. Alors que dans les cas classiques l'architecte même s'il a une fonction pas complète, en fait il a le même rôle et le même, les mêmes responsabilités à chaque fois, sur chaque profil.

Jeanne : Et moi j'avais juste envie de dire que c'était... je crois qu'il y a un truc qui se joue là avec le resserrement du bâtir et de l'habiter qui se joue avec pleins d'autres choses à la ZAD qui est celui de défaire tous les intermédiaires qui existent dans la société et qui nous séparent. Qui ont permis l'établissement d'une sorte de niveau de confort généralisé de la société de consommation, mais qui du coup sont des séparations entre les personnes et leurs conditions d'existence. Enfin voilà, tout est produit et on consomme les choses, alors que du coup ici vis-à-vis pas juste des biens, mais des relations, des modes organisations. Ici on va essayer en fait de se passer d'intermédiaire, de reprendre en main les conditions d'existence, tant du côté matériel que de... en fait s'il y a des

conflits, des embrouilles, on va privilégier les manières de faire des sortes de médiation entre nous, essayer de trouver des solutions au problème plutôt que de s'en remettre à une autorité type la police qui donne des amendes ou jette en prison pour des délits. Et du coup je rattache le bâtisseur à ce processus où, voilà il y a une reprise en main des conditions d'existence et un autre rapport qui est fait, qui permet de vivre au quotidien donc avoir un chez soit, manger des trucs, bien s'entendre avec ses voisins, enfin tout quoi.

Amélie : Bah je crois que pour le coup Christophe Laurent dans son bouquin La ZAD ou le métier de vivre, enfin Notre-Dame-des-Landes ou le métier de vivre, tu as dû voir ça, je pense.

Cécile : Oui

Amélie : Voilà, le métier de vivre, je voyais ça un peu comme ça. Enfin en fait, il n'y a plus, enfin il y a encore des spécialisations, mais ça déconstruit beaucoup le fait qu'on s'en rapporte toujours à des spécialistes pour gérer chaque partie du quotidien et de la vie d'un territoire et qu'en fait, voilà, s'organiser et organiser nos conditions d'existence c'est un métier en soit.

Cécile : D'accord, on s'approche des 45 minutes du coup peut-être juste une dernière question ?

Jeanne : Yes !

Cécile : Peut-être plus pour toi Jeanne, quelles connexions il y a entre la ZAD et la ville ?

Jeanne : Pourquoi pour moi ?

Cécile : Non, en fait vous deux, c'est que c'est sûrement des

situations différentes comme vous ne vivez pas toutes les deux sur la ZAD et que si j'ai bien compris Amélie tu as ton activité professionnelle qui est en ville.

Jeanne : C'est Amélie qui a son activité professionnelle en ville hein.

Cécile : Oui, en fait pour vous deux, mais j'imagine que vos réponses vont être très différentes sur vos liens avec la ville du coup.

Jeanne : Oui, et bien au quotidien pour être honnête je crois que le lien avec la ville je ne le vis pas trop. Je ne le sens pas trop. Après moi j'ai beaucoup fait dans mon travail de mémoire, et du coup de lecture du territoire parce que... Parce que moi j'ai un peu abordé, et puis je ne suis pas du tout la seule à avoir fait ça. En fait la ZAD elle peut être abordé comme une lutte contre la métropole et en fait des luttes contre la métropole il y en a aussi... Donc la métropole comme sorte de gouvernance d'un territoire pas juste comme l'entité ville, on ne dit pas qu'il ne faut pas vivre en ville et qu'il ne faut pas vivre à la campagne, ce n'est pas ça l'enjeu, mais l'enjeu c'est que la métropole comme espace contrôlé, décidé verticalement par des enjeux de profits et tout ça et du coup et bien là-dessus il y a un lien direct parce que je pense que la ZAD elle s'est beaucoup construite grâce aussi aux énergies de Nantes et aux personnes qui étaient dans Nantes contre cette métropole qui bouffait la ville quoi. Voilà. Et le lien au quotidien, dans l'existence, le fait que la ZAD ait vaincu sur le projet d'aéroport, les liens sont très évidents parce qu'il y a des gens qui ont fait le choix de soutenir la ZAD depuis les villes, etc. Et après aujourd'hui il y a des groupes qui tentent que la... enfin une majorité des personnes qui sont sur la ZAD ils ont envie que ce territoire reste, même s'il n'est

plus en lutte contre un projet qu'il reste un lieu où puissent s'organiser depuis l'extérieur des métropoles, mais aussi pour modifier les métropoles en elles-mêmes quoi, que l'on ne soit pas fermés sur nous-mêmes. Et notamment il y a des groupes qui par exemple quand il y a des mouvements sociaux en ville mettent un point d'honneur à les soutenir. Notamment par des aides au ravitaillement de nourriture, aller soutenir des tickets de grève des grévistes par la production agricole de la ZAD et de ses environs. Je ne sais pas tu vois...

Amélie : Oui, je pense que tu as dit les deux, je pense que les deux me vont, après je pense qu'il y en a un autre à une échelle plus large et pas seulement entre cette ZAD et la métropole nantaise, mais cet espace et tout un tas d'autres espaces qui sont en lutte au sein de métropole ou pas. Et à des principes de métropolisations ou pas, enfin par exemple hier à Dijon et puis on pourrait en discuter vraiment de pleins. Et donc après les liens il y en a qui sont historiques, anciens, et il y en a qui sont en train de se créer il y a peut-être un mouvement aussi là-dedans, mais en tout cas il y a, je pense, à aucun moment une négation de, du fait que la ZAD existe parce qu'il y a une métropole à proximité. Et que s'il n'y avait pas eu de métropole il n'y aurait pas eu d'aéroport à cet endroit-là et il n'y aurait pas eu de lutte parce qu'il n'y aurait pas eu cet espace. Et dans le côté dont parlait Jeanne de base arrière il y a, enfin c'est rigolo parce qu'on en parlait hier avec un copain de comment on se crée des espaces d'organisations pour lutter soit à un endroit précis, soit se mettre ensemble de différents endroits pour lutter pour une idée ou quelque chose comme ça et à quel point c'est difficile de le faire en ville. Et à quel point des espaces comme ça un peu plus en hors des réalités pour l'instant en tout cas sont intéressants aussi de par la possibilité de s'y installer. Et ça, je

pense que dans l'avenir ça va vraiment se poser de, en fait les villes sont exsangues, les campagnes elles sont vides et en fait qu'est-ce qu'il se joue entre ces deux types d'espaces qui ont été créés finalement par un récit, par le récit métropolitain quoi. Je ne sais pas si c'est très clair ce que je raconte.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

*Journée blanche du 5 mars 2020, ENSA
Nantes*

Retranscription de plusieurs enregistrements réalisés lors d'un atelier intitulé « Futur.e architecte : quel rôle politique ? » de la Journée blanche du 5 mars 2020 à l'ENSA Nantes. Cette réunion a été menée par deux élèves en master 2 de l'école et a regroupé des élèves de tout niveau, des professionnels et des professeurs. Les interventions étant spontanées et la réflexion collective les prises de parole sont volontairement anonymisées dans le texte qui suit.

Enregistrement 01

- Aujourd'hui, l'ouvrir devant une assemblée de 400 personnes en HMNOP en disant comment à un moment on fait levier et on s'oppose au monde tel qu'il est fabriqué par la promotion privée. Personne ne le fera. Pourquoi? Parce que ton agence, direct, tu vas être blacklisté. Du coup tu fais bouffer comment? Enfin bref. Donc voilà, c'est super qu'existe l'ARDEPA, enfin, bien sûr, c'est extra les CAUE et on a envie que ça se généralise. Il y a des supers leviers d'action dans les classes. Après si on parle de politique aujourd'hui, comment aujourd'hui on garde des gens dans le monde professionnel qui ont envie de continuer à construire, fabriquer une architecture qui serait

vertueuse au niveau de l'écologie. Que le droit au logement ce soit un réel droit, et que ce ne soit pas. Voilà, ça c'est une vraie, un sujet qui faut prendre à bras le corps et il faut qu'on vous le laisse à vous. C'est nous tous, y compris quelqu'un qui a 70 ans, qui a une expertise. Et pour ne pas lâcher la pratique en fait, ne pas lâcher la pratique. Parce que si tu lâches la pratique tu la laisses, vous la laissez quoi. Vous la laissez à des gens qui auront moins de questions à se poser. C'est plus facile de ne pas se poser de question.

- Si je peux renchéris sur la réalité du métier. Je ne sais pas si ça parle à tout le monde, enfin je sais que quand j'étais en L1 ou L2 j'en avais aucune idée de ce que ça représentait de la condition immobilière dans le métier d'architecte après. Et c'est ça le gap entre les études et ce que c'est après les études une fois qu'on est diplômé parce que j'ai pas l'impression qu'on nous forme à ça et qu'on nous enseigne en faite cette réalité. En fait on nous enseigne un peu, enfin pas de l'utopie, mais de l'esquisse de concours qui n'est pas vraiment représentatif de ce qu'est toute la profession. Et aussi quand tu parlais de, vous parliez des CAUE, et cetera, et même moi je me posais la question en ce moment. Après peut-être que je me trompe complètement, mais j'avais un peu l'impression qu'on nous apprend la fabrique de la ville, vous êtes un peu les concepteurs de demain et en même temps à l'école je n'ai pas eu l'impression qu'on est eu des intervenants de la ville de Nantes qui nous parle de la ville, qui nous parle de ce qui se passe et de comment ça fonctionne. Et je trouve ça un peu, ouais un peu triste qu'en école d'archi à Nantes on ne nous apprenne pas ce qui se passe à Nantes et qu'on est sur des territoires beaucoup plus proches ou beaucoup plus lointains de l'histoire de la ville dans une autre époque.

- D'ailleurs moi je trouve qu'on pourrait se poser la question pour les élections municipales, l'école qui est censée être un prolongement de la ville, pourquoi il n'y a même pas de débat pour les municipales qui se passe dans l'école avec les différents candidats. C'est peut-être un peu trop tard, mais c'est quelque chose qui aurait pu être possible, intervenir. Et nous se poser la question, parce que c'est beaucoup plus présent parce que ça se passe ici.

- C'est vrai que moi je suis assez choqué de voir que niveau... du point de vue politique dans cette école je trouve ça relativement choquant. Parce qu'au final quand on regarde le cursus comme on le disait ce matin, le cursus d'étude supérieure ou les gens parlent de politique où sont entre guillemets des intellectuels. Où on les amène à réfléchir... Sciences Po, l'école d'archi etc. Et au final moi j'étais en soirée avec des gens de science-po, et c'est hallucinant de voir que dans leur débat, dans leur relation, ils s'affirment politiquement, ils ont une culture, ils ont des arguments. Et après eux, de par leurs études arrivent à rentrer dans le marché du travail et à assumer leurs convictions politiques parce qu'ils ont la légitimité de dire qu'ils ont une culture politique, qu'ils sont embauchés pour ça. Et au final comme nous des architectes, nous allons devenir des gens qui sont en école d'architecture, conditionnés à devenir des architectes. Des gens qui modifient l'espace, qui modifie les gens, qui sont liés à l'anthropologie, à la sociologie, les matériaux on parle des promoteurs, etc. Pourquoi nous n'arrivons pas maintenant, dans cette école, à commencer notre culture politique, entre nous, entre élèves. Et ensuite en groupe, c'est l'image de la politique de faire des partis. C'était la définition, nous sommes tous différents, nous sommes tous pas d'accord, mais par défaut nous nous regroupons de

par des idées communes en sachant que nous sommes tous différents et au final c'est par ça que nous arriverons à assumer notre légitimité à porter un discours politique par les espaces et l'architecture. Et pourquoi pas l'assumer dès maintenant et assumer ce que l'on est parce qu'au final, peu importe ce que l'on fait, même si l'on ne s'en rend pas compte on fait de la politique.

- Moi je comprends ton point de vue, mais je trouve que le problème pour moi il est plus dans le entre-nous, dans le fait qu'on a du mal, enfin je trouve que quand on est étudiant on a un peu de mal à savoir vraiment quel va être notre rôle après. Parce que finalement, la fabrique de la ville c'est un truc très compliqué qui brasse de nombreux enjeux, de nombreux acteurs, etc.

Enregistrement 02

- Dans ces études, nous repensons l'espace, repensons l'espace, ne perdons pas cette chance là de continuer à réfléchir ensemble.

- En fait j'ai l'impression, enfin là il y a deux questions, mais j'ai l'impression qu'on en est quand même et c'est plus par notre bonne volonté ou par le hasard de ce qu'on fait. Mais on arrive quand même à avoir une posture politique en tant qu'étudiant qui est assez... Enfin nous, à la fin du Master, j'ai l'impression qu'il est assez précis, engagé, etc. J'ai l'impression qu'en fait, je ne sais pas, je pense par exemple à la loi ELAN. On était tous d'accord, enfin on était tous pas d'accord avec la loi ELAN. Je dois expliquer ce que c'est la loi ELAN? Et même leurs professions.

Chuchotements

- Je pense que tu peux expliquer.

- Ah, bah c'est la loi qui, c'est la nouvelle loi votée par Macron, enfin portée par Macron en 2018. Et en gros c'est une loi qui remet en question toute la manière de faire la ville, de faire le logement. Et en fait à l'échelle même des architectes en général tout le monde était contre puisque les architectes y perdaient beaucoup en termes de. Bon après c'est des détails, mais par exemple sur le logement social je crois que l'appel public, qui mettait en concours les architectes n'était plus obligatoire et donc permettait à des grands groupes de type... de postuler à la conception de logement social. Enfin bon, c'est des questions... Il y a la question de oui, il faut se politiser, je pense que oui, il y a peut-être des liens à faire avec les universités, avec science-po, machin et avec la ville. Par exemple l'idée des municipales, ça je trouvais ça intéressant et après même quand on a des revendications il faut qu'on arrive à faire porter. Puisqu'en fait la mobilisation contre la loi ELAN n'a rien donné, enfin, c'est-à-dire qu'on a quand même réussi à être contre, mais en fait c'est comme si... Je ne sais pas d'où ça vient... Enfin je n'arrive pas à comprendre d'un point de vue personnel, mais pourquoi on arrive pas à porter de revendication politique sur l'espace public quoi.

- Bah en fait déjà on ne représente pas grand-chose dans la société, enfin en terme de nombre même. Et puis une des revendications qui aurait été possible mais ça nous prive complètement en tant que professionnels de l'architecture. C'était de dire, le seul levier qui nous reste en tant qu'architecte aujourd'hui pour immobiliser la France c'est les permis de construire. Parce que passé 150 m² il faut un architecte pour signer. Donc il y a un certain nombre d'archis, dont je voulais

faire partie ont dit, un des leviers c'est tu bloques le permis de construire. Donc tu bloques la construction en France. Alors ça, tu dis ça au milieu d'un collège d'architectes en discussions, etc. c'est tout de suite « Oh bah non, surtout pas, on va pas bloquer le monde du bâtiment en France » donc en fait le problème c'est qu'on a très peu de leviers. Mais c'est un peu ce qu'il se passe dans cette école où au niveau national des enseignants-chercheurs. Aujourd'hui je crois que nous on est un pour cent du budget du ministère de la Culture. Donc en fait, les choses radicales, je peux te dire que tu bloques Parcoursup là ça commence à être un peu tendu. Parcoursup c'est les nouveaux qui arrivent, si il n'y a pas de nouveaux qui arrivent ça commence à être chaud quoi. Mais sinon il y a très peu de leviers quoi, il y a très peu de leviers. Donc est-ce qu'il faut aller dans cette radicalité-là? Peut-être pas. Mais aujourd'hui c'est ça, c'est que si on va juste déambuler dans la ville tout le monde s'en fout. Donc voilà, probablement que le passage au radicalisme n'est pas salubre parce qu'il est conflictuel, mais il y a très peu de leviers.

- Et en plus on est, on est au courant de ce qu'il se passe un peu, mais globalement j'ai des amis qui sont à l'école du Louvre, dans les écoles d'art, alors que c'est des domaines similaires quand même. On a théoriquement des liens. Clairement si moi je n'étais pas là, ils ne seraient au courant de rien et ils ne sont pas au courant qu'on est en manif' alors qu'au Louvre théoriquement ils sont patrimoine eux aussi, c'est quand même un domaine assez proche. Ils ne sont au courant de rien. Chacun est dans sa bulle et ça crée aussi des problèmes de fédération. J'ai aussi cru comprendre qu'il y avait des espèces de tensions entre les différentes écoles, entre le patrimoine, l'archi, les beaux-arts et tout ce qui fait qu'on peut aussi pas se

féderer et faire augmenter le budget pour tout le monde quoi.

- Parce qu'on parle de bulle, je pense qu'on peut en percevoir une assez grosse parce que certes là on commence un début de mouvement, mais un mouvement il y en a un qui est à l'échelle nationale en France et dont les archis sont extrêmement lointains presque dire étrangers. Moi j'ai passé pas mal de temps dans les manifs et c'est surprenant de ne pas voir ou de très peu

Enregistrement 03

ça laisse peu de variables qu'on peut ajuster. En même temps une fois qu'on a fait cette critique négative, pour pas se retrouver en dessous c'est là qu'il faut commencer à trouver des alternatives et j'ai l'impression qu'on en est un petit peu là. Parce que les gens dans l'école ont plus ou moins des cultures politiques. Mais aujourd'hui les alternatives, elles sont aussi durement réprimées. On a qu'à voir ce qui se passe sur la ZAD. Bah ils se font péter la gueule quoi. Et donc les gens qui proposent aussi des alternatives radicales, malheureusement c'est minoritaire et compliqué. Après moi j'aimerais beaucoup avoir l'avis de gens qui proposent des alternatives à l'intérieur du système parce que c'est aussi celle-là qu'on voit le moins. C'est plus facile d'identifier une ZAD que quelqu'un qui va lutter contre un permis de construire comme ça dans son agence. C'est peut-être aussi ces gens là qu'on doit voir, ce qui arrive à faire partie du système et changer des choses quand même.

- Mais quand tu parles de... du au temps de travail et tout ça je pense que c'est aussi un phénomène qui est observable dans les études avant ça. Peut-être, enfin moi je l'ai observé sur moi-même et sur des amis en fait. Le fait d'être surchargés de

travail à des moments fait que, on se désintéresse de l'actualité et donc on est apolitisés. Et malgré nous, les manifestations et tout ce qui se passe autour, j'en ai eu vent, parce que j'ai des amis qui s'intéressaient plus à ça. Et après moi-même je m'y suis intéressée, mais sur le moment enfin, il y a beaucoup de problèmes comme ça qui sont éludés dû à la charge de travail qu'on a. Donc c'est un peu similaire comme phénomène. Voir comment, on peut faire prendre conscience aussi dès les études que chaque chose qu'on fait comme décision dans le projet c'est politique en fait.

- Je pense que, pour rebondir, il y a deux sujets tout à l'heure aussi sur le temps qu'on, pour être en politique il faut avoir du temps pour réfléchir. Et il y a un sujet qui me tient à cœur professionnellement c'est la question du temps partiel. Aujourd'hui c'est un tabou dans les agences pour, on va aller bosser en agence forcément cinq jours semaine. Les fameux cinq jours semaine et les patrons d'agence ne veulent pas entendre que c'est possible bossent 3 jours et demi, 4 jours dans une agence et ait du temps à côté pour faire autre chose. Et ça, moi je ne comprends pas, ça ne prend pas du tout en temps qu'enseignant. Moi je discute depuis longtemps de ça, que les stages, ça ne doit pas être plus de trois jours semaine, enfin ça peut être 5 jours aussi, mais laissons du temps. C'est valable dans les études. Et tout le monde, et les boss d'agence diraient « Non, non, ce n'est pas rentable, un salarié c'est à temps plein. Donc il y a un vrai truc sur le monde du travail aujourd'hui. C'est-à-dire que vous supportez d'être autoentrepreneurs à cinq jours, corvéables à merci. Mais punaise supportez plus ça en faite. Ce n'est pas, je veux dire à un moment donné c'est une nouvelle forme d'esclavagisme quoi. Ultra-précarisée. Alors vous cotisez, alors la retraite ce n'est même pas un sujet

quand tu es autoentrepreneur, je veux dire, tu vois. Il y a une déconstruction du monde du travail, alors je ne vais pas faire la communiste de base, mais il y a une déconstruction du monde du travail aujourd'hui complète. D'acceptation. On voit bien qu'il y a une fragilité étudiante. On voit le bilan sur la santé dans l'auditorium. On voit qu'il y a un truc qui ne va pas, mais qui ne va pas au niveau sociétal. Et aujourd'hui le temps partiel, il y a plein de propositions. Je parlais de Bernard Stiegler tout à l'heure, lui il dit qu'il faudrait que tous, tous, pas que les architectes, il y ait le même principe que l'intermittence du spectacle. Il dit les intermittents du spectacle ne sont jamais plus créatifs que quand justement ils sont dans du temps où ils ne sont pas là à en train de produire, mais en tant que, que répétitivité. Donc c'est ça aussi les modèles qu'il faut réinventer aussi. Aussi, en agence on peut suivre un projet, nous on arrive bien à être enseignant et praticien, pourquoi les gens qui bossent avec nous on ne leur octroierait pas les mêmes droits. Pourquoi nous on aurait le droit d'aller au contact des étudiants, en conférence, voir des expos, voyager et puis les gens qui bossent avec toi eux ils sont là, cinq jours semaine à 50 heures. Et ça, c'est quand même un autre modèle de société aussi. Mais c'est ce que je vous disais tout à l'heure, c'est la question : quelle société vous voulez ? Alors après c'est sûr que soit même tout seul c'est hyper compliqué. Vous lancez votre CV. Le monde il est foutu comme ça aujourd'hui. Mais du coup il y a une nécessité de se fédérer, pour se faire entendre.

- Et l'Ordre des Architectes dans ce cas, il ne pourrait pas ce vecteur de fédération.

rire général

Je ne comprends pas bien son rôle du coup.

- Est-ce que vous pouvez peut-être témoigner ?

- Sur l'Ordre ?

Grimace et rire général

- Je vais répondre, l'Ordre des architectes n'a qu'un seul crédo, c'est de défendre les consommateurs. Il est là pour défendre le bénéficiaire final.

Enregistrement 04

- Mais il y a des syndicats.

- Oui, il y a un syndicat, mais pas des salariés. Mais aujourd'hui il n'y a pas la parole. Il y a un vrai problème au niveau du salariat et du respect, du respect du temps de travail des salariés en agence, sur la rémunération qui est quand même assez abjecte, ça, il n'y a pas trop de quoi répondre. Personne.

- En fait tu peux rentrer à l'UNSA quand tu es salarié, mais c'est super mal vu tu vois, c'est toujours la même histoire.

- C'est un rapport de...

- Et le truc de l'Ordre des Architectes, bah c'est une vieille histoire quoi. Pour avoir une agence, pour signer un permis de construire il faut que vous soyez inscrits. Alors moi je suis inscrite à l'Ordre. Aujourd'hui, je ne sais plus qui disait, mais il faut savoir aussi. Enfin professionnellement, j'ai accepté d'être dans le système. Enfin, quelque part je ne me suis pas mise en marge du système, ah oui c'est toi qui disait ça tout à l'heure. Et en effet je pense qu'il faut être à l'intérieur. Enfin tu emmerdes un peu le monde, mais il faut être à l'intérieur. Enfin j'espère qu'on peut réussir à... Le truc c'est qu'après l'Ordre, moi à la limite si je dis quelque chose on va me dire « Bah tu

n'as qu'à rentrer dans l'Ordre, au bureau, y aller». Le truc c'est que c'est un peu une grosse machine cette affaire-là, et puis une grosse machine où tout le monde se tient, comme ça. Et je redis la HMONP, parce qu'en fait le problème c'est que du coup c'est corporatiste dans tout ce que ça a de négatif, et de fait aujourd'hui on le voit dans les jurys d'HMONP dès que tu as une pratique. Et tu pourras en parler. Dès que tu as une pratique qu'est juste un pas de côté, différente, alternative, tu te fais bâcher quoi. Donc c'est petit à petit que malgré tout il va falloir faire évoluer les choses et moi je pense que dans les écoles c'est le lieu. J'ai peine à croire qu'aujourd'hui ce soit par l'Ordre des archis et c'est bien dommage parce qu'on est quand même une profession réglementée. Mais j'ai peine à croire que ce soit par là que ça change.

- Mais peut-être que du coup il faudrait un ordre plus représentatif de la pensée de l'architecture, des architectes.

- Mais vous pourriez dire, pourquoi il n'y a pas d'étudiants à l'Ordre des archis? Pourquoi pas? Et là ils vont te dire, non, surtout pas. Déjà t'es diplômé d'architecture, tu n'as surtout pas le droit de te dire archi. Mais pourquoi il y aurait pas des étudiants au bureau? Enfin j'en sais rien, je dis juste des idées.

- En fait nous on fait partie d'un réseau national qui s'appelle Superville et en fait à un moment dans la discussion on a abordé, quel est notre place, notre rôle en tant qu'architecte dans la société tout ça. Et il y avait, alors ça n'a pas abouti, mais il y avait des collectifs, Bellastock en l'occurrence qui militaient pour qu'en fait nous on puisse rentrer à l'Ordre des Architectes. Et en fait nous aujourd'hui on existe sous la forme associative, et une association n'a pas le droit de rentrer à l'Ordre, c'est interdit par rapport au droit commercial. Et l'idée c'était d'aller

questionner le ministère, sur le fait de pouvoir nous inscrire nous, en tant qu'association de pouvoir être présent au sein des instances. Alors ça n'a pas abouti parce qu'après c'est, les avis sont très très divergents au sein du réseau, mais de toute façon l'Ordre n'était pas pour. Et dans tous les cas ça doit passer par la loi, la loi sur la création, la loi ELAN et là encore une énième loi et je ne suis pas sûr que ça aurait complètement changé l'histoire pour grand-chose. Quelles sont les possibilités sinon pratiquer, militer, syndiquer.

- Et du coup j'aimerais poser la question, je change un peu de sujet, mais, pourquoi on n'est pas engagés politiquement? Pourquoi à l'école d'archi nous étudiants. Je reviens sur le truc qu'à dit Basile, nous on est l'école du Louvre pour ceux qui sont en sciences sociales. On est vraiment les gens qui ne savent rien sur la politique. Parfois on se croit un peu en école sociale on fait l'architecture pour les gens, mais dès qu'il faut manifester, se battre, casser, on n'est pas là quoi. Et du coup la question c'est pourquoi...

Enregistrement 05

... ça revient à ma question, peut-être qu'il n'y a pas de réponse. Moi, dans mon cas personnel j'ai commencé ma découverte politique grâce à mon engagement, ça a été à travers, t'engager sur un sujet qui peut être n'importe lequel, que tu commences à t'intéresser sur lui et plus tard ou pas tu arrives dans la politique. Mais avant j'étais catholique de droite, et maintenant on ne croit pas que je suis ça quoi.

Rires

- La question de pourquoi on ne s'engage pas c'est qu'il y a un gros problème c'est qu'on est une profession réglementée et que

de fait, toi tu parles de casser en manif, mais pour être inscrit à l'Ordre si tu as un casier judiciaire...

Rires

- Enfin moi je dis ça, les manifs...

- Oui, oui, non, mais c'est parce qu'on est un peu tenu par le fait qu'on... C'est la même chose que est-ce que c'est à l'intérieur du système ou pas qu'on peut agir. Enfin après il y a des gens qui essaient de motiver des pratiques qui sont à côté, enfin il y a un architecte qui s'appelle Cirugeda en Espagne qui par exemple, lui dès qu'il y a une faille, dès qu'il y a une faille juridique il l'utilise et ils font de l'architecture avec. Donc c'est à savoir si on est capable de se dire ou pas, désormais on fait du projet entre guillemets illégaux comme avec la ZAD comme avec plein d'autres actions et à se dire que c'est peut-être ça notre seul moyen d'agir réellement parce qu'en étant à l'intérieur de la chose...

- Moi je pense que tu peux être à l'Ordre et engagé.

- Oui, oui, non, après...

- Parce que je pense qu'après le risque, enfin je pense que c'est hyper important que ça existe ce que tu dis, Cirugeda et c'est passionnant, c'est vraiment très intéressant, c'est un peu une tête brûlée d'ailleurs. La ZAD c'est quand même un truc incroyable qui s'est passé ici, enfin, l'un n'empêche pas l'autre et quelque part, au contraire je pense que les engagements ils peuvent se jouer à des niveaux hyper divers. Moi, le seul truc en tant qu'enseignant qui me priverait un peu c'est de me dire finalement, et je le constate, je vois plein d'archis, d'étudiants archis hyper engagés, etcétera qui lâche la pratique assez direct

après les études voir font d'autres formations parce que voilà. Et là tu dis, merde, on a raté un truc. Et/ou un truc vraiment hyper alternatif et hyper intéressant, mais qui reste encore en marge et finalement le pan des 90 pour cent des manières de fabriquer les milieux habités sont laissés dans un état assez lamentable quoi. Donc voilà, l'un n'empêche pas l'autre.

- Après nous en projet, ça va peut-être être très naïf ce que je vais dire, mais c'est qu'on a une option de projet qui s'appelle terres habitées avec Bruno Sunner qui parle d'habitats participatifs. Et dans le droit c'est légal littéralement, genre, déjà on se rend compte qu'il y a cinq six ans il n'y avait pas forcément de... pour que ce se fasse à ce point-là. Et en fait c'est des coopératives habitantes, des groupes d'habitants qui en fait choisissent l'architecte, choisissent le maître d'ouvrage en fait c'est un peu comme du lotissement, mais verticale quoi. Et c'est assez intéressant, entre autre on se demande si ça ne peut pas être une alternative, en plus c'est plus ou moins sanctionné par l'état en ce moment. On ne pourrait pas complètement remplacer les promoteurs, en tout cas pas tout de suite, mais au moins permettre d'offrir une porte autre, pour un troisième tableau quoi, aussi.

- Je réponds, et après Maëlle tu répondras si tu veux. En fait j'ai fait un stage dans une agence qui faisait des projets participatifs. On avait plein de projets qui étaient gérés par des promoteurs et qui en fait on découvert les projets participatifs, qui sont un peu cools, c'est sympa, ça vend. Et du coup finalement ils font choisir des matériaux à un habitant, quelle couleur de carrelage par terre, et si ils vont avoir une douche italienne ou une baignoire et avec ça moi je me suis retrouvé dans un projet de tour dans lequel en fait. C'était tout un écoquartier

gigantesque, il y avait un bout où il y avait une ligne haute tension qui passait. Donc là ils n'avaient rien à faire et ils se sont dit, on va mettre un projet d'habitats participatifs. Et du coup, bien sûr que dans toute la com du projet c'était l'écoquartier machin. Et après quand les habitants qui étaient intéressés pour vivre ça se sont rendu compte qu'en fait il y avait une ligne haute tension qui passait par-dessus eux avec des transformateurs ils se sont tous...

Enregistrement 06

il y a tellement de choses aussi dans l'habitat participatif. Après je ne sais pas ce que tu en penses toi Marianne.

- Si, justement je l'ai ressenti par mal [*manque 10 secondes*] et en fait au fur et à mesure on sent bien qu'il y a comme une course, de le projet est de moins en moins comme ça, de plus en plus cadré et en fait tout devient très contrôlé. Il y a aussi parfois ce genre d'organismes qui vont se mettre en place dans les projets. Et qui vont finalement en fait il va y avoir énormément d'acteurs qui vont se mettre [...]. Je me suis rendu compte aussi, d'où l'intérêt que les archis continuent quand même de faire ça, de ne pas laisser la place parce que là j'ai vraiment senti le truc de petit à petit la place de l'archi dans ce genre de projet, commençait à se réduire, se réduire et se réduire pour qu'à la force...

- Je peux juste dire que de toute façon j'adore le participatif, il y a un énorme potentiel, c'était vraiment bien, c'est juste...

- Si, moi j'ai une question, moi je pensais que justement l'habitat participatif ce n'était pas rentable en fait, c'est pour ça que c'était compliqué à mettre en place. C'est une idée très chouette, mais...

- Ah oui, toi tu en as fait !

- Oui, enfin il y en avait un, j'étais chez SCOPIC, une agence de concertation...

- et de communication

- ... et il y avait une part d'habitats participatifs. Voilà, mais que ce n'était pas rentable, que ce soit pour les archis, pour les habitants qu'il fallait énormément de volonté des habitants pour porter le projet. Mais bon, vu que j'en ai vu qu'un de loin, je ne sais pas trop. C'est une question.

- Il y a aussi un rôle en tant qu'étudiant en architecture d'infuser dans des luttes. Je pense à Superville. Est-ce qu'aussi en tant qu'étudiant on ne pourrait pas, je pense qu'il y a déjà la structure du PPE qui permet de réaliser des ECTS en portant un projet hors de l'école. Peut-être qu'on pourrait consolider ça, je ne sais pas comment ça pourrait fonctionner, mais je pense que déjà en temps qu'étudiant en archi on a pas mal de convictions et de savoir-faire et que au sein des groupes en lutte ou habitant qui veulent faire porter leurs projets, etc. Le fait d'avoir un expert entre guillemets, enfin c'est une question ouverte, mais je ne sais pas comment ça pourrait se théoriser ces choses-là. Enfin, c'est à dire aussi, justement profiter qu'on est pas encore dans le marché du travail et dans l'optique qu'il faut gagner de l'argent, mais en même temps il faut pas trop montrer une mauvaise image de soi parce que, parce qu'on est dépendant de la municipalité, etc. dans les marchés publics. Enfin je ne sais pas, c'est des questions...

- Moi je suis d'accord que le fait d'être étudiant, d'avoir une liberté de pensée et une liberté d'action, c'est dans ces moments-là qu'il faut agir. Et je reprends ce qu'on a dit tout

à l'heure, la discussion. Je ne pense pas que le fait d'avoir des revendications politiques doivent dépendre de la profession de l'architecte. Je pense qu'on doit faire attention à ça, et je pense que c'est aussi qu'on est dans une profession libérale, on l'a déjà dit, peu ou pas corporisée alors que c'est presque le propre de la profession libérale. Et si à un moment dans nos revendications on fait sentir, ou les gens pensent qu'on est là pour défendre notre proposition et notre gagne-pain je ne pense pas. Enfin on a d'autres choses à dire sur le rôle de l'architecte dans la société, pas sur le rôle de l'architecte sur la production de l'architecte. Et là je pense, pas qu'on s'en moque. Le but c'est pas de défendre nos mètres carrés. C'est de montrer à quel point nous avons un rôle dans la société, à quel point on peut alerter les pouvoirs publics et les associations, être là en appuis en fait avec des groupes d'habitants déjà formés qui se battent contre un projet immobilier par exemple ou ce genre de choses. Mais, je pense que, par exemple ce que l'Ordre des Architectes a fait pendant la loi ELAN ça a été de se dire notre question présence se limite sur tel ou tel concours hors c'était pas forcément que ça la loi. C'était aussi... le fait de pouvoir vendre des logements sociaux 5 % chaque année donc... donc en fait c'était un truc beaucoup plus grand que ça et pour autant on a pas été suivi parce qu'on a dit en gros c'est l'architecte qui est en train de perdre des parts de marché quoi.

- Oui, pour continuer, en fait on est assez d'accord, en fait juste reprendre un peu le fil de la discussion aussi depuis la littérature

Enregistrement 07

- ... du logement, je ne sais plus les lois, mais c'est assez gigantesque en fait. Il y a des lois qui disent depuis 40 ans en

France, qui sont des lois de défiscalisations. C'est quoi une loi de défiscalisation ? C'est qu'un investisseur qui a du fric, il investit dans un logement et il paiera moins d'impôt. Et puis des fois c'est nos parents, je veux dire il n'y a pas besoin de gagner une fortune, vous discuter autour de vous et vous allez voir que beaucoup de gens autour de vous vont acheter un T1 bis à l'autre bout de la France, sans avoir vu, sur plan. En se disant, voilà je mets mon argent là.

- La loi Pinel...

- Oui, voilà, la loi Pinel, loi Magdin avant, enfin bref il y avait des lois comme ça. Aujourd'hui c'est loi Pinel. Donc sans aller dans le détail parce que je ne suis pas économiste, mais c'est assez clair, c'est-à-dire qu'on met de l'argent à cet endroit là en se disant que cet argent va prendre de la valeur. Pendant dix ans on paie beaucoup moins d'impôts. Donc voilà on ne veut pas payer d'impôts. Donc toujours question de la société qu'on veut. Ok. Donc ce système-là est hyper pervers, parce qu'on va bosser avec ceux qui sont en bas là, La Motte. Hop, aller, La Motte, ils vont vous expliquer qu'ils ont un projet de 60 logements sur l'île de Nantes à sortir. La ville me force à faire 20 logements sociaux et puis le reste va être en defisc'. Alors ils ne disent pas defisc', ils disent «le reste va être vendu comme un produit». Ok, et le produit c'est un T3, les espaces sont normalisés, le cahier des charges c'est ça, vous emmerdez pas, vous me faites une façade, etc. C'est ça la réalité du logement en France, à 80 %, 90 %. Alors une fois qu'on a dit ça, c'est ce que tu disais Camille, il existait quand même plein de leviers sur l'habitat social en France qui ont été détruits, la loi ELAN en est responsable en partie. Mais pas que, ça veut dire que les bailleurs sociaux ont moins d'argent.

Que plus ça va. Alors je ne vais pas rentrer dans les détails, mais les bailleurs sociaux pires que tout, c'est-à-dire qu'ils font appel aux promoteurs. Le promoteur construit et ils rachètent aux promoteurs. Donc en fait il faut s'intéresser à ça. Vraiment. Alors, ce n'est pas la partie la plus glamour de notre métier, mais il faut s'intéresser à ça parce que le logement se fabrique en grande, grande, masse aujourd'hui comme ça en France. Alors après l'habitat participatif, je comprends pour vous étudiant, on se dit ça y est je tiens quelque chose sauf qu'en fait j'ai participé à un de ces projets et je ne peux dire que du bien. Beaucoup de bien de ce projet-là. Et que derrière il y a un promoteur, mais un promoteur en accession abordable, ça existe aussi. Ce sont des promoteurs qui font très très peu de marge et qui vendent que pour des propriétaires occupants donc c'est complètement différent. Tu achètes un logement, ça veut dire que tu vas vivre dedans. C'est pas un logement qui va... Et dedans il y avait de l'habitat participatif. Après l'habitat participatif, le politique quand il a chopé ça, surtout à Nantes il s'est dit, mais c'est génial! Si vous regardez bien, boulevard de la Baule à côté d'Atlantis. « Ici va arriver un nouveau projet d'habitat participatif ». Quand le projet va être fait, enfin il n'y avait pas de groupe d'habitants. Donc c'est un peu ce qui s'est dit c'est-à-dire qu'il faut constituer des groupes d'habitants qui ne sont pas là. Quand ils ne sont vraiment pas là il faut créer des habitants miroirs, vous ne connaissez pas ça! C'est de faux habitants. C'est des habitants qui viennent, qui n'habiteront pas là, mais ils peuvent peut-être se projeter, etc. donc tout système à ses perversités inouïes, ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas des projets géniaux. Mais en fait c'est vraiment des grains de sable qui peuvent être intéressants, mais qui ont été récupérés il faut voir comment. Et ça existait dans les années 70 déjà,

Lucien et Simone Kroll, enfin voilà. Donc on n'est pas non plus complètement novateur dans le bazar. Et il faut absolument que les habitants aient envie de s'engager là-dedans. Si on les marie un peu de force. Et la ville de Nantes se rends compte aujourd'hui, quelques années après et... le dira mieux que moi, bah en fait ça ne prend pas tant que ça cette affaire. Bon je vais pas vous plomber.

- Est-ce qu'il y a d'autres sujets, d'autres personnes qui ont peut-être moins parlé?

- Oui, c'est peut-être dire qu'on est parfois un peu formaté dans les études. Enfin moi j'ai l'impression dans mon groupe d'amis que, bah on vit pour ce projet là, on nous met des consignes c'est mettons ça, ça et ça. Donc pour ce projet-là j'accepte et puis je mets, je vais faire ça. Et puis au bout d'un moment on se dit jusqu'où je vais aller, au bout d'un moment je vais sortir du Master je n'aurais pas fait un seul projet en bois ou quoi. Et puis je me dis bah, après je vais être capable de quoi? Déjà, je me dis à l'école d'architecture je pense qu'on a pas forcément les clés non plus. Des fois on a déjà du mal à se défendre parfois à l'école.

Enregistrement 08 : manque certains passages, mauvaise qualité du son.

- Pour les cours, en master j'avais fait un UET en Master avec Laurent Devisme et Théo Fort-Jacques qui s'appelaient Controverse urbaine et Récit d'Urbanité et c'était un peu ça finalement, c'était intéressant, de la mise en récit de projets urbains par les collectivités. On devait aussi choisir une controverse urbaine et l'étudier, étudier les jeux d'acteurs, etc. Et c'était intéressant, donc peut-être qu'il faut que ce soit plus

communiqué, mais voilà.

...

- Pour rebondir sur ce que tu disais Caro, c'est vrai que dans nos études on a pas trop l'aspect politique, ça apparaît plus quand on commence à faire les stages et là on se rend compte que ce n'est pas si facile que ça. Et je pense qu'on l'aborde un peu plus en Master.

- J'ai l'impression qu'en master des profs comme Laurent Devisme, Frédérique Barbe. On a eu des cours en L3 avec lui. Pour ma part les cours avec lui m'ont pas mal marqué et c'est cours de sociaux, de la fabrique de la ville. Pour moi c'était une bonne amorce et peut-être que l'on devrait se rapprocher de gens du CRENAU qui je pense pour certains on un engagement politique important. Frédérique Barbe par exemple est assez engagé sur Nantes sur pas mal de... après ça dépend peut-être aussi des profs que tu as, moi j'ai aussi fait cet UET donc ça m'a peut-être touché particulièrement. Peut-être que ces cours doivent être plus exposés, que si l'on veut s'intéresser à ces questions de politique urbaine les mettre plus en valeur. Je ne sais pas. Mais ça pose des questions qu'on va traiter, mais souvent de manière très superficielle ce qui fait qu'on est là dans une situation très détachée de...

Enregistrement 09

Je voudrais parler de la politique en école d'archi, en tout cas en licence.

Enregistrement 10

- il faut des choses très comme ça, des choses très clichées qui sont dans le langage de la politique aujourd'hui en général, ce n'est pas pour discréditer quelqu'un. Et c'est assez dangereux

je trouve pour des gens qui sont censés fabriquer la ville et être politisés. Parce que la politique c'est tous les jours, c'est pas juste quand on a de grandes idées. C'est quand on va acheter quelque chose. Voilà, c'est faire de la politique. Et considérer que quelqu'un exprime une idée ou un avis sur quelque chose comme qui n'a pas sa place à l'école ce serait assez dangereux et je pense que dans cette idée ce serait bien d'amener des ateliers comme ça, mais très tôt, même en licence, pour dé-tabouifier tout ça.

- Je pensais, par rapport à ça aussi, tu disais tout à l'heure aussi qu'on rentre dès la licence dans un système. Le truc, c'est que pour moi le premier semestre quand on nous apprend le projet c'est très dans la création, dans le concept et complètement détaché du réel et peut-être que ce n'est pas le moment de le faire non plus dans le projet parce qu'on a pas tout imprimé. Mais peut-être qu'effectivement à côté de ça il faudrait il faudrait inclure dans les cours d'histoire ou je ne sais pas trop quoi, des critiques des pratiques qui existent, mis en relation, en parallèle avec ce que l'on peut créer dans l'enseignement de projet.

- C'est quelque chose d'actuel, la relation entre l'architecture et le politique, moi je suis plutôt pour. Il ne faut pas qu'on nous politise trop non plus parce que c'est toujours un peu dangereux d'avoir des cours politiques, qui vont nous emmener dans une voie ou une autre, mais pourquoi pas avoir des relations plus factuelles dans le lien qu'à l'architecte avec le milieu politique. Au niveau de la construction ou autre, ça pourrait être intéressant. Et aussi on parlait un peu qu'on se politisait quand on arrivait au niveau des stages. Je trouve ça dommage en fait parce que ça révèle qu'il y a une absence de la pensée étudiante

qui pourrait être vraiment intéressante de penser la politique. Et en tant qu'étudiant alors que quand on arrive déjà au stage on est déjà un peu un pied dans le professionnel. Et donc on a déjà un autre statut, donc un autre rapport à ces questions-là.

- Pour rebondir à ce que tu as dit tout à l'heure sur les UE Théorique, moi ce qui me pose vraiment question dans le sens ou effectivement en architecture on a plein de, on a vraiment une diversité de matière qui sont proposées et qui sont assez riches, qui vont nous permettre de nous poser des questions certes, mais qu'on épure quand on commence à parler en studio de projet. C'est-à-dire qu'à partir du moment où l'on arrive en projet. C'est vrai qu'on abandonne un peu tout ce que l'on a pu voir dans les UET pour des questions de temps, pour des questions, parfois aussi parce qu'on n'est pas du tout encouragés par certains enseignants. Et effectivement il y a des projets qui sont plus engagés qui sont proposés, mais avec le système de tirage au sort ça ne laisse pas toujours la possibilité d'élaborer cette stratégie et d'avoir accès à ces enseignements là. Et pour illustrer ça, par exemple au dernier semestre on était en franchissement, donc avec Francis Miguët et Rémi Lelièvre et au tout début du semestre avec mon collègue de projet on était vraiment très intéressés par le fait de faire du réemploi dans l'architecture, qu'on avait proposée. Et on avait fait un diagnostic, enfin on avait eu accès à un diagnostic déchets pour voir comment ça se passait sur l'Île de Nantes du coup c'était pour voir ce qui était possible et envisageable, en fait les profs n'ont pas du tout été réceptifs à ce discours. Du coup, ce que je veux dire par là c'est que plutôt que de proposer des nouveaux UET, est-ce que ce ne serait pas plus intéressant d'avoir des intervenants dans les projets, au moins une personne qui puisse nous encourager à élaborer des projets en bois, autres

qu'en béton, ou j'en sais rien enfin avoir d'autre possibilité au sein du projet parce que c'est ça qui engage le plus de notre temps en temps qu'étudiant et je trouve ça vraiment dommage qu'on puisse aborder ces questions en dehors du projet, mais qu'à partir du moment où l'on se retrouve à l'intérieur du projet pour séduire les professeurs à la fin du semestre on soit amener à faire autre chose qui ne soit pas du tout engagé ou militant ou quoi, malgré qu'on ait des valeurs éthiques

Enregistrement 11

- Justement par rapport à ça, ce matin on en a parlé dans un atelier qui s'appelle Enjeux Contemporains. Et on avait parlé du fait que les enseignements sont clairement détachés du projet, comme on vient de dire, et comme tu dis, quand on arrive en projet on oublie. L'enseignement de socio on s'en sert clairement pas, ou très peu, ou alors on le refait à notre sauce parce qu'on a mal écouté enfin c'est un peu flou tout ça. Et l'idée c'était vraiment de repenser l'enseignement pour servir le projet, que tout soit..., enfin pas uniquement pour servir le projet parce que l'hégémonie du projet a également été questionnée, mais que tout soit au service l'un de l'autre comme une chaîne. Que chaque maillon ait une importance. Donc après la forme que ça peut prendre dans la structure des enseignements c'est à questionner aussi, il faut voir. Mais on avait parlé des cours de socio...

- Oui, mais est-ce que ces enseignements on ne pourrait pas les intégrer au projet, pour qu'on ait un suivi réel, que ce soit proposé dans plusieurs options et que ce ne soit pas juste une option qui soit ciblée engagée.

- Oui, c'est ça, pas sous la forme actuelle parce que ça ne

marcherait probablement pas, mais repenser le tout pour intégrer des trucs plus pertinents et peut-être éventuellement faire le ménage dans ce qui n'est plus pertinent aujourd'hui.

- Je pense à un truc aussi qui est un peu, je ne sais pas où ça en est d'ailleurs, mais, c'est l'idée de faire un enseignement trans, enfin de faire un croisement et de mélanger les promotions. C'est assez intéressant, mélanger à un moment donner. Je pense que sur ces questions là de la politique de la ville ça peut être assez enrichissant, plus qu'un cours théorique où c'est l'enseignant qui apporterait une vision trop historiciste de la politique de la ville. Il y a aussi ce truc là, si on se dit « Oh bah il y a un UET sur la politique de la ville c'est bon ». Enfin, voilà.

- Je peux rebondir là-dessus, ce matin on avait justement parlé de soutenir un peu plus l'idée qui est déjà en place avec le workshop, en licence. Sur le même modèle, que ce soit vraiment soutenu, peut-être même avec les masters aussi parce que ce n'est pas la même chose non plus.

- C'est vrai que les UET c'est pas forcément la bonne forme ou les bons moyens d'inclure ça, mais il y a aussi les conférences qui sont en soit une plage de temps où l'on est assez libres et où on devrait être libre d'inviter qui l'ont envie d'inviter. En fait, moi je ne me suis jamais trop posé la question de me dire, tiens cette personne-là elle est intéressante, peut-être qu'on pourrait l'inviter à l'école et entre autres c'est un moment où les licences et les masters sont mélangés dans un même endroit et peuvent poser des questions les uns après les autres.

- Oui, enfin je suis d'accord pour l'histoire du workshop, enfin, et c'est ce qui se passe à Rennes et c'est hyper intéressant. Où chaque année les étudiants organisent leur workshop et ils ont

une plage d'une semaine et c'est, ils choisissent leurs sujets, leurs lieux, etc. Et au final c'est hyper intéressant parce que c'est le seul projet pour tous les étudiants qui s'organise par lui-même, autogérés, et il faut qu'on mette ça en place quoi.

Rires

En vrai c'est assez intéressant et ce n'est qu'une semaine dans l'année quand même.

- Je ne sais pas si c'est censé être le cas avec Archiculture.

- Bah Archiculture c'est un peu la même forme, sauf qu'on a pas ce temps libre en fait. Et oui il y a un dîner, oui finalement c'est des petits projets qui sont mis en cohérence, mais ce n'est pas un temps où tous les étudiants apprennent d'eux-mêmes et... je ne sais pas.

- Oui, on parlait de notre rapport à la ville, mais il y a vraiment... enfin quand je suis arrivée à l'école d'archi j'en ai parlé à d'autres gens et personne ne savait où était l'école. Mais bon, qui sait où est l'école des beaux-arts quand vous parlez aux Nantais? Peu de monde, donc voilà. Mais on est vraiment déconnectés, c'est-à-dire que les gens ne savaient pas que le toit de l'école était accessible. Les gens ils pensent qu'on est dans notre coin, etc. et il y a des associations comme l'ardepa qui travaillent avec des lycéens et avec le grand public.

Enregistrement 12

Donc il y a sûrement quelque chose à faire au niveau de la communication, enfin limite, murale, sur les murs de l'école ou je ne sais pas. Pour dire, on est l'école d'archi et enfin si vous voulez vous êtes les bienvenus. C'est qu'on se referme entre nous et quand on avait fait les TD en L1 et qu'on allait

interviewer les passants, ils ne se sentaient pas légitimes à nous parler limite parce qu'ils disaient « On ne s'y connaît pas, on est juste des habitants ». Et il y a cette marche entre nous et les habitants et, enfin on doit travailler ensemble et pas séparément et nous il faut que nous on puisse s'adapter à eux, mais il faut aussi qu'eux ils n'aient pas peur de nous. Parce que sur le stage chantier par exemple on voyait bien, dès qu'on disait qu'on était archi on avait le droit à quelques conseils quoi. Enfin, je pense qu'il y a des choses à faire à ce niveau-là, mais je ne sais pas trop sur quel plan. Pour nous rapprocher des habitants, enfin entre guillemets des gens qui ne sont pas à l'école d'archi tout simplement.

- Moi je voulais revenir sur ce que tu as dit sur le workshop et sur le fait de mettre en place des enseignements en mêlant les licences et les masters parce que je trouve ça super intéressant et je trouve que là quand on arrive à l'école on est très vite considéré comme de toute façon « T'es en L1, tu connais rien ». Et puis tu arrives en master et tu sais tout. Et je trouve que ça pourrait être intéressant parce qu'en master on te dit toujours de te requestionner sur des choses que les nouveaux qui arrivent apportent aussi des nouvelles idées et au final on peut toujours se requestionner ensemble. Et nous c'est justement les difficultés auxquelles on se confronte quand on veut organiser justement ce workshop, on a pas de temps libre et on est obligés d'aller demander, professeur par professeur et on se prend des « De toute façon les élèves c'est les non-sachants ».

Enregistrement 13

et je me pose la question. Je ne sais pas comment faire remonter ça et chaque année c'est le même problème. On se bat pour avoir ce temps de workshop alors que dans d'autres écoles il

est libéré exprès pour ça et je ne sais pas comment on peut faire remonter ça aux professeurs en leur disant que c'est un enseignement qui est vraiment intéressant et tout ça.

- Et là on se confronte aussi au fait que les licences 2 et les licences 3, la personne qui s'inscrit pas au workshop alors qu'elle a du temps libre. Là on est en train de se dire qu'on a envie d'avoir des cours optionnels, de pouvoir choisir, de pouvoir faire des choses qui ne sont pas obligatoires où c'est à la carte, où l'on choisit de le faire et en fait là même cette opportunité qui est une seule fois dans l'année et que c'est la seule chose, parce que là même des conférences il n'y en a pas cette année, il y a plein d'étudiants qui préfèrent rester dans le cursus qu'on leur propose et ne pas prendre cette opportunité parce que c'est un peu à la marge de ce que la pédagogie propose actuellement. Donc ça pose même des questions pour nous, ce que l'on fait comme choix dans l'année.

- Juste parce qu'on a pas cette culture du workshop en fait à l'école et le problème c'est que s'il n'y a pas de départ... Enfin c'est un cercle vicieux. Mais c'est assez marrant de comparer avec d'autres écoles où justement, c'est évident, dès qu'il y a le moindre workshop qui se présente tout le monde y va. À Rennes les gens se battent.

- On est aussi hyper formatés dès le début à suivre les enseignements.

- Oui, mais bon je ne sais pas.

[...]

- Je pense qu'il y a aussi l'effet de groupe. Parce que s'il y en a un qui dit : « Je le fais pas, parce que je veux faire autre chose ». Tout de suite ils vont dire « J'ai personne avec qui le faire donc je ne

le fais pas». Et c'est un effet de groupe qu'on essaie de contrer au sein de la promo, mais je ne sais pas trop comment faire. Mais c'est vrai qu'en plus les gens on leur dit ça va être cool, on l'a fait l'année dernière, on a pu le faire qu'un jour parce qu'on avait cours toute la semaine. C'était le jour férié, mais bon quand même. Et c'était quand même super intéressant, mais il y a des gens qui sont déçus pendant ce temps là. Qui veulent peut-être travailler le projet pendant ce temps là alors que c'est vrai qu'on sera un peu en break.

- Euh... on s'éloigne un peu du sujet...

- Personnellement en L2 il y a aussi le fait qu'il y a des gens qui n'ont pas l'envie de s'investir dans l'école spécialement parce que les gens que moi je connais qui sont dans archiculture, qui sont inscrits au workshop, bah ils sont ici. Enfin ils sont investis dans l'école aujourd'hui, et ceux qui sont pas inscrits et que je connais ne sont pas là aujourd'hui. Je pense qu'il y a aussi un côté, où ils n'ont pas envie de s'investir, un désinvestissement général.

- Enfin, juste pour revenir à ce que tu disais, on l'a fait l'année dernière. Enfin justement je pense que c'est ce truc de la L1, les profs, certains, ne nous ont pas permis de le faire correctement donc il y a peut-être une sorte de dégoût derrière, de dire «on ne sait pas amusés, on a pas compris». Enfin moi, c'était pas mon cas puisque je me suis réinscrite, mais il y avait peut-être un peu ce truc de soutenir ce workshop pour que tout le monde y ait accès et voit ce que c'est.

- Caro, si tu peux me dire, si je ne me trompe pas aussi, pour revenir à la politique. Le workshop que je connais à l'école, l'année dernière c'était faire du mobilier pour l'école c'était

pas... rien d'hyper engagé. Et quand j'avais voulu faire celui de Rennes, c'était vraiment un travail avec des habitants, faire un truc politiquement engagé. Désolée, c'est pas pour être critique du workshop d'archiculture, mais ça ne m'a jamais intéressé parce que pour moi ce n'est pas un truc politique, c'est une activité interécole. Les deux sont valables, mais peut-être qu'il y a un truc, si on voit qu'à Rennes ça marche vachement bien et tout ça. Moi quand j'étais à Rennes je ne l'ai pas fait, mais il y a aussi une question de sujet. L'année dernière, ça faisait presque clientélisme avec Dautel qui voulait qu'on fasse des meubles pour son RU et du coup on a fait ça. Et je suis désolé, mais moi, faire un truc pour lui c'est pas...

- Tu me parlais là de cours transversaux entre promos et rien qu'aujourd'hui là, c'est la première fois que je le vois et en tout cas que j'y participe et je trouve ça assez génial que ce soit interpromo et avec des profs, parce que c'est très rare. Et quand on parlait tout à l'heure d'étudiants à l'ordre, et peut-être même à l'école, enfin je sais qu'il y a le CVE, enfin je sais, enfin j'avoue, je ne suis pas dedans et je ne sais pas trop... voilà. Mais quand on parlait de maquette pédagogique, enfin moi ce que j'en retire même avec les retours de tout à l'heure c'est que j'ai vraiment l'impression qu'il y a une envie des étudiants de curiosité, de revoir l'enseignement à l'école sur des enjeux beaucoup plus contemporains. Quand on parlait de l'évolution de l'enseignement, enfin de

Enregistrement 14

... il y avait un groupe ce matin surtout sur l'écologie, là on parle d'engagement, de politique, de culture, d'histoire contemporaine de la ville. Il y a eu aussi ce matin des questions sur la technicité, de se sentir légitime ou non à travailler en

agence alors qu'on à l'impression de ne pas avoir de technique, etc. Je pense que si on parle de faire remonter des choses et tout, enfin pour moi. J'ai l'impression que c'est vraiment une envie des étudiants de repenser la maquette et l'enseignement pour qu'ils correspondent plus à ce qu'on veut...

- Pour rebondir, c'est pas forcément dans les discussions qu'on a eu aujourd'hui, mais plutôt dans les conversations entre nous de mettre en place des AG plus régulières parce que ça aussi, le fait de communiquer entre étudiants des choses internes à l'école ou alors carrément nationales. Ça peut aider à se politiser, pas spécialement dans le sens où il faut absolument enfin se politiser c'est pas ce que je veux dire. Enfin juste prendre conscience qu'il y a des choses qui existent, qui peuvent nous impacter aussi et sur lesquels on peut être informés.

- Je suis très intéressé par ce qui se passe aujourd'hui, mais effectivement tous les gens qui sont là aujourd'hui sont intéressés, ont envie de faire bouger les choses, ils ont envie de voir de nouvelles pédagogies, ils ont envie de faire autrement, mais c'est gens là il n'empêche qu'ils représentent une masse importante. On voit dans l'audit, il n'y a clairement pas toute l'école qui est là. Et ces gens-là on les retrouve aussi dans le monde du travail et c'est une partie de ces gens-là, enfin si j'ai bien compris le fait que ce soit une profession libérale c'est un peu, je sais pas pour toi, mais c'est peut-être une partie de ces gens qui sont beaucoup moins intéressés pendant leurs études à s'investir à tous ces trucs et après font qu'on retrouve que les gens vraiment intéressants ont plus de mal à faire ce qu'ils ont envie. Ça dérape avec toutes les histoires de promoteurs, moi je suis en L2 et j'ai l'impression que c'est un peu une continuité en fait. J'ai l'impression que tu te retrouves un petit peu bloqué.

- Moi je pense que le mot continuité est hyper important. Parce qu'il faut essayer le plus possible de se dire que la sortie après l'école il faut que ça reste très proche de vos convictions, et ça va évoluer bien sûr, mais en fait dès le démarrage vous partez du postulat qu'il y a une fracture. Et je ne dis pas qu'elle n'est pas avérée aujourd'hui. Mais en fait je pense qu'il faut lutter contre cette fracture-là. C'est-à-dire que vous vous engagez dans l'école, vous êtes déjà engagés en temps que, enfin au niveau sociétal, tout ça. Chacun à sa mesure, c'est vrai que ce n'est pas la but de juger ceux qui sont les plus revendicatifs les uns par rapport aux autres. Mais en fait, dites-vous, autant que possible, de maintenir cette continuité c'est-à-dire que le saut après il faut qu'il reste hyper fidèle. Alors ce n'est pas facile, il y a des moments plus difficiles que d'autres, mais en fait je pense que c'est possible, toujours possible, donc voilà, je pense que continuité c'est pas mal.

- Juste, en parlant de continuité, une idée qui m'est venu c'est souvent on bosse pendant quatre mois sur un projet et puis après on passe à un autre sujet. Peut-être que ce cours transdisciplinaire, transpromos, peut-être qu'aussi ce qui se fait pendant quatre mois avec des étudiants soit le début de ce qui se fait après. Enfin quelque chose d'un peu comme ça, continue, je sais pas.

- Il y a peut-être aussi un partage des travaux qui peuvent être faits, parce que je pense qu'il y a des Projets de Fin d'Études qui sont hypers engagés, passionnants, etc. et qui finissent dans les caisses à la bibliothèque. Et que ce soit entre promos, que ça puisse donner une idée de ce qui est possible dans cette école.

- Pour compléter ce que tu viens de dire, il y a des écoles où il y a des temps libérés pour aller aider les PFE donc ils sont un

peu obligés de s'intéresser aux Projets de Fin d'Études. Moi je trouve ça bien et c'est vrai que nous à Nantes ça on en a pas du tout alors qu'il y a d'autres écoles où ils ont du temps libéré exprès pour ça.

- Dans mon école de base, on avait des ateliers verticaux. Dès la licence 1 tu travailles par groupe de 5 avec une personne de chaque année. Du coup c'est un projet global plus grand dans lequel il y a différents types d'échelles. Bien sûr que les licences 1, non c'est qu'à partir de licence 2, on gère des échelles beaucoup plus petites, mais c'est un truc que j'ai déjà vu et qui fonctionne. Et sinon pour rebondir avec

Enregistrement 15

quand on parle de changer l'architecture, on parle d'écologie en fait. Et ce n'est pas que je suis contre l'écologie, je mange bio, AMAP, je recycle mes déchets tout ça. Mais après où est la place de la femme, la place des minorités, la recrudescence des féminicides en France? Je ne sais pas, il y a plein de sujets qui sont en lien avec l'architecture et que moi j'ai un peu la sensation de devoir aller à Paris pour pouvoir parler de ça. Parce que tout les collectifs qui gèrent ça sont là-bas et dès qu'on est en archi, tu vois, les seuls nouveaux trucs c'est l'écologie et je répète, c'est comme le participatif, je ne suis pas contre l'écologie, mais il y a d'autres choses.

- Mais du coup je suis carrément d'accord avec ce que tu dis, mais qu'est-ce que tu dis de la mise en place d'AG assez régulières avec des thèmes à chaque qui peuvent par exemple être sur, enfin n'importe quel thème, mais qui effectivement touche à notre vie quotidienne un peu plus. Que l'école puisse se positionner à un moment donné sur des sujets d'actualité

et...

- Oui, c'était un peu ce qu'on essayait de faire à CLAC, faire des formations un peu entre nous pour parler des, des théories queers, de pleins de sujets que l'on entend de plus en plus... enregistrement inaudible

- Je pense que la pensée écologique, c'est largement au-delà de l'environnement en fait. C'est peut-être ça qu'il faut replacer, Hans Gorz. Parce que l'écologie, pas forcément les piliers de développement durable. Dans l'écologie il y a le sensible, la sensibilité et le sociétal. Et en fait, de fait, c'est intégré. En fait la pensée écologiste notamment dans le commun, est plus dans le climat et de la biodiversité, mais en réalité c'est la pensée complexe et je pense que ça peut être un mot au contraire hyper efficient, mais pour peu que derrière...

- Oui, il y a la notion des trois écologies. Il y a l'écoféminisme qui parle un peu de la même chose...

- Donc en fait ce n'est pas tant le mot qui est gênant, c'est ce qu'on y met derrière.

- Oui, oui, c'est juste la représentation qu'aujourd'hui...

- C'est vrai qu'on a parlé de faire des réunions ouvertes à tous et qui seraient de l'ordre de l'information, et c'est intéressant de voir dans la vie associative de l'école, que sur notre temps libre on s'intéresse tous à d'autres choses, mais c'est toujours dans le cadre de l'école des choses dont on peut se resservir et du coup que les membres d'associations, que chaque asso s'ouvre un peu au reste de l'école et que tout le monde puisse s'informer sur des sujets sur lesquels certains ont travaillé. Et d'autres essaient juste de se sensibiliser. Il n'y a pas que « Clac »

en fait. Il y a aussi « Coucou c'est nous ! ».

- Coucou c'est nous, on donne des cours de français aux migrants le samedi matin. Et c'est une ouverture sur la ville, ceux qui y habitent.

- Oui, ça peut jouer sur notre engagement énormément la vie associative...

- Juste dans le format AG, plus qu'une réunion signée, telle association, les gens n'aient pas non plus d'a priori avant d'arriver et que ce soit juste des informations neutres. De donner quand même l'ordre du jour, mais que ce ne soit pas forcément signé Clac ou Coucou c'est nous, mais juste une AG avec un ordre du jour et dedans, bien sûr tout le monde prend la parole donc des gens d'associations, mais voilà, un format plus neutre quoi.

- J'ai l'impression que ça va un peu au-delà de l'assemblée générale. J'appellerai plutôt ça de l'autoformation dans le sens où on est là pour s'apprendre des choses les uns aux autres et on a une posture d'étudiant. Mais ce qui est intéressant en appelant ça autoformation c'est que ça envoie aussi un message à l'école en disant, bah voilà les sujets qu'on traite dans ces moments-là, c'est des choses qui sont lacunaires à notre enseignement et du coup je pense que ça peut aussi envoyer un message assez fort.

Enregistrement 16

et qui peut pallier à un changement de maquette pédagogique qui peut prendre beaucoup de temps. Si on attend d'avoir le fameux cours sur la théorie du genre...

- La théorie du genre, c'est l'extrême droite qui nous appelle la théorie du genre. On dit théorie queer.

- Ouch, cours donc des cours dont j'aurais bien besoin. On pourrait attendre très longtemps à l'école.

- Quand tu parlais tout à l'heure de Bruno Plisson l'année dernière c'est ce qu'il avait lancé avec la chambre du commerce où c'était un cours nouveau, c'était une UE qu'ils avaient mise dans le cadre de l'école même si personne ne voulait leur accorder de crédit parce que ça ne rentrait pas dans les cases, parce que c'était nouveau et que c'était juste un lieu pour penser et que du coup c'était aussi pas évalué. On a dû au maximum être 5 personnes, mais c'était vraiment, c'était des moments où l'on pensait. Après on n'était pas beaucoup, par rapport à une AG où, du coup on s'est posé la question là on est 5 personnes, mais si on est 18 est-ce que ça va le faire. Le temps de parole est du coup restreint et on arrive peut-être moins à aller dans des idées très très profondes. Je trouve que c'est un début qui a marché et qui aujourd'hui, grâce à cette journée là, pourrait reprendre de l'aile et prendre plus d'importance, mais ça avait commencé et ça n'a pas continué. Mais il y a eu des débats.

- Parce qu'il n'y a pas de crédits qui sont donnés à ça, c'est ça qui est dommage.

- Oui, oui, bah après nous on a aussi, enfin tout a été enregistré, mais on n'a pas fait de restitutions, on n'a rien produit derrière.

- Juste pour vous dire il est 16 h 39, bientôt 40 et normalement dans 30 minutes on commence la restitution. Est-ce que vous avez des... Alors déjà si quelqu'un se sent lésé et veut parler il peut et sinon peut-être qu'on peut plus parler de la restitution, ce que l'on veut produire.

Merci,

À Romain Rousseau, qui a suivi ce mémoire, pour m'avoir aidé à faire évoluer mon travail. À l'ensemble de l'équipe enseignante du séminaire de mémoire *Penser (par, depuis, avec) les fictions* : Kantuta Quirós et Rémi Jacquier.

À Tibo, Amélie et Jeanne, pour le partage de leurs expériences et points de vue.

Aux proches, qui m'ont épaulée de diverses façons au cours de cette année et particulièrement à Agathe, Alexane, Gwladys, Laure, Romain et Sidonie.

Table

Avant-propos	7
Introduction	
<i>Intentions</i>	13
<i>Note méthodologique</i>	16
Acte 1. Frontière sémantique, équivoque	
<i>Scène 1. L'appel des causes. Exposé des faits.</i>	19
<i>Scène 2. Habiter est une fiction. Les accusés s'expriment.</i>	23
Acte 2. L'absence de frontière, le vernaculaire ?	
<i>Scène 1. D'autres possibles, éloge du pas de côté. Le témoin.</i>	29
<i>Scène 2. Le vernaculaire et la nostalgie. L'avocat de la défense.</i>	41
Acte 3. Une frontière anthro, ethnocentrée.	
<i>Scène 1. Rapport aux non-humains. Digression sur le concept de Nature.</i>	49
<i>Scène 2. Les limites de la démonstration. Digression sur le concept d'ethnocentrisme.</i>	56
Non-lieu(x)	65
Épilogue	71
Références	75
Pièces de procédure	79
Remerciements	157

La fiction nous entoure constamment, qu'on le veuille ou non, elle est là et s'imisce insidieusement dans nos vies. Elle nous permet de créer des liens, de les défaire, de nous opposer ou de nous rassembler. Des histoires. Pas pour enchanter le monde qui nous environne, tourner le dos à une réalité ; mais pour discuter, débattre et penser.

*

Habiter et *Bâtir* sont les deux protagonistes de cette histoire. Leurs liens, leur proximité ou leur éloignement se débattent entre différentes parties sous la forme d'un procès. Ce vagabondage aborde les thèmes de la fiction, de la nostalgie, du vernaculaire, de la nature, de l'ethnocentrisme impliquant des humains, des vivants, mais aussi des choses. *Habiter* c'est être-présent-au-monde-et-à-autrui.

PENSER (PAR, DEPUIS, AVEC) LES FICTIONS
SOUS LA DIRECTION DE ROMAIN ROUSSEAU